



QUEEN MARY COLLEGE  
(University of London)  
LIBRARY

|                                          |                       |
|------------------------------------------|-----------------------|
| Class Mark<br>PQ1628.L65<br>G.18         | Stock No.<br>11107    |
| Author or Entry Word<br>LINGENDES, J. de | Location<br>GALLERY 1 |
| Title<br>Oeuvres poétiques.              | Fund<br>French        |

11107  
PQ1628  
G.18

PQ

1628. L85

LIN

QM Library



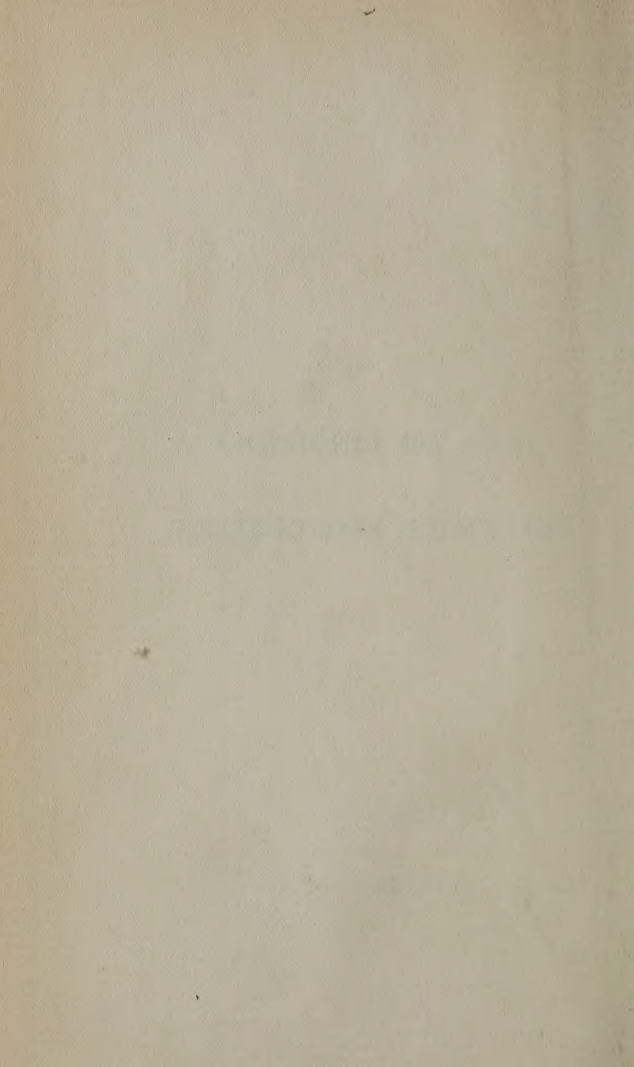
23 1384856 8

WITHDRAWN  
FROM STOCK  
QMUL LIBRARY



JEAN DE LINGENDES

ŒUVRES POÉTIQUES



11.107.  
SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

JEAN DE LINGENDES

---

ŒUVRES POÉTIQUES

ÉDITION CRITIQUE

*Avec une Introduction et des Notes*

PUBLIÉE PAR

E.-T. GRIFFITHS



PARIS  
LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>ie</sup>

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

---

1916



$\frac{4}{50}$

PQ1628.L65  
G18



# INTRODUCTION

## I

### LA BIOGRAPHIE DE JEAN DE LINGENDES

Parmi les écrivains qui marquent la transition entre le XVI<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècles en France, il est peu de personnalités plus attirantes que ce Jean de Lingendes dont nous rééditons aujourd'hui les œuvres. Une partie de cet attrait, peut-être, est faite de mystère. La vie de ce poète si charmant reste, en effet, et a toutes chances de rester éternellement une pure énigme, car tous les documents connus sur lui (et l'on n'a guère d'espoir d'en déterrer de nouveaux) ne nous offrent que des indications vagues et indirectes, quand elles ne sont pas contradictoires. Il n'est donc pas bien étonnant que l'on ait fait sur son compte tant de vaines conjectures.

Gustave Flaubert a dit quelque part : « L'écrivain ne doit laisser de lui que ses œuvres. Sa vie importe peu. Arrière la guenille ! » Certes le poète bourbonnais réalise, mieux que nous ne le voudrions, le vœu du grand romancier. En dehors de ses œuvres, il ne nous reste de lui que son nom seulement. Aucun détail biographique certain, aucune trace généalogique qui soit visible. En quelle année naquit-il, et où, exactement ? Le premier écrivain qui nous offre quelques renseignements sommaires est Moréri : dans son *Dictionnaire Historique* (1674, 20<sup>e</sup> éd. 1759), il fait naître notre poète à Moulins et le présente comme le « parent de M. de Lingendes, évêque de Macon, et du Père de Lingendes, Jésuite ». — « Il mourut jeune », ajoute-t-il,

« en 1616 ».<sup>1</sup> Vers le même temps, Bayle, dans son *Dictionnaire Historique et Critique*, ne fait guère que répéter ce qu'avait dit l'Abbé de Marolles en ses *Mémoires* (1656), et c'est chose négligeable. Ce n'est qu'en plein XVIII<sup>e</sup> siècle, en 1752, date de la publication de la *Bibliothèque Française* de l'abbé Goujet, que l'on rencontre un chapitre entier consacré à De Lingendes. L'auteur, combattant cette assertion du *Dictionnaire de Trévoux* : « Les Stances n'ont été introduites dans la Poésie Française que sous le règne de Henri III, en 1580. Lingendes . . . est le premier de nos Poètes qui ait fait des Stances », déclare : « Premièrement il n'est pas certain que le sieur de Lingendes fût déjà au monde en cette année-là ; ou du moins qu'il fût en âge de pouvoir se produire. Ce poète, né à Moulins, mourut assez jeune en 1616 ».

Et c'est là tout ce que l'abbé Goujet peut nous dire. On voit qu'il se garde bien de fixer la date de la naissance, que d'autres n'hésiteront pas à placer, comme d'après lui, en 1580, ou vers 1580. La tradition commune — rarement scrupuleuse — a donc adopté cette date ; et l'on s'étonne que Viолет-le-Duc, dans sa *Bibliothèque Poétique* (1843), fasse naître De Lingendes seulement en 1586. Avait-il des documents que nous ne possédons pas, et qui fixeraient cette date exacte ? Nous n'en croyons rien. Il est même des raisons pour que le millésime que propose Viолет-le-Duc soit suspect. Selon ce biographe, De Lingendes n'aurait eu que dix-huit ans en 1604. Or nous savons que déjà à ce moment-là il écrivait avec élégance et facilité. Quatre pièces de

<sup>1</sup> Dans les premières éditions de son *Dictionnaire*, Moréri n'est visiblement pas très informé des rares éléments de la biographie du poète. L'impression de 1718, par exemple, l'appelle encore N. de Lingendes, et répète encore l'assertion erronée du *Dictionnaire de Trévoux* au sujet des Stances ; cela est rectifié par la suite.

On ne s'attendrait guère à voir reproduire de nos jours de telles inexactitudes, aggravées d'autres. Ainsi la notice qu'on lit dans le livre de M. Paul Olivier, intitulé : *Cent Poètes Lyriques, Précieux ou Burlesques du XVII<sup>e</sup> siècle* (Paris, 1898) est tout ce qu'il y a de plus fautif. Que le poète y soit nommé Pierre de Lingendes, cela est déjà fâcheux. Mais on ne saurait accepter qu'un historien littéraire ne se donne pas la peine de vérifier une seule de ses affirmations : il n'en est pas une qui ne soit sinon absolument fausse, au moins extrêmement douteuse.

lui furent publiées cette même année, pour saluer l'apparition de la pastorale d'Honoré d'Urfé, et pour apostiller un ouvrage de Jean Aubery, Intendant des Bains du Bourbonnais. De plus, nous n'ignorons pas que dès 1604 il avait composé une bonne partie de son poëme sur l'inconstance d'Iris. Peut-on voir en tout cela le travail d'un enfant de dix-huit ans ? La chose paraît bien improbable. D'autre part, la date consacrée par la tradition semble répondre à toutes les exigences. A l'accepter, est-ce que l'on ne pourra plus dire que ces premières effusions d'une muse délicate et passionnée accusent un poëte encore très jeune ? Né en 1580, Jean de Lingendes n'a que vingt-quatre ans en 1604.

Mais pourquoi cette date plutôt qu'une autre ? On se demande si quelques-uns de ceux qui l'ont adoptée ne sont pas allés puiser des indications dans ce récit pastoral où Philène égrène le chapelet de ses misères. Procédé très légitime, et qui peut être efficace. De Lingendes a bien l'air de raconter dans son poëme, sous un déguisement champêtre, sa jeunesse, à la manière de D'Urfé dans *Le Sireine*. Un souci de précisions chronologiques, le sentiment d'une vive souffrance personnelle, autoriseraient cette supposition, qui semble se confirmer définitivement aux stances où De Lingendes félicite l'auteur du *Sireine*. A prendre donc au pied de la lettre l'œuvre de De Lingendes, nous voyons que son Philène quitte la maison paternelle à l'âge de seize ans ; il n'y rentre qu'au bout de trois ans et après avoir goûté les joies d'un amour naissant. La nécessité de se séparer de Lysis l'attriste, influe sur sa santé ; il passe sept mois en cet état, s'en distrayant par occasion avec la nymphe Cilize, jusqu'au moment où il rencontre la bergère Iris, charmante jeune fille de quinze ans, qui, en cinq mois de coquetteries, réussit à le captiver. Les amours de Philène et d'Iris durent trois années, au bout desquelles Charis, rival de Philène, s'empare du cœur de la jolie bergère. Le total de ces chiffres nous donne vingt-trois ans, comme étant l'âge de Philène au moment où il commence le récit de ses amours infortunées. En prenant comme point stable l'année 1604, où le poëme est proche de sa publication, et en remontant, on arrive à 1580, ou 1581, pour la date de naissance du poëte. Et c'est 1580 de préférence à 1581, car

entre terminer un récit et le publier, il y a forcément des mois d'intervalle.

Certains ont voulu voir dans la personne d'Iris une des grandes dames de la Cour, voire la Princesse de Conti elle-même à qui le poème est dédié. M. Madeleine<sup>1</sup> a déjà démontré qu'il n'en est rien, et que la volage bergère ne peut être qu'une « jeune Bourbonnaise dont nous ignorerons toujours le véritable nom ». Un témoignage à l'appui de cette opinion est apporté par un ami et compatriote de De Lingendes. Le Moulinois Étienne Bournier, dans son *Jardin d'Apollon & de Clémence* (Moulins, 1606), insère des stances « pour célébrer Delingendes »

Qui dans le doux miel de ses vers  
Faict distiler par l'univers  
L'honneur des Moulinois bandes.

Qu'il s'agisse des *Changemens de la bergère Iris*, il ne peut y avoir de doute. C'était la seule publication faite jusqu'alors par le poète, si l'on omet les pièces laudatives de ce même an 1604 ; et Bournier s'est ingénié à employer pour ses stances la forme strophique usitée dans la pastorale.

Après l'étude ingénieuse et aussi complète que possible mise par M. Madeleine en tête de sa petite édition des *Stances* de Jean de Lingendes, il reste très peu à glaner, et encore moins à corriger. Pour ce qui est de la vie et de l'existence du poète, nous nous contenterons de renvoyer à cette notice, en nous bornant à insister sur quelques points, à tirer de certaines indications tout ce qui en était insuffisamment dégagé.

Sur l'entourage du poète, sa filiation, sa parenté, nous ne pourrions apporter beaucoup plus de lumière. Il sortait d'une famille noble et ancienne du Bourbonnais,<sup>2</sup> à laquelle ap-

<sup>1</sup> Jean de Lingendes, *Stances*, précédées d'une notice par Jacques Madeleine, Paris, Sansot, 1911 (*Petite Bibliothèque Surannée*).

<sup>2</sup> L'ancienneté et l'origine noble de la famille sont constatées dans un document daté du 10 décembre 1648 : *Lettres de réhabilitation de noblesse accordées à Jean de Lingendes, évesque de Sarlat, à Anthoine de Lingendes, esquier, sieur de Bourgneuf, à Nicolas et à Charles de Lingendes, conseillers & maîtres d'hôtel du roy, & à Jean de Lingendes, conseiller au siege presidial de Moulins*. Cet acte, dont M. Madeleine a fait un résumé, retrace

partenait aussi le jésuite Claude de Lingendes (1591-1660) et le prédicateur célèbre Jean Riquetel de Lingendes (1595-1665), évêque de Sarlat en 1642, et de Macon en 1650. Jean de Lingendes était poète de cour, et familier des maisons du Maine et de Nevers, comme le montrent suffisamment ses pièces de circonstance.<sup>1</sup> On ne saurait préciser davantage. Il convient toutefois de remarquer qu'une indication relevée tout dernièrement sur un registre paroissial de la ville de Moulins, introduit un élément d'obscurité dans le joli roman fort convaincant que M. Madeleine a fait du mariage de Jean de Lingendes avec Marguerite Gascon, fille de noble René Gascon, commissaire de l'artillerie de France. Le registre, appartenant à la paroisse de Saint-Pierre des Menestreaux, porte que « le douziesme iour de mars seize cens douze » figure en qualité de marraine cette « Marguerite Gascon, femme de noble Pierre de Lingendes ».<sup>2</sup>

l'histoire de la famille depuis l'année 1300, où Guillaume de Lingendes, qualifié damoyssel, damoyseau, ou domicellus, « a reconnu tenir en fief lige du Comte de Clermont » les terres qu'il possédait en certaines paroisses. Une « desrogeance à noblesse » survint au milieu du XV<sup>e</sup> siècle : le père d'un certain Jean de Lingendes, « s'estant endebté et engagé par les mauvaises rencontres des guerres où il avoit continuellement servy, tout son bien fut vendu, de sorte que le dit Jean estant pauvre sans avoir aucun des fiefs de noblesse qui avoient esté possédés par ses predecesseurs, & sans aucun bien pour soustenir sa noblesse, se retira au lieu de Chantrolle, au susdit pais de Bourbonnois, où il fut obligé d'exercer un office de judicature de notaire ».

<sup>1</sup> Notamment le *Sonnet pour Mademoiselle du Maine*, un autre *Pour un bracelet d'ambre & de perles*, et les *Stances Sur la naissance de M. le Duc de Rethelois* (fils du Duc de Nevers). Dans l'« *Advertissement aux Lecteurs* » qui précède *LES EPISTRES D'OVIDE traduites en prose . . .* (1616), De Lingendes dit : « Il y a dix ans que ces Epistres furent commencées pour le contentement de deux Princesses à qui il m'eust esté bien difficile de les pouvoir refuser . . . » M. Madeleine commente très justement : « L'une de ces deux Princesses ne peut être que Mademoiselle du Maine, si l'autre est ou bien la Duchesse de Nevers ou bien la Princesse de Conti ».

<sup>2</sup> Nous devons cette communication à l'obligeance de M. Raynaud, qui, apprenant que nous préparions une édition du poète, nous en a aussitôt fait part. M. Raynaud s'occupait lui-même d'un *Mémoire sur Jean de Lingendes*.

Faut-il admettre, pour une explication un peu facile, que le prénom de Pierre a été inscrit par erreur ? Que faire alors de la qualification de « noble » que nulle part dans les actes on ne voit accolé au nom du poète ? Étant donné que la famille était fort nombreuse, on est quand même tenté de soupçonner là une distraction de greffier pas assez soucieux de ses devoirs de teneur d'archives, et qui n'aurait peut-être rédigé l'acte qu'après coup. La thèse de M. Madeleine paraît trop bien fondée pour être rejetée à la légère. Quel serait, sinon le poète, ce « Jean de Lingendes, secrétaire de la chambre du Roy et de Monseigneur le Duc du Maine » dont Marguerite Gascon est veuve dans deux actes d'octobre 1616 et de janvier 1617 des « Insinuations de la Seneschaussée de Bourbonnois » ? M. G. Ascoli,<sup>1</sup> dans son compte-rendu du petit volume publié par M. Madeleine, met en doute cette identification, mais il n'apporte aucune raison contre elle.

Au 20 octobre 1616, Marguerite Gascon est déjà remariée. M. Madeleine part de là pour conjecturer que Jean de Lingendes est mort en 1615, plutôt qu'en 1616. La date de 1616 a l'avantage d'être consacrée par la tradition commune. Ce n'est d'ailleurs qu'un motif « sentimental » qui porte M. Madeleine à se rapprocher du « douziesme Aoust 1615 » où Toussaint du Bray obtint Privilège pour les *Epistres d'Ouide, traduites en prose par les sieurs Du Perron, De La Brosse, De Lingendes, & Hedelin*, qu'on acheva d'imprimer « le trentieme iour de Iuillet 1616 », De Lingendes étant « decedé sur l'impression de son livre ».

Si la biographie du poète reste à peu près en le même état, il en sera autrement en ce qui est de sa bibliographie. La quote-part que nous y apportons complétera, nous osons l'espérer, le travail de nos devanciers. Grâce à des rencontres très heureuses au cours de nos recherches, nous avons été plus fortuné qu'eux, et nous sommes à même de restituer au gracieux poète plusieurs pièces que l'ignorance ou l'oubli lui avaient dérobées.

<sup>1</sup> Dans la *Revue Universitaire* du 15 janvier 1913.



## II

## « LES CHANGEMENS DE LA BERGERE IRIS » ET « LE SIREINE »

On ne connaissait que deux pièces de Jean de Lingendes dont la publication ait précédé celle des *Changemens de la Bergere Iris* : des Stances liminaires à un livre sur *Les Bains de Bourbon-Lancy & Larchambaut* par I. Aubery, Bourbonnois, Docteur en Medecine, Medecin de Monseigneur le Duc de Monpensier (Paris, 1604) ; puis d'autres Stances dans le corps du même volume, au verso du feuillet 144. Elles ont été signalées à plusieurs reprises ; on peut bien avouer que ni l'une ni l'autre n'a une grande valeur.

Par contre, elles ont un extrême intérêt, les deux pièces, également de 1604, qu'une de ces rares bonnes fortunes qui font la joie d'un lettré nous a permis d'être le premier, actuellement, à lire en tête de la vraie édition originale du *Sireine* d'Honoré d'Urfé. Ici, il est indispensable que nous nous arrêtions un moment, d'autant que nous ne sortirons de notre sujet qu'à peine, et pour vite y rentrer.

La plus ancienne impression de la pastorale de D'Urfé cataloguée jusqu'ici était celle que publia Jean Micard, en 1606. Et même on l'eût considérée comme première édition, sans cette phrase de l'*Avis au Lecteur* : « Je te fay voir, Amy Lecteur, le *Sireine* de Monsieur d'Urfé en meilleur estat qu'il n'estoit pas les années passées quand ie l'imprimay sur vne tres mauuaise copie ». Il y avait donc une édition antérieure, mais personne ne l'avait vue et ne pouvait par conséquent lui assigner une date en parfaite connaissance de cause. On aurait pu citer une lettre, due à la plume d'un Forézien, et insérée au *Mercure Galant* de juin 1683, où il était affirmé que l'édition primitive du *Sireine* avait paru à l'insu de D'Urfé. Mais l'auteur de la lettre ne paraissait en somme que rappeler l'aveu du libraire, et cela avançait peu la question. Elle va être aujourd'hui résolue, grâce à Jean de Lingendes.

C'est en effet au cours de nos recherches, sur le désir exprimé de pouvoir consulter un exemplaire de l'œuvre d'Honoré d'Urfé, que l'aimable et précieuse initiative de M. Guppy, conservateur



de la Rylands Library, de Manchester, fit entrer dans cette Bibliothèque *le Sireine* à la date de 1604<sup>1</sup>; — et confirma l'assertion, grosse d'incertitudes, de Micard, et celle, à la suite, du correspondant du *Mercure*.

La particularité la plus intéressante de ce petit volume est la dédicace qu'en fait Jean Aubery à Diane de Châteaumorand. Jean Aubery est cet « Intendant des Bains de Bourbonnois » pour le livre de qui nous venons de voir De Lingendes écrire des vers. Il n'y avait point d'indice que Aubery fût en relations personnelles avec le second mari de la belle Diane. Nous apprenons, par cette dédicace, qu'il était admis dans son intimité, et qu'il fit séjour à Châteaumorand, probablement en 1603 ou 1604. De là vint que *le Sireine* vit la lumière, prématurément, et « à l'insceu de l'auteur ».

Les termes de la dédicace apportent un témoignage nouveau et décisif à l'appui de la théorie de M. le Chanoine Reure (*Honoré d'Urfé*, Paris, 1904), que les amours de Diane et de Sireine représentent, sous un déguisement pastoral, l'histoire réelle d'Honoré d'Urfé et de Diane de Châteaumorand. Jean Aubery, qui savait les choses, montre, aussi clairement que le permet le style guindé et volontiers amphigourique des préfaces du temps, que lui-même certainement n'interprétait pas autrement l'allégorie du poème : il exprime la satisfaction qu'il éprouve de rendre Sireine « à sa Diane que seule il desiroit ».

Revenons aux deux pièces liminaires fournies par De Lingendes à la publication de Jean Aubery, et qui ne sont pas reproduites dans les éditions suivantes du *Sireine*. C'est l'hommage d'un poète à un autre poète, tous deux unis dans un commun amour de la poésie pastorale ; et l'on verra que c'est aussi autre chose et mieux que cela. De Lingendes n'y ménage point l'éloge à D'Urfé. Il y va même jusqu'à l'adulation, ce qui s'explique assez facilement si l'on se rappelle que Jean de Lingendes à ce moment ne faisait encore que s'essayer dans la carrière, et qu'il adressait ses vers à un aîné, à un personnage de marque, dont il recherchait sans doute la protection.

<sup>1</sup> Voir à la *Bibliographie*. — Pour la description détaillée de ce petit volume in-16, de 68 feuillets, 115 x 55 mm., cf. notre article de la *Modern Language Review*, 1916.

La première pièce est écrite dans ce style recherché, chargé de pointes et d'exagérations, qui est parfois celui de l'auteur à ses débuts. Il n'est pas jusqu'au lyrisme tout intellectuel qu'on y remarque qui ne nous frappe par son caractère factice et affecté. Cela n'empêche pourtant que l'on n'y trouve quelques beautés de premier ordre, comme en la charmante stance où il reproche à D'Urfé de tarder tant à publier ses vers. Après avoir énuméré les diverses raisons de ne les plus cacher, il allègue celle-ci :  
Amour, étant aveugle,

ne peut savoir  
Ce qu'en tes pleurs il ne peut voir,  
Si ta voix ne luy fait entendre.

Garde-toi donc, ajoute-t-il, d'encourir le reproche d'avoir trop jalousement

celé les traicts piquans  
Qui te blessent depuis cinq ans  
Par l'oubly de ton infidele.

Ce chiffre de cinq ans n'est point un chiffre en l'air. On sait que le manuscrit entièrement achevé du *Sireine* porte la date du 1<sup>er</sup> juillet 1599.<sup>1</sup> C'est donc bien dans l'été de 1604 que De Lingendes écrit ses vers ; et l'édition parut peu après, avec privilège du « 17 jour d'Aoust ».

La seconde pièce est d'un faire gracieux et facile qui rappelle les meilleures pages des *Changemens de la Bergere Iris* ; mais nous insisterons surtout sur son côté documentaire.

La question de priorité entre *Le Sireine* et *Les Changemens* se tranche, presque d'elle-même, en faveur du *Sireine*. Il existe, en outre du manuscrit achevé de 1599, deux manuscrits de premier état, dont l'un remonte à novembre, l'autre à décembre 1596. A cette époque Jean de Lingendes était encore un enfant. Nous avons en commençant calculé, d'après les précisions chronologiques contenues dans son œuvre elle-même, qu'il pouvait l'avoir commencée en 1603. Cela correspond de près à la date où Jean Aubery avait entre les mains la « mauvaise copie » du *Sireine* qu'il songeait à faire imprimer. Au moment où Jean Aubery mit son projet à exécution, le poème de De Lingendes

<sup>1</sup> La copie manuscrite « dérobée » par Aubery est datée « de Virieu le grand, ce 15 juillet, 1599 ».

était, sinon entièrement écrit, du moins pas très loin de l'être. Nous en avons l'indication formelle dans les trois dernières stances de cette seconde pièce liminaire écrite à la prière d'Aubery. L'intention de publier sans retard les vers que lui avait inspirés l'inconstance d'une maîtresse, y est nettement annoncée :

Je me mire en luy cependant  
Que ie vay le iour attendant,  
Car pour accuser la meurtriere  
Qui fut aueugle à mes amours  
Et mit en tenebres mes iours,  
Je verray bien tost la lumiere.

Il aurait donc composé près de cinq cents sixains en une seule année, ou en seize ou dix-huit mois. Cela n'a rien d'in vraisemblable. L'on sait par Tallemant des Réaux que De Lingendes répugnait au travail lent et patient imposé par Malherbe à ses disciples, et qu'il « ne voulut jamais subir la censure » du grand Réformateur, « et disoit que ce n'estoit qu'un tyran et qu'il abattoit l'esprit aux gens »<sup>1</sup>. De fait, bien que sa diction soit fort soignée, on sent incontestablement qu'il ne se pliait pas servilement à une discipline bien stricte. Il n'écarte pas les archaïsmes ; il abuse un peu de la mythologie ; il se laisse aller au développement qui s'offre. Il ne maîtrise pas son inspiration et il écrit de verve. Il ne peut guère concevoir qu'on garde une œuvre cinq ans de suite dans l'ombre de l'atelier, et il blâme presque D'Urfé d'en agir ainsi.

A D'Urfé revient donc l'honneur d'avoir créé en France le poème pastoral, comme de l'avoir astreint au mode du sixain de vers octosyllabiques dont les rimes se groupent selon la formule : *aabccb*, la dernière rime étant féminine. Il est un point toutefois où c'est Jean de Lingendes qui fut suivi par ceux qui vinrent après : François Maynard (qui n'est peut-être pas le vrai Maynard) avec son *Philandre*, paru en 1619 (seule date qui ne soit pas hypothétique), et A. Grivet, dont *les Diverses Humeurs de la Bergere Clysiante* sont de 1620. *Le Sireine* est en trois parties, intitulées respectivement : *Le Depart...*, *L'Absence...*, *Le Retour de Sireine*. Dans *les Changemens de la Bergere Iris*,

<sup>1</sup> Tallemant des Réaux, *Les Historiettes*, éd. Paris et Monmerqué, I, 277.

De Lingendes inaugure la division en cinq chants, à l'instar des cinq actes du poëme dramatique.

Pour Grivet, l'imitation de De Lingendes se sent jusque dans ce titre : *les Diverses Humeurs de la Bergere Glysiante*.

Terminons par une double remarque.

La politesse que Jean de Lingendes avait faite à Honoré d'Urfé, en 1604, lorsqu'il mit des Stances laudatives en tête du *Sireine*, Honoré d'Urfé, en 1605, la rendit à Jean de Lingendes, en inscrivant un semblable hommage aux feuillets liminaires des *Changemens de la Bergere Iris*.

Mais, en 1606, le même D'Urfé se décide à donner une édition « avouée » de sa pastorale. Il n'y reproduit ni les deux pièces de vers de son émule, ni la préface de Jean Aubery. Pour la préface, cela s'explique de soi-même : elle n'était plus utile dans la publication faite par l'auteur, qui pouvait être mécontent en outre que l'on eût livré son œuvre au public sans son consentement. Pour les Stances de De Lingendes, cela se conçoit moins. Est-ce parce que *la Bergere Iris* avait eu trop de succès ?

### III

#### LE MANUSCRIT DES « CHANGEMENTS DE LA BERGERE IRIS »

Un manuscrit du poëme de De Lingendes fut retrouvé et acquis, en 1875, par Prosper Blanchemain. Il est aujourd'hui en la possession du fils du célèbre bibliophile, M. Paul Blanchemain, qui a bien voulu, très aimablement, nous permettre de le consulter.

C'est un petit volume de format carré, contenant 73 feuillets écrits recto et verso, trois stances à la page ; il est incomplet d'ailleurs des quelques feuillets qui contenaient les dernières stances du cinquième Chant.

Il s'ouvre par une façon de frontispice gravé, de caractère religieux : dans un portique dont le fronton est marqué du signe I H S, sont représentés, à gauche, Saint Philibertus tenant une houlette de berger, à droite, Saint Carolus, coiffé d'une mitre. Au bas du dessin, cette signature : *Iaco Faber fecit*. Dans une

sorte de monogramme, Prosper Blanchemain pensait pouvoir déchiffrer les initiales de Jean de Lingendes : I. D. L. Véritablement, cela ne saute pas aux yeux. — Il est évident que ce frontispice est totalement étranger à l'œuvre qu'il précède, et n'a été mis là que par un goût d'ornementation bizarre, tant elle est déplacée. L'on ne saurait par suite en tirer aucune indication valable. Il serait même tout à fait oiseux de s'enquérir de la provenance.

Un titre figurait dans la gravure. Il a été soigneusement gratté, et, à la place, on a inscrit un autre titre, qui, pour singulier qu'il puisse paraître, n'en constitue pas moins la désignation primitive de la pastorale. Il est tel :

LES POEMES. | De La Gynegyrie | Représentée par la | Bergere YRIS.

Ce n'est manifestement pas un manuscrit autographe, mais bien ce qu'on appelle un manuscrit de circulation. On n'y sent nulle trace du travail de l'auteur. L'écriture est assez bonne, l'orthographe, plus archaïque que de raison, un peu provinciale (*escripre, soubz, asseurer*, etc.). Les ratures et corrections sont rares, et ne remédient qu'à des inattentions du copiste. Ainsi, un mot avait été mis pour un autre, souvent contre le sens ou contre la rime. Ces erreurs ont été invariablement corrigées ; parfois une graphie fautive est rectifiée dans l'interligne.

Ce manuscrit nous présente indiscutablement le poème en son état primitif et sa première venue, avant toutes retouches ; il est antérieur aux éditions, où des passages entiers ont été ajoutés. Il est toutefois remarquable que des fautes de métrique, des hiatus, aient passé du manuscrit dans certaines éditions, notamment celles de Toussaint du Bray. Le vers 187 du premier Chant en fournit un exemple :

Que me profite il aussi...

Cette leçon inexacte de la copie subsiste dans les imprimés de 1614, 1618 (Du Bray), et 1623.

En général les particularités que l'on rencontre ici, ou bien sont purement orthographiques, ou bien consistent en des transpositions de phrases, de parties de phrase, ou de mots, qui ne modifient pas profondément le sens, mais se traduisent par

une moindre précision verbale ou une moindre élégance de la versification.

Par contre, il arrive, à de rares occasions, il est vrai, que le manuscrit donne seul, à l'encontre des éditions, la leçon acceptable, comme dans les cas suivants : Chant I, vers 283, manuscrit : « i'aurois » ; éditions : « i'auroy » ; vers 405, manuscrit : « Qui me la fist treuuer si belle » ; éditions : « Qui me la firent voir si belle ».

Il fallait donc tenir grand compte de cette copie, quand même elle n'est pas de la main de l'auteur. Les variantes qu'elle nous fournira seront annoncées par le sigle M.

## IV

## BIBLIOGRAPHIE DES « CHANGEMENS DE LA BERGERE IRIS »

## O (Édition Originale)

LES | CHANGEMENTZ | DE LA BERGERE | IRIS. | A | La  
Princesse | de Conti | Par | J. de Lingendes. | 1605. | *Avec*  
*priuilege du Roy. | A Paris | Chez Tous-sainctz du Bray | au*  
*palais, en la | galerie des prisonniers. |*

Frontispice de Léonard Gaultier.

In-12.

## A

LES | CHANGEMENS | DE LA BERGERE | IRIS. | A Madame  
La | Princesse de Conty. | Par I. de Lingendes. || *A Paris | Chez*  
*Toussainct du Bray, rue S. Iacques, | aux espics meurs, & au Palais*  
*en la galle-rie allant à la Chancellerie. | M.DC.XIIII. | Avec*  
*Priuilege du Roy. |*

In-12, 96 feuillets.

[British Museum, 11482. a. 17.]

## B

LES | CHANGEMENS | DE LA BERGERE | IRIS. | A | La Princesse  
de Conti. | Diuisez en cinq chants. Et augmentez de nouveau |

de la Complainte de Leandre. | Par | I. Delingendes. || *A Rouen* |  
*par Claude Le Vilain.* | M.D.CXIV. |

In-12, 12 feuillets et 137 pages.

[Bibliothèque Mazarine, 22037.]

B<sup>2</sup>

LES | CHANGEMENS | DE LA BERGERE | IRIS. | A | La Princesse  
 de Conti. | Diuisez en cinq Chants. Et augmentez de nouveau |  
 de la Complainte de Leandre. | Par | I. Delingendes. || *A Rouen* |  
*par Claude Le Vilain.* | MDCXIV. |

In-12, 12 feuillets et 142 pages.

[Bibliothèque Mazarine, 22037<sup>bis</sup>.]

C

LES | CHANGEMENS | DE LA BERGERE | IRIS. | A Madame La  
 Princesse | de Conty. | Par I. de Lingendes. | Reueus, corrigez,  
 & augmentez par l'Autheur. || *A Paris*, | *Chez Toussainct du*  
*Bray, rue S. Iacques, aux* | *Espics meurs, & au Palais en la*  
*gallerie,* | *allant à la Chancellerie.* | M.DC.XVIII. | *Auec*  
*Priuilege du Roy.* |

In-12, 98 feuillets.

[Bibliothèque de l'Arsenal, B.L. 8639.]

D

LES | CHANGEMENS | DE LA BERGERE | IRIS | par | I.  
 Delingendes. | *A Paris.* | *Chez Iacques Le Gras.* | M.DC.XVIII.  
 | *Auec Priuilege du Roy.* |

In-12, 12 feuillets et 142 pages.

E

LES | CHANGEMENS | DE LA BERGERE | IRIS. | A | La  
 Princesse | de Conti. | Diuisez en cinq Chants, & | augmentez de  
 nouveau | de la Complainte | de Leandre. | Par | I. Delingendes.  
 | *A Tournon.* | *Par Claude Michel.* | 1618. |

In-24, 176 pages.

[Bibliothèque de l'Arsenal, B.L. 9133 (Rés.).]



## F

LES | CHANGEMENS | DE LA BERGERE | IRIS. | A Madame la  
Princesse | de Conti. | Par I. de Lingendes. | Reueus, corrigez  
& augmentez | par l'Auteur. || Chez Mathurin Henault, | rue  
*Clopin, deuant le petit* | *Nauarre.* | M.DC.XXIII. |

In-12, 96 feuillets.

[Bibliothèque Nationale, pYe. 421 (Rés.). — Bibliothèque  
Mazarine, 43954. — British Museum, 1073. f. 46.]

La bibliographie des *Changemens de la Bergere Iris* ne laisse pas d'être compliquée, et le commentaire n'en est pas toujours facile à faire.

Nous n'avons pu rencontrer un exemplaire pur et homogène de l'édition originale de 1605 (O). Cette édition existe pourtant : on en connaît le frontispice ; et elle faisait partie des livres de Viollet Le Duc. C'est sur un « bon exemplaire », relié en veau granité, qu'il rédige la notice consacrée à Jean de Lingendes dans sa *Bibliothèque Poétique*, parue en 1843 ; et le même volume assurément, qu'entre temps il a fait habiller de maroquin rouge par Niedrée, figure sous le n° 389 au Catalogue de sa vente, qui eut lieu le lundi 5 novembre 1849 et jours suivants.

Ce qui, faute de mieux, représentera pour nous cette première édition est un volume composite que M. Paul Blanchemain tient de son père, M. Prosper Blanchemain. Il provenait de la vente Méon. Voici de quels éléments hétéroclites il a été formé :

1° — Le titre-frontispice.

Le titre du poëme, tel qu'il est transcrit à l'article O, y compris les noms de la dédicataire et de l'auteur, remplit un cartouche oblong au centre d'un massif architectural. Sur la gauche se dresse un berger Philène, sur la droite une bergère Iris, tous deux d'assez rustique tournure. Deux Amours, juchés sur une corniche, font pleuvoir, l'un des flammes sur la tête de Philène, l'autre des cœurs sur la tête d'Iris. La date 1605 se lit sur le plan horizontal où posent les pieds d'Iris. Une double console porte, sur le saillant de gauche, la mention *Avec privilege du Roy*, sur le saillant de droite, la signature *L. Gaultier sculp.* ;

dans le rentrant du milieu s'appuie un médaillon ovale qui donne le nom et l'adresse du libraire.

Prosper Blanchemain, dans une note jointe au volume, dit : « J'ai ajouté le titre gravé de l'édition originale (1605)... » Il ne nous fait pas connaître où il l'a pris.

Ce même frontispice a été reproduit dans le *Bulletin de la Société d'Émulation du Bourbonnais*, année 1898. Il illustre une bibliographie très sommaire de Jean de Lingendes par M. Roger de Quirielle. Si l'on interprétait les termes dont se sert M. de Quirielle, il semblerait que, cette fois, la provenance est l'exemplaire Viollet Le Duc.

2° — La page de titre de l'édition de 1623 (F).

3° — Deux Dédicaces, pour une. Une dédicace à la Reine Marguerite, et la dédicace connue à la Princesse de Conti ; la seconde n'est qu'un remaniement de la première. Dans la note dont nous venons de parler, Prosper Blanchemain ne nous donne non plus nul renseignement sur l'origine du document qu'il nous a conservé.

Comment donc doit-on expliquer ce fait extraordinaire de l'existence d'une double dédicace ? Deux hypothèses sont possibles. Ou bien l'hommage à Marguerite faisait partie d'une édition antérieure à celle que nous tenons pour l'originale. Mais il n'y a nulle part la moindre allusion qui puisse nous faire soupçonner rien de semblable. Nous savons que dans l'été de 1604, De Lingendes avait tout juste mis la dernière main à son œuvre. On ne peut croire à deux tirages en 1605 ; le privilège accordé à Toussaint du Bray, pour dix ans, est du 15 octobre, et le frontispice gravé par Léonard Gaultier est au nom de la princesse de Conti et à la date de 1605. — Ou bien, la Reine, à qui De Lingendes avait songé d'abord à dédier ses vers, a-t-elle, pour une raison ou pour une autre, refusé d'en accepter l'offrande ? Et le poète s'est-il trouvé dans la nécessité de s'adresser à une autre protectrice, moins haut placée, mais peut-être plus libérale, en tout cas plus accueillante ? Mais ce premier feuillet était déjà imprimé : un hasard peu commun l'a fait échapper ici à la destruction. En tout cas, seule, l'Épître à Louise de Lorraine, princesse de Conti, a pu figurer à la suite du frontispice de Léonard Gaultier placé sous la même invocation. — Cette seconde hypothèse semble donc de beaucoup la plus plausible.

La Dédicace à la Reine Marguerite, qui serait déplacée en tête du texte du poëme, peut être admise dans la Bibliographie. Nous la reproduisons donc ici :

A | LA | ROYNE | MARGVERITE |  
DVCHESSE | DE | VALOIS

*MADAME,*

Je me presante à vne Princesse de qui la grandeur se peut plustost admirer que dire, & de qui la gloire est respandue en tant de lieux, que tout le Monde n'est qu'un Temple où sa Majesté est adoree de tous les peuples, & chantée de toutes les langues de la Renommée. Je m'adresse à vne Royne, pour qui le Ciel est ialoux de la terre, pour qui les Siecles passez enuieux du nostre, voudroyent auoir esté retardez iusques à ce temps, pour auoir l'honneur de l'auoir faict naistre, & pour qui les Aages suiuaus souspireront de n'auoir esté plustost aduancez, pour voir en leurs iours vne si glorieuse Princesse, que la publique voix de la Memoire leur fera recognoistre & desirer. Or Madame, encores qu'on me puisse accuser de presumption en vous adressant cette petite Bergere ; toutesfois puis que c'est la coustume des Escriptuains de parer le front de leurs œuvres, comme d'une Sauue-garde contre le Temps, du Nom de quelque illustre Personne, que le sang & le merite recommandent à la Posterité ; Permettez moi que ce petit Liure ait la faueur de porter le vostre Auguste, qui par vos Vertus estant immortel, empeschera par le respect de cette qualité que les Ans n'ozeront l'attaquer quand ils luy verront cette marque sacrée sur la face. Ainsi ce que j'ai entrepris n'est qu'à fin que ceux qui me surpasseront à bien escrire, me cedent en l'Election que j'ay faite de vous dédier cest Ouurage, & par lui l'Ouurier, de qui (s'il vous plaist) vous excuserez l'ignorance par le desir qu'il auoit de se presanter à vous, & montrer qu'il ne souhaite que de viure

Madame, de V. M.

Le tres-humble & obeïssant seruiteur,

I. DE LINGENDES.

4<sup>o</sup> — Les *liminaires*. Douze feuillets, dont les six derniers ne sont pas chiffrés.

Les deux premiers sont pris par le frontispice et la dédicace. Nous n'avons plus à nous en occuper. Huit de ceux qui suivent, soit seize pages, contiennent les vers à la louange de l'auteur et de son livre. Ils sont placés dans cet ordre.

*Au Berger Philene*, Davity ; — *Au Berger Philene*, Honoré d'Vrfé ; — *A Iris*, Motin ; — *A Philene sur ses Amours*, Infrainville-Touvan ; — *A Iris*, Anonyme ; — *A Philene*, De Voyon ; — *Pour Philene*, Aube[rr]i ; — *A Philene*, Berthelot ; — *A Iris*, De Corlieu ; — *Au Bergere Philene*, P. de Nancei.

En aucune autre des éditions la liste des *liminaires* n'est semblable, ni dans le même ordre. Voici ces listes :

A.C.F. — D'Vrfé ; Berthelot ; Corlieu ; Nancei ; Davity. Cinq pièces ont été sacrifiées, sur dix.

B.B<sup>2</sup>.D. — D'Vrfé ; Motin ; Touvan ; Anonyme ; De Voyon ; Auberri ; Berthelot ; Davity ; De Corlieu ; P. Moysson. C'est presque la même liste que O, sauf que Davity est rejeté du premier rang au huitième, et que la pièce de P. de Nancei est remplacée par une *Ode à la louange de Monsieur Delingendes*, signée P. Moysson.

E. — La même liste que B, B<sup>2</sup>, D, sauf qu'entre d'Vrfé et Motin vient s'intercaler une pièce : *Au mesme Philene*, par H. Fagot.

Il reste deux feuillets sur les douze qui ont été annoncés. Au recto de l'un (verso en blanc) est le sonnet de De Lingendes adressé *A Elle-Mesme*, c'est-à-dire à la Princesse de Conti. Dans toutes les éditions, il vient à la suite de l'Épître à Louise de Lorraine. La place qu'il occupe ici, après les vers de P. de Nancei, adressés *Au berger Philene*, ce qui rend inintelligible le : *A Elle Mesme*, est un non sens. Ce n'est peut-être qu'un caprice du brocheur : il faudrait interchanger ce feuillet avec le feuillet, également non chiffré, qui contient les vers de Davity. L'avantage serait de rendre à Honoré d'Vrfé, sur la liste, le rang qu'il est bien plus probable qu'il avait, et, en rejetant beaucoup plus loin Davity, de retrouver de plus près l'ordre suivi par les autres éditions.

Du dernier feuillet, le recto est blanc, le verso offre l'*Extraict du Privilege*.

Il semblera résulter sans doute de l'examen de ces *liminaires* que nous en avons ici une forme distincte de toutes les autres, et qu'il y a lieu de l'attribuer à l'Édition Originale.

5° — Une suite de 165 pages, donnant *Les Changemens de la Bergere Iris*.

C'est également une forme distincte de toutes les autres. Le nombre de pages, à 2 pages près (cette différence s'explique par des inutilisations de versos), est le même que dans A, C, F, c'est-à-dire qu'il y a trois stances à la page pleine. Mais A, C, F, se numérotent par feuillets, tandis que O l'est par pages, ainsi que B, B<sup>2</sup>, D, E. Dans B, B<sup>2</sup>, D, le poëme lui-même tient en 128 ou 127 pages, avec quatre strophes par page normale. Dans E, qui est de plus petit format, il occupe 142 pages.

Ce texte des *Changemens* est manifestement antérieur à tous les autres. Il est d'une orthographe plus archaïque. S'il échappe à certaines améliorations qui ne furent apportées que dans l'édition de Paris 1614 (A), il est également exempt de plusieurs erreurs typographiques communes au groupe A, C, F. Ainsi au Chant IV, le vers 462 :

Alors qu'au suplice il chemine.

deviendra dans A, C, F :

Alors qu'on le meine au suplice.

ce qui supprime la rime avec le vers correspondant (459) :

Le contrefis meilleure mine.

Au contraire B, B<sup>2</sup>, D, E, gardent la bonne leçon, provenant du Manuscrit, et de l'Édition Originale que ce serait un motif de reconnaître ici.

6° — Le volume de Prosper Blanchemain se termine par quatre feuillets, chiffrés de 93 à 96, contenant les trois pièces *Pour un Bracelet d'Ambre & de Perles*, *Pour Cloris*, *Stances (Belle Armide)*, que l'on retrouve dans tout le groupe A, C, F. Les feuillets ont été empruntés à l'édition de Paris, 1623 (F), de même que la page de titre qui a été mentionnée. Ont-ils été mis là pour suppléer à des pages 167-174 occupées par ces mêmes pièces ? Ou n'est-il pas plus probable que l'édition de 1605 ne les connaissait pas ? Elles n'apparaissent parmi l'œuvre de notre poëte, que dans le recueil collectif de Rosset, publié en 1609.

Il y a de fortes probabilités pour que les parties authentiques de ce volume factice, à savoir la Dédicace et le Sonnet à la princesse de Conti, les dix poèmes à la louange, et enfin les *Changemens* ne soient pas autre chose que l'Édition Originale de 1605. Mais en l'absence d'un exemplaire régulier, la prudence commande de faire des réserves. C'est ce qui nous a déterminé à adopter de préférence comme édition type l'édition de Paris 1614 (A), certainement établie, elle aussi, par les soins de l'auteur, non sans noter les variantes que nous procurait celle-ci.

Nous avons été insensiblement amené, dans ce qui précède, à effleurer la question des filiations. On a vu se former peu à peu deux groupes, A, C, F, d'une part, et de l'autre, B, B<sup>2</sup>, D, E.

Le groupe A, C, F, se compose des deux éditions publiées par Toussaint du Bray, en 1614 et en 1618, auxquelles vient se joindre l'édition que Mathurin Hénault procura en 1623, à Paris, sans être couvert par un privilège. L'absence d'Extrait du Privilège est l'unique différence que l'on remarque, par rapport aux deux autres volumes, dans la composition de son livre.

Les caractéristiques communes sont : le numérotage par feuillets ; les pièces liminaires réduites à cinq et toujours dans le même ordre ; à la fin, les trois pièces du recueil de Rosset qui, partout ailleurs, sont remplacées soit par la *Complainte de Leandre* seule, soit par la *Complainte de Leandre* suivie de l'*Elegie pour Ovide*.

Quant au texte, nous avons relevé, en parlant du manuscrit, une mauvaise leçon du vers I, 187, et, en décrivant l'édition présumée originale, une leçon plus défectueuse encore du vers IV, 462, qui toutes deux sont dans A, C, F. S'il faut un exemple de plus, une faute d'impression (*ce iour* pour *sejour*) au vers I, 334 ne se trouve corrigée que dans l'autre groupe B, B<sup>2</sup>, D, E.

On serait tenté de croire que l'édition de Mathurin Hénault 1623 (F), descend de l'édition de 1618 (C), plus directement que de celle de 1614 (A), pour ce fait que le titre en 1623 comme en 1618 porte l'indication : *reueus, corrigez & augmentez par l'Authheur*. Mais cela est loin d'avoir rien d'absolu. Dès 1618, l'auteur, n'existant plus depuis deux ans, ne pouvait plus ni

revoir, ni corriger, ni augmenter. Il faudrait du moins supposer une édition en date de 1615 ou 1616, disparue. La réalité est plus probablement celle-ci : en 1615, le privilège accordé à Toussaint du Bray le 15 octobre 1605 (et qui n'avait d'ailleurs rien empêché) pour « le temps et terme de dix ans entiers, et accomplis », allait expirer ; jour pour jour, le 15 octobre 1615, Du Bray se munit d'un autre privilège, prolongeant ses droits pour dix ans encore, dont on peut lire l'Extrait au dernier feuillet liminaire de 1618. Et il n'est pas invraisemblable que ce ne fut que pour motiver sa nouvelle demande qu'il ajouta au titre cette mention, « reueus, corrigez & augmentez », dont l'Extrait du Privilège se fait un écho fidèle. Et l'édition de 1623 est si peu augmentée qu'il y a une lacune de six stances au Premier Chant.

Le groupe B, B<sup>2</sup>, D, E, où aucune édition ne porte la marque de Toussaint du Bray, se distingue, d'une manière générale, par quatre caractères communs. L'auteur est appelé Delingendes (de Lingendes en A, C, F). La pagination ne compte plus par feuillets, mais bien par pages. Les liminaires ne se réduisent plus à cinq pièces comme dans le groupe A, C, F, mais opèrent une régression vers la liste mieux fournie de O ; à ce que nous venons de noter à ce sujet, il n'y a qu'un détail à ajouter, c'est que la pièce de De Corlieu perd une de ses stances et sa signature. Le quatrième caractère commun est dans le changement déjà indiqué des petits poèmes complétant le volume.

Les exemplaires B, B<sup>2</sup> et D soulèvent une série de problèmes bibliographiques qui comptent parmi les plus curieux et les plus ardu.

B. (Rouen, Claude Le Vilain, 1614) est un volume d'une composition fort régulière. Après les liminaires, le poème des *Changemens* occupe les pages 1-128 ; il n'y a là qu'une anomalie à signaler sous ce rapport : entre le Premier Chant et le Second, les pages 23-24 forment un feuillet qui reste blanc, qui peut être enlevé ou maintenu à la fantaisie du relieur ; la pagination saute de 22 à 25. Après le poème vient la *Complainte de Leandre* (pp. 129-137). — Nous avons signalé l'exemplaire de B qui est à la Bibliothèque Mazarine. La Bibliothèque de la ville de Lyon



en possède un autre, conforme, à ce que nous pouvons en juger d'après une consultation de M. J. Baudrier, l'éminent bibliographe lyonnais, qui a bien voulu examiner rapidement pour nous ce volume.

Mais B<sup>2</sup>, qui est également une édition de Rouen, du même Claude Le Vilain, et portant la même date de 1614, introduit un trouble notable. Cela commence à la page 121. La page 120 contenait, comme les précédentes, quatre stances de six vers séparées les unes des autres par un intervalle. A partir de la page 121 (feuille signée F), les blancs entre les stances sont supprimées ; cela crée un gain de trois vers par page, qui permet de terminer les *Changemens* en haut de la page 127 au lieu de la 128. La *Complainte de Leandre* commence vers le milieu de la page 128 ; la même suppression des intervalles entre les stances, cette fois de quatre vers, fait aboutir la *Complainte* au premier quart de la page 133 (au lieu de la 137) : et, immédiatement, débute l'*Elegie pour Ovide* dont les vers, sans séparation de stances, se poursuivent jusqu'au bas de la page 142<sup>e</sup> et dernière.

Il est à remarquer en passant que la hâte de ce remaniement n'a pu aller sans de graves négligences. La pagination se trouble ainsi : 128, 299, 130. A la page 131, le titre courant écrit : LEANDE, au lieu de LEANDRE. Il n'y a pas de titre courant en haut des pages consacrées à l'*Elegie pour Ovide*. A la fin de ce dernier poème on lit cette signature défigurée : DELINGNDES. La page 142 est numérotée 140.

Quelle explication invoquer de tout ce bouleversement, sinon celle-ci : l'*Elegie pour Ovide* était, non sans raison, l'œuvre la plus admirée de Jean de Lingendes ; l'éditeur s'avisa d'en enrichir son livre. Un nombre quelconque d'exemplaires étaient déjà sortis des presses où, sur la dernière feuille de 24 pages d'impression, 6 pages restaient inutilisées au tirage. On serra, pour faire place à l'*Elegie* ; on serra même trop, dans la rapidité de l'opération, puisque l'on pouvait aussi bien aller jusqu'à 144.

Si la priorité de la forme B n'était pas évidente de soi, on en aurait la preuve dans ce fait que, sur les titres B et B<sup>2</sup>, la *Complainte de Leandre* est bien annoncée, mais que l'*Elegie pour Ovide* ne l'est pas sur le titre B<sup>2</sup>. Si la forme B<sup>2</sup> était la première, et que l'on eût retranché après coup le poème final, dans le but

d'établir un meilleur ordre, l'un des deux titres, sinon les deux serait ce qu'est le titre d'une édition que nous n'avons pas portée à la Bibliographie, n'en ayant connaissance que par un catalogue de vente : *LES CHANGEMENS DE LA BERGERE IRIS. A la Princesse de Conti. Diuisez en cinq Chants. Et augmentez de nouveau de la Complainte de Leandre. Ensemble vne Elegie sur l'exil d'Ouide. A Lyon, Fouxte la copie imprimée à Rouen. 1618. In-12.* — Dans quelle mesure ce volume suit-il les errements de B<sup>2</sup>, de qui il avoue sa filiation ? Il faudrait l'avoir vu pour en juger.

Quant à D, il dérive également de B<sup>2</sup>. Cette édition, ignorée de tous les bibliographes, nous est connue par un exemplaire que M. L. Grégoire, libraire à Moulins, a bien voulu communiquer à M. Madeleine. Le titre, simplifié : *LES CHANGEMENS DE LA BERGERE IRIS. Par I. Delingendes. A Paris, chez Iacques Le Gras. M.DC.XVIII. Avec Priuilege du Roy,* — a été fabriqué à la main, d'une écriture professionnelle récente. Le nom du libraire, le lieu, la date, sont-ils bien exacts ? Comment les aurait-on inventés de toutes pièces ? Les Le Gras sont notoires sur les rôles des libraires parisiens de cette époque. Il y a tout lieu de croire que l'on a calqué un titre imprimé, qui s'est trouvé en trop mauvais état pour que le relieur ait cru pouvoir l'utiliser lorsqu'il a splendidement habillé cet exemplaire d'un maroquin lavallière, orné de tinceaux au petit fer et incrusté de pièces bleues et vertes. On a de plus ajouté le titre-frontispice de 1605, mais seulement du tirage moderne dont il a été parlé. Ce titre-frontispice ne suffisait-il pas, si l'on avait le moins du monde agi dans un esprit de fraude ?

D'ailleurs, que Jacques Le Gras soit ou non le véritable éditeur, cela n'a pas une importance absolue, si nous voyons par la suite que D a bien son individualité propre.

Les pages 121-142 de D concordent au plus petit détail près avec les correspondantes de B<sup>2</sup>. — Mais il importe d'examiner ensemble les trois formes B, B<sup>2</sup>, D, afin d'arriver à des conclusions plus exactes.

La typographie, y compris fleurons et lettres ornées fourniraient ici des renseignements décisifs, mais pour les produire il faudrait des fac-similés. Force est donc de se restreindre aux fautes d'impression survenues, corrigées ou reproduites.

Un relevé de cette espèce, exécuté sur le Chant premier, lequel tient toute la première feuille (pages 1-22, les pages 23-24 restant partout en blanc), conduit à cette conviction que cette partie du livre a, comme la dernière feuille, été réimprimée pour le passage de B à B<sup>2</sup> et D. Il serait chimérique de chercher à savoir pourquoi ni comment. Mais le fait est qu'en toute occasion B est d'un côté, quand B<sup>2</sup> et D sont de l'autre. On admettra que, pour éviter d'être fastidieux plus qu'il n'est tolérable, nous ne donnions qu'un ou deux exemples sur dix.

1<sup>o</sup> Fautes de B, corrigées en B<sup>2</sup>-D :

Vers 73 : B. *D'une main sur son bras prissé* ; — B<sup>2</sup>-D. *plissé*

Vers 158 : B. *Vous eussiez toas deux* ; — B<sup>2</sup>-D. *tous deux*

Vers 429 : B. *i'en en cognoissance* ; — B<sup>2</sup>-D. *i'en eu*

Page 6, titre courant : B. PREMIER ; — B<sup>2</sup>-D. PREMIER

2<sup>o</sup> Fautes introduites en B<sup>2</sup>-D :

Vers 40 : B. *Pourquoy t'en offencerois-tu* ; — B<sup>2</sup>-D. *efforcerois*

Vers 159 : B. *Mon malheur, mon mal, mon enuie* ; — B<sup>2</sup>-D. *non envie*

Vers 229 : B. *De là ie cognois que mes pleurs* ; — B<sup>2</sup>-D. *ie recognois*

Vers 346-347 : B. *Vn si grand renom m'appella, Et mon pere m'en-uoya là* ; — B<sup>2</sup>-D. *En si grand renom m'appella, Vt mon pere m'enuoya là*

Vers 416 : B. *Par Cilize, ie me trouuay* ; — B<sup>2</sup>-D. *Par Ciliz, ie*

Vers 464 : B. *Indigne d'auoir eu cet heur* ; — B<sup>2</sup>-D. *d'auoir eut*

La proportion des fautes en B<sup>2</sup> et D est la plus forte, et elles sont plus graves, puisque l'on en voit qui faussent le vers. Ce n'est pas pour indiquer que la réimpression fut une amélioration.

Nous nous laisserons moins entraîner pour la suite. Au surplus, un petit nombre d'observations suffira à établir que, s'il s'agit de toute la partie du milieu du volume, soit quatre feuilles d'impression (pages 25 à 120), la parité cette fois est entre B et B<sup>2</sup>, et que D corrige le plus souvent, gâte quelquefois, en tout cas diffère, ce qui ne permet pas qu'on le considère comme une simple répétition de B<sup>2</sup>.

1<sup>o</sup> Fautes de B-B<sup>2</sup>, corrigées en D :

III, 9 : B-B<sup>2</sup>. *Ceint de mille flesthes* ; — D. *flesches*

IV, 89 : B-B<sup>2</sup>. *Et puis sondain* ; — D. *soudain*

IV, 174 : B-B<sup>2</sup>. *Fut par mes souspirs artestée* ; — D. *arrestée*

Page 30, titre courant : B-B<sup>2</sup>. SEC8ND CHANT ; — D. SECOND

Page 77 : B-B<sup>2</sup>. Fin du rooisiesme Chant. — D. troisiemes

2<sup>o</sup> Fautes introduites en D :

Page 54 et page 60, titre courant : D. TORISIESME CHANT

Page 84 et page 94, titre courant : D. QTATRIESME CHANT

En résumé, l'on entrevoit ceci : Claude Le Vilain, en 1614, imprima à Rouen une édition des *Changemens de la Bergere Iris*, suivis de la *Complainte de Leandre*. Il voulut ensuite joindre à son édition l'*Elegie pour Ovide*, et réimprima à cet effet la dernière feuille de son livre, en la remaniant. Pour une autre raison, qu'il est impossible de pénétrer et sur laquelle on ne saurait faire que de vaines conjectures, il en réimprima également la première feuille.

Quelque temps après, un libraire parisien, Jacques Le Gras, si on le veut bien, se trouva possesseur de ce qui restait du tirage de ces deux feuilles refaites. Pour les utiliser, il réimprima, plutôt avec plus de soin, les feuilles intermédiaires qui lui manquaient. Tout ce trafic ne surprendra pas extrêmement ceux qui connaissent les conditions de la fabrication des livres au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècles. Les tirages étaient restreints, le débit l'était plus encore. On reliait peu d'exemplaires à la fois, & avec le temps, il se produisait de ces combinaisons qui nous déconcertent aujourd'hui, et qui font que, sur dix volumes d'une même édition, on n'en rassemble pas toujours cinq ou six qui se ressemblent parfaitement.

Du dernier volume de ce même groupe <sup>1</sup>, E, il y aurait peu de choses à dire. Son format plus petit le met forcément à part. L'édition se fit loin de Paris, dans l'officine d'où sortit *le Philandre*, et après la mort de l'auteur.

<sup>1</sup> Un examen des variantes relevées au bas des pages montrera que M est plus proche de B, B<sup>2</sup>, D, E que de A, C, F.

## V

BIBLIOGRAPHIE DES PRINCIPAUX RECUEILS CONTENANT  
DES VERS DE JEAN DE LINGENDES

## P

LE PARNASSE DES PLUS EXCELLENS POETES DE CE TEMPS (Recueil de D'Espinelle). *A Paris, chez Mathieu Guillemot, 1607 et 1618, in-12. — A Lyon, chez Barthelemy Ancelin, 1618, in-12 (Tome II : LE PARNASSE DES MUSES FRANÇOISES).*

- Le Martyre et la Constance de Thyrsis, Stances. *Thyrsis pres d'un ruisseau ... (25 stances).*
- Cloris se defend contre Dorinde de la mort d'Alcidon dont elle estoit accusée. *Dorinde croiriez vous ... (27 st.)*
- Il permet à sa Dame d'en aimer d'autres que luy pourueu qu'il n'en sçache rien. Stances. *Cognoissant vostre humeur ... (23 st.)*
- Les Vanitez de Floride esprouuant sa puissance sur son miroir. Stances. *Floride ayant les yeux ... (17 st.)*

## NR

NOUVEAU RECUEIL DES PLUS BEAUX VERS DE CE TEMPS (Recueil de De Rosset). *A Paris, chez Toussaint du Bray, 1609, in-8. — A Paris, chez Mathieu Guillemot, 1609 (LE NOUVEAU PARNASSE).*

- Stances. *D'où vient que sans effort ... (11 st.)*
- Pour la naissance de Monsieur le Duc de Rethelois. Stances. *Les portes d'Orient ... (30 st.)*
- Tirsis. *Tirsis pres d'un ruisseau ... (29 st.)*
- Elegie pour Ouide mise au deuant de ses Metamorph. traduites par M. Renouard. *Ouide, c'est à tort ... (60 st.)*
- Stances. *Cognoissant vostre humeur ... (24 st.)*
- Stances. *O Dieux ! qui vit iamais ... (9 st.)*
- Sonnet Pour Madamoyselle du Mayne. *Toy qui lis dans le cœur ...*
- Pour vn bracelet d'Ambre & de perles. A Elle-mesme. *Si c'est quelque chose certaine ... (3 st.)*

- Pour Cloris. *Vous qui pour le prix d'une pomme ...* (5 st.)
- Chanson. Pour M. la Vicontesse d'Ochi. *Amour, quitte tes armes ...* (5 st.)
- Sonnet. *Si faut-il se resoudre ...*
- Alcidon parle. *Fillis aupres de cest ormeau ...* (3 st.)
- Stances. *Belle Armide, à quelle raison* (9 st.)
- Cloris se deffent contre Dorinde, de la mort d'Alcidon, dont elle estoit accusée. *Dorinde croiriez vous ...* (28 st.)
- Stances. *Par l'aide de Venus ...* (10 St.)
- Responce au Cartel de Floriodorants, qui soustenoit le Dedain des Dames. *Cheualier de Dedain ...* (5 St.)
- Pour le Balet, des Amoureux vestus de vent. Aux Dames. *Hé! pourquoy nous voyant paroistre ...* (4 St.)
- Pour le Balet, des Dieux Marins. Aux Dames. *L'humeur de nos cœurs inconstans ...* (13 St.)

## DP

LES DELICES DE LA POESIE FRANÇOISE OU RECVEIL DES PLVS BEAVX VERS DE CE TEMPS (Recueil de De Rosset). *A Paris, chez Toussaint du Bray, 1615, in-8.* — ... ou RECUEIL ..., corrigé de nouveau par ses Autheurs, et augmenté de plusieurs belles & rares pieces non encores imprimées. *A Paris, chez Toussaint du Bray, 1618.* — ... ou DERNIER RECUEIL ... & augmenté d'une eslite de plusieurs rares pieces ... *A Paris, chez Toussaint du Bray, 1620 et 1621.*

— (Les dix-huit pièces du Recueil précédent (NR), dans le même ordre)

et à la suite :

— Ode A La Reyne. *Grands Arbitres de toutes choses ...* (33 St.)

## CS

LE CABINET SATYRIQUE OU RECVEIL PARFAICT DES VERS PICQVANS ET GAILLARDS DE CE TEMPS. Tiré des sieurs de Sygognes, Regnier, Motin, Berthelot, Maynard, et autres des plus signalez Poetes de ce siecle. Derniere edition reueuë, corrigée et de beaucoup augmentée. *A Paris, iouxte la coppie imprimée à Rouen, 1617.*

— Stances. Sur vne ieune Courtisanne. Par le Sieur de Lingendes. *Cognoissant vostre humeur ...*

## RS

RECVEIL DES PLUS EXCELLANS VERS SATYRIQUES DE CE TEMPS. Trouuez dans les Cabinets des Sieurs de Sigognes, Regnier, Motin et autres des plus signalez Poëtes de ce siecle. *A Paris, chez Anthoine Estoc, 1617.*

- Stances. Sur vne ieune Courtisane. Par le sieur de Lingendres.  
*Cognoissant vostre humeur ...*

## CM

LE CABINET DES MVSES OU NOUVEAV RECVEIL DES PLUS BEAUX VERS DE CE TEMPS. *A Rouen, de l'Imprimerie de David du Petit-Val, 1619, in-8.*

- Stances. *Cognoissant vostre humeur ...*
- Stances. *D'où vient que sans effort ...*
- Sur la naissance de monsieur le duc de Retelois. *Les portes d'Orient ...*
- Tirsis. *Tirsis pres d'un ruisseau ...*
- Elegie pour Ouide. *Ouide, c'est à tort ...*

## AC

V. LIVRE D'AIRS DE COVR, ET DE DIFFERENTS AVTHEVRS. *A Paris, par Pierre Ballard, Imprimeur de la Musique du Roy, demeurant rue S. Jean de Beauvais, à l'enseigne du Mont Parnasse, 1623.*

- Ballet du Roy. Recit d'Amphyon. *Je suis cét Amphyon ...*
- *Si c'est un crime que l'aymer ...* (4 St.)

## SM

LE SEIOVR DES MVSES OU LA CRESME DES BONS VERS : tirez du meslange & cabinet des sieurs de Ronsard. Du Perron. Aubigny pere & fils. De Malherbe. De Lingendes. Motin. Maynard. Theophile. De Bellan. Et autres bons Autheurs. *A Rouen, chez Daré, 1624, 1626, 1627, in-8. A Rouen, chez Martin de la Motte, 1627, 1630, in-8.*

- Stances. *D'ou vient que sans effort ...*
- Le Tyrsis. *Tyrsis pres d'un ruisseau ...*



- Elegie pour Ouide. *Ouide, c'est à tort ...*
- Sonnet. *Toy qui lis dans le cœur ...*
- Stances à sa Syluie. *Cognoissant vostre humeur ...*
- Pour vn bracelet d'ambre & de perles. *Si c'est quelque chose certaine ...*
- Pour Cloris. *Vous qui pour le prix d'une pomme ...*
- Pour Madame la Vicomtesse d'Ochy. *Amour, quitte tes armes ...*
- Alcidon parle. *Fillis aupres de cet ormeau ...*
- Stances à Armide. *Belle Armide, à quelle raison ...*
- Cloris se defend (&c.) *Dorinde, croiriez vous ...*
- Pour le Ballet des Amoureux vestus de vent. *Hé ! pourquoi nous voyant paroistre ...*
- Pour le Ballet des Dieux Marins. *L'humeur de nos cœurs inconstans ...*

## R

RECVEIL DES PLUS BEAUX VERS de Messieurs de Malherbe, Racan, Monfuron, Maynard, Bois-Robert, L'Estoille, Lingendes, Touuant, Motin, Mareschal. Et autres des plus fameux Esprits de la Cour. *A Paris, chez Toussainct du Bray, 1626, 1627, 1630, in-8. — A Paris, chez Pierre Mettayer, 1638. — A Paris, chez Nicolas de la Vigne, 1642.*

- Stances. *D'où vient que sans effort ...*
- Pour la naissance du duc de Retelois. *Les portes d'Orient ...*
- Tirsis. *Tirsis pres d'un ruisseau ... (27 St.)*
- Elegie pour Ouide. *Ouide, c'est à tort ...*
- Stances. *Cognoissant vostre humeur ... (23 St.)*
- Sonnet pour Madamoyselle du Mayne. *Toy qui lis dans le cœur ...*
- Pour Cloris. *Vous qui pour le prix d'une pomme ...*
- Pour Madame la Vicomtesse d'Ochi. *Amour, quitte tes armes ...*
- Stances. *Belle Armide, à quelle raison ...*
- Cloris se defend, &c. *Dorinde, croiriez vous ...*
- Responce au Cartel de Floridorants, &c. *Cheualier de Dedain ...*
- Pour le balet des Dieux Marins. *L'humeur de nos cœurs inconstans ...*

IM

JARDIN DES MUSES. ou se voyent les Fleurs de plusieurs agreables poësies, Recueillies de diuers Autheurs tant anciens que modernes. *A Paris, chez Antoine de Sommaville & Augustin Courbé, 1643, in-12.*

— Epigramme, Imitée de l'Autheur de Diane de Montemaior, par de Lingendes. Alcidon parle. *Phylis auprès de cet ormeau ...*

LES DOUX ENTRETIENS DV PARNASSE ou LE THRESOR DES ESPRITS DE CE TEMPS. *A Paris, chez Claude Tupin, 1667, in-12.*

RPD

RECVEIL DE POËSIES DIVERSES. Dedié à Monseigneur le Prince de Conty. Par M. de la Fontaine. *A Paris, chez Pierre le Petit, 1671, 3 v. in-12.*

— Elegie pour Ovide. *Ovide, c'est à tort ...*

NOUVEAU RECVEIL DES PLUS BEAUX VERS MIS EN CHANT. *A Paris, chez Guillaume de Luyne, 1680, in-8.*

— Chanson. *Si c'est un crime que l'aimer ...*

RB

RECVEIL DES PLUS BELLES PIECES DES POETES FRANÇAIS tant anciens que modernes. Avec l'histoire de leur Vie. Par l'Autheur des Memoires et Voyage d'Espagne. *A Paris, chez Claude Barbin, 1692, 5 v. in-12.* — *A Amsterdam, chez George Gallet, 1692.*

— Elegie pour Ovide ; Mise au devant de ses Metamorphoses, traduites par M. Renouard. *Ovide, c'est à tort ... (60 st.)*

(dans la Notice) :

— *Si c'est un crime de l'aimer ... (1 st.)*

— Stances. *Connoissant vobtre humeur ... (14 st.)*

ANNALES POETIQUES ou Almanach des Muses depuis l'origine de la poesie françoise. *Paris, 1778-1788, 40 v.*

— Elegie pour Ovide. *Ovide, c'est à tort ...*

— Epigramme imitée par l'Auteur de Diane de Montomajor. *Phylis auprès de cet ormeau ...*

- Stances. *D'où vient que sans effort ...* (7 st.)
- Stances. *Vous qui pour le prix d'une pomme ...* (4 st.)
- Stances. *Cognoissant vostre humeur ...* (21 st.)

POÉSIES ANCIENNES ET MODERNES, Pour servir de suite et de supplément aux autres Recueils. Paris et Rouen, 1781, 2 v. in-12.

- Stances. *Connoissant votre humeur ...* (15 st.)
- Pour Cloris malade. *Vous qui, pour le prix d'une pomme ...*
- Pour la naissance de Monsieur le Duc de Rethelois. *Les portes d'Orient ...* (25 st.)
- Stances. *Tirsis près d'un ruisseau ...* (28 st.)
- Stances. Sur les Metamorphoses d'Ovide, traduites par M. Renouard. (51 st.)
- A Madame la Vicomtesse d'Ochi. *Amour, quitte tes armes ...*
- Chloris se défend, &c. ... *C'est bien injustement ...* (20 st. — En note : *Si c'est un crime de l'aimer ...* 1 st.)
- Stances. *D'où vient que sans effort ...* (7 st.)
- Stances. *Belle Armide, à quelle raison ...* (5 st.)

Ces Recueils collectifs du commencement du XVII<sup>e</sup> siècle nous donnent, à côté du poëme pastoral de De Lingendes, toute son œuvre purement lyrique, à laquelle la récolte des liminaires n'ajoutera pas énormément.

Il n'est pas sans intérêt de constater comment cette œuvre lyrique, d'ailleurs prématurément interrompue, s'est formée.

Deux ans après la publication des *Changemens*, Jean de Lingendes contribue, pour quatre pièces, au Recueil de D'Espinelle (P). Il sacrifiera ensuite l'une des quatre, *Les Vanitez de Floride*, que l'on ne verra plus jamais reparaitre. On s'explique mal les motifs d'une telle sévérité.

En 1609, l'éditeur du recueil de D'Espinelle, Guillemot, s'associe à Toussaint du Bray, l'éditeur des *Changemens*, pour mettre en vente un nouveau Recueil, dont l'arrangement a été confié cette fois à Fr. de Rosset (NR). Chez Du Bray, De Lingendes est chez lui. Il apporte dix-huit pièces, trois des quatre déjà connues, mais qu'il a renouvelées en les corrigeant et en les augmentant, et quinze nouvelles.

Et voilà son œuvre entièrement constituée. Elle ne s'accroîtra plus, en 1615, dans le second Recueil de De Rosset que d'une *Ode à la Reyne*, à la vérité très importante, dont l'abbé Goujet signale une édition séparée, de format in-octavo, à la date de 1611. Mais, si elle a existé en effet, elle est introuvable.

Les publications collectives qui, après la mort de De Lingendes, se sont succédé jusque vers la fin du dix-huitième siècle, n'ont plus fait que puiser dans cet ensemble telle ou telle série de pièces, tantôt les unes, tantôt les autres, selon le caprice, et sans toujours respecter suffisamment le texte. Il fallait noter cela par le détail, afin de mesurer l'étendue et la durée de la renommée du poète.

L'œuvre lyrique de De Lingendes est aussi variée qu'il se peut vu son étendue restreinte. Il y atteint à la grande poésie, par exemple dans l'*Elegie pour Ovide*. Il sait trouver des caresses de mots et de sentiments, qui sont délicieuses, et aussi de terribles ironies (ses *Stances à Silvie*) ; et il n'est pas jusqu'à ses vers de Ballet où il ne se montre le plus fin des poètes de cour.

## VI

### BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES D'ÉCRIVAINS DU TEMPS CONTENANT DES VERS DE JEAN DE LINGENDES

LE SIREINE de Messire Honoré d'Vrfé, Gentilhomme de la Chambre du Roy, Capitaine de cinquante hommes d'armes de ses Ordonnances, Conte de Chasteauneuf, & Baron de Chasteaumorand, &c. *A Paris, chez Jean Micard, au Palais, en la gallerie allant à la Chancellerie*, 1604. In-16. [Seul exemplaire connu, Rylands Library, Manchester.]

— Au Berger Sireine. *C'est trop célé les traicts piquans ...*

— Le Berger Philene à Monseigneur d'Vrfé. *Stances. Soucy du Ciel, cœur genereux ...*

LES BAINS DE BOVRBON LANCY & LARCHANBAVT de I. Auberi Bourbonnois Docteur en Medecine medecin de Monseigneur le Duc de Montpensier. Au Roy. *Chez Adrian Perier, rue S. Iacques*, 1604. In-12.

— *Stances. Ainsi (docte Aubery) ...*

— A Monsieur Du Laurans ... *Stances. Vous par qui cet Autheur ...*

RECVEIL DES ŒUVRES POÉTIQUES de I. Bertaut, Abbé d'Aunay et premier aumosnier de la Roynie. Seconde édition augmentée de plus de la moitié outre la précédente impression. *A Paris, pour Lucas Breyel, 1605, in-12.*

— A Monsieur Bertaut. Sur ses Cantiques. Sonet. *Modelle inimitable ...*

RECVEIL DE QUELQUES VERS AMOUREUX [de I. Bertaut]. Edition dernière, reueuë & augmentée. *A Paris, par Philippes Patisson, 1606, in-12.*

— A l'auteur de ce recueil. Sonet. *Belle ame, clair miroir ...*  
Signé : De L'ingendes.

ŒUVRES du feu sieur de Mont-Gaillard. *A Paris, chez Matthieu Guillemot, 1606, in-12.*

— Sur la mort du sieur de Mont-Gaillard. Sonnet. A son liure. *Jeune Orphelin, ne peux tu pas comprendre ...*

— Tombeau du feu messire Laurens de Galles, Seigneur du Mestrail, Voiron & Viuiers. *Icy du grand Mestrail repose ...*

TOMBEAU de tres haute, tres illustre et tres vertueuse Princesse Catherine de Rohan, Duchesse de Deux-Ponts. *A Paris, par Iean Ianon, rue du Foin, à l'enseigne de Ianus, 1609, in-4.*

— Pour Madame de Rohan ... Stances. *Ne penses pas triste Amarante ...*

LE JUGEMENT DE PARIS [par N. Renoüard]. *A Paris, chez Mathieu Guillemot, 1610, in-12.*

— A l'auteur. *En ouurant ce discours ...*

LES METAMORPHOSES D'OVIDE, traduites en françois, reueuës & ornées de figures, avec XV Discours contenans l'explication historique & morale des Fables, de plus, outre le Jugement de Paris, augmentées de la metamorphose des Abeilles traduite de Virgile, & autres diuers traitez. Par Nicolas Renoüard. *A Paris, chez la veuve Langelier, 1617, in-fol.*

Elegie pour Ouide. *Ouide, c'est à tort ...* (61 St.)

On lira, dans notre édition, toutes ces pièces, qui sont d'inégales valeurs.

Nous avons déjà parlé ci-dessus des liminaires, ignorées jusqu'à nous, du *Sireine* de Messire Honoré d'Urfé.

Le sonnet à Bertaut « Sur ses Cantiques » a été l'occasion d'une bévue bibliographique qu'il importe de relever. A la page LXI de son édition des Œuvres poétiques de Bertaut (Bibliothèque Elzévirienne, 1891), M. Adolphe Chenevière reproduit le sonnet, le signe : Cl. Garnier, et ajoute cette note : « Ce sonnet, non signé dans l'édition de 1620, est de Claude Garnier ; il est signé dans l'édition de 1633 ». Il est signé, mais de quel nom ? M. Chenevière lui-même, quand il examine l'édition de 1633 (p. 528), dit : « le sonnet non signé qui se trouve dans l'édition de 1620 aux pièces liminaires ... est signé *de Lingendes* dans l'édition de 1633 ». Pourquoi dès lors l'attribuer à Garnier ? Sans attendre à 1633, déjà 1605 donnait la véritable signature ; et toute la confusion vient sans doute de ce que là, immédiatement avant l'hommage de De Lingendes, figurait une Ode de Cl. Garnier, Parisien, que M. Chenevière ne reproduit pas, probablement pour la seule raison qu'il s'y est complètement embrouillé. S'il avait étudié avec attention le RECUEIL DES ŒUVRES de 1605, il n'aurait pas non plus fait dire à Jean de Lingendes : « ... ton ame est entrée dans les Cieux ». Notre poète ne commettait pas de ces fautes de prosodie. D'ailleurs cette mauvaise leçon entraîne plusieurs non-sens.

Nous citons de la traduction des Métamorphoses la plus ancienne édition que nous ayons rencontrée (Arsenal, 2874<sup>bis</sup>). Mais l'ouvrage avait paru pour la première fois bien antérieurement, puisque, dans le Recueil de De Rosset, 1609, De Lingendes intitule ses vers : « Elegie pour Ouide, *mise* au deuant de ses Metamorph. traduites par M. Renouard ».

## VII

### QUELQUES POÉSIES IGNORÉES DE JEAN DE LINGENDES

Jusqu'ici l'ensemble de la production littéraire du poète bourbonnais, telle que l'avaient reconstituée les bibliographes, était incomplet de plusieurs pièces (il en manque sans doute d'autres encore) que nous avons pu retrouver et que nous faisons

connaître pour la première fois dans cette édition. Il a déjà été question des liminaires du *Sireine* d'Honoré d'Urfé. Il nous reste à parler de trois autres pièces.

C'est d'abord, dans son texte complet, la Chanson : *Si c'est un crime que l'aymer* ... De cette délicieuse chanson qui, à elle seule, assura et prolongea la renommée de Jean de Lingendes, on ne connut longtemps que le premier couplet. L'éditeur du Recueil collectif de poésies dit Recueil de Barbin (Paris, 1692), qui en tout ce qui touche notre poète n'est pas plus avancé que les autres, déclare que « cette chanson plut si fort à Monsieur le Cardinal de Retz qu'il la fit repeter plusieurs fois à Lambert qui la chantoit devant luy ». Il se donne l'air d'être bien informé ; il ne fait cependant que résumer ce qu'en avait dit Gilles Ménage dans son *Anti-Baillet*, ouvrage de polémique publié à Paris en 1688. Baillet<sup>1</sup> avait accusé Ménage d'impiété pour avoir osé dans un de ses madrigaux italiens faire remonter à Dieu la responsabilité première de ses souffrances amoureuses. Ménage se excuse en invoquant l'exemple de Jean de Lingendes, « homme de beaucoup de vertu et digne parent du Père de Lingendes, Prêtre de la Compagnie de Jésus et de M. de Lingendes, Evêque de Mâcon ».

« Il y a cinquante ou soixante ans, nous dit-il, qu'on chante à Paris et à la Cour, dans les compagnies les plus vertueuses de l'un et de l'autre Sexe, des vers qui disent une chose semblable en termes exprès :

Si c'est un crime de l'aimer ... (*un couplet*)

Le vieux Boisset fit sur ces paroles un air merveilleux : et je me souviens que Lambert le chantant un jour devant le Cardinal de Retz, alors Coadjuteur de Paris, Mr le Cardinal de Retz le lui fit repeter plusieurs fois, ce qu'il n'eust pas fait, s'il eust jugé ces paroles impies. Et je me souviens que Mr le Cardinal de Retz me dit en ce tems-là que ces vers estoient du Poète de Lingendes. Mr de Charleval m'a depuis confirmé la même chose.»<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Dans son ouvrage intitulé : *Jugement des Sçavans*, Paris, Dezallier, 1685-1686, 4 tomes en 9 volumes in-12.

<sup>2</sup> Ménage, *Anti-Baillet*, t. XIV, pp. 20-21 : nous citons d'après l'édition d'Amsterdam, 1725.

Le Recueil de Barbin ne donne, et pour cause, pas un couplet de plus que Ménage. Le couplet unique se perpétua dans la mémoire des hommes pendant deux siècles,<sup>1</sup> et malgré tout, la chanson, dans son intégralité, demeurait ignorée. Prosper Blanchemain, il y a une cinquantaine d'années, pensa enfin la tirer toute entière de l'oubli, et n'y réussit encore qu'aux trois quarts. Le *Nouveau Recueil des plus beaux vers mis en chant* (2<sup>e</sup> édition, Paris, 1680), où ce prince des bibliophiles prit le texte qu'il publia dans le n<sup>o</sup> du 1<sup>er</sup> décembre 1871 du *Bulletin du Bouquiniste*, ne contient que trois stances sur quatre.<sup>2</sup> Une plus heureuse rencontre va nous permettre de faire revivre, au XX<sup>e</sup> siècle, l'adorable chanson telle qu'elle fut chantée à la cour de Louis XIII, aussi bien qu'à la ville. Complète, et accompagnée de cet « air merveilleux » de Boesset le père qui faisait les délices du Cardinal de Retz, elle se cachait dans un recueil de vers et de musique intitulé *Airs de Cour*, en huit fascicules dont le premier parut en 1615 et le dernier en 1628.<sup>3</sup>

Une autre chanson de De Lingendes a eu moins de chance encore. N'eût été le favorable hasard qu'un chroniqueur du XVII<sup>e</sup> siècle nous en conservait le premier hémistiche, ces vers nous auraient assurément échappé : même exhumés, ils étaient voués à retomber aussitôt dans cette pitoyable catégorie qui a pour rubrique : Auteurs Inconnus. C'est Tallemant des Réaux

<sup>1</sup> Une preuve assez curieuse de la popularité de cette chanson est la survivance en plein XVIII<sup>e</sup> siècle, des deux vers : *La faute en est aux Dieux | Qui la firent si belle*, sous la forme d'un dicton « monostique » dont on fit l'application à Madame Du Barry (voir *Revue Bleue* du 21 février 1914, article de M. Marion). — Et, même pour le XIX<sup>e</sup> siècle, voici ce qu'on lit dans *Le Corsaire* du 11 janvier 1849 : « *La faute en est aux dieux qui la firent si belle* forme un vers de douze syllabes devenu proverbe. Peu de personnes savent qu'il est formé des deux avant-derniers vers de six syllabes qui terminent le couplet suivant de Lingendes, chansonnier contemporain de Boileau : *Si c'est un crime de l'aimer ...* ». — Lingendes, chansonnier contemporain de Boileau : le rédacteur de cet entrefilet du *Corsaire* savait beaucoup de choses ! (Communication de M. Madeleine.)

<sup>2</sup> C'est la deuxième stance qui manquait à Prosper Blanchemain.

<sup>3</sup> Voir à la Bibliographie des Recueils contenant des vers de De Lingendes.



qui nous vaut de pouvoir rendre à notre poëte de jolies stances composées par lui pour l'un des ballets royaux de 1609. Le spirituel auteur des *Historiettes* dit en parlant d'Angélique Paulet : « Le Ballet de la Reyne mère ... se dansa en ce temps-là. Elle (Mademoiselle Paulet) y chanta des vers de Lingendes qui commençoient ainsy :

Je suis cet Amphion, &c.

Or, quoy que cela convinst mieux à Arion, elle estoit pourtant sur un dauphin ... »<sup>1</sup>

Partant sur cette piste, nous nous mîmes à la recherche du petit poëme. Par bonheur la tâche ne fut ni longue ni stérile. Les stances se trouvent à la page 2 du cinquième livre de ce recueil d'*Airs de Cour* déjà signalé, et l'éditeur a eu le soin de nous conserver aussi la mélodie, due, comme la plupart de celles de l'époque, au talent de Boesset le père. Seulement la chanson est donnée comme provenant du Ballet du Roy, ce qui ne peut être que la vérité, puisqu'elle ne figure pas dans le *Recueil des vers du Ballet de la Reyne* (A Paris, chez Toussaint du Bray, 1609). Ce petit in-octavo de 11 pages<sup>2</sup> ne contient que trois pièces de vers, dont la dernière est de Malherbe et se lit dans ses œuvres. Les deux autres ne sont pas signées. Aucune, naturellement, ne débute par l'hémistiche que cite Tallemant. Mais la première a pour titre : *Récit de la Naïade portée sur un Dauphin*. Cela soulève une question intéressante. Tallemant aurait-il brouillé dans sa mémoire les souvenirs de deux ballets différents, et le Récit de la Naïade du Ballet de la Reine ne serait-il pas de la même main que les vers du Ballet du Roi ? M. Madeleine, notre devancier encore sur ce terrain, avait déjà été mené à cette pièce par Tallemant et n'hésitait pas à l'attribuer à Jean de Lingendes. Rien toutefois ne marque très expressément qu'elle soit effectivement de lui, sauf, peut-être, cette tournure : *Si c'est quelque chose possible ...* qui se retrouve presque textuellement dans

<sup>1</sup> Tallemant des Réaux, *Historiettes*, édition Monmerqué et Paulin Paris, 1840, t. III, p. 11.

<sup>2</sup> Reproduit dans les *Ballets et Mascarades de la Cour, de Henri III à Louis XIII*, publiés d'après les éditions originales par M. Paul Lacroix, Genève, Gay et fils, 1868-1878, 6 v. in-12.

cet autre de ses vers : *Si c'est quelque chose certaine* ... ; puis aussi la coupe métrique qui lui est chère, qui est celle des *Changemens*, et de plusieurs morceaux de commande analogues, par exemple les stances *Pour le Ballet des Dieux Marins*. Le style, par sa grâce et sa facilité accentue l'air de parenté, et une comparaison minutieuse de tous ces textes de caractère semblable nous conduit finalement à la même conclusion que M. Madeleine. Il n'est que vraisemblable que Jean de Lingendes ait été appelé à fournir au Ballet du Roy le *Récit d'Amphyon* et le *Récit de la Natade*, émule d'Arion, au Ballet de la Reyne-mère. L'étourderie de Tallemant nous aura donc dotés de deux pièces pour une.

## VIII

## SUR LA PRÉSENTE ÉDITION

Le texte des *Changemens* que nous reproduisons est celui de l'édition de Paris, 1614, dont le seul exemplaire connu se trouve au British Museum. Nous avons exposé avec toute la minutie désirable comment l'exemplaire que nous désignons par le sigle O, encore qu'il nous paraisse bien en effet représenter, dans sa majeure partie, l'Édition Originale, ne nous semble pas présenter des garanties de sûreté absolues ; en outre il n'est pas conservé dans un dépôt public, et ne peut par conséquent être consulté à loisir par tous.

L'impression de Paris, 1614 (A), est, selon toutes probabilités, la seconde par ordre chronologique. Elle porte la marque de l'éditeur officiel et « privilégié » de De Lingendes. Elle a été exécutée du vivant de l'auteur, et a été assurément revue par le poète lui-même.

Chaque fois que le texte est fautif, nous le corrigeons, à l'aide autant que possible, des autres éditions ou du manuscrit de la *Gynégurie*, en ayant soin toujours d'indiquer la correction en note. Dans les rares occasions où ce secours nous manquait, nous avons fait la rectification qui s'imposait, selon les exigences du sens, de la grammaire ou de la versification, et nous n'avons jamais manqué d'en avertir le lecteur au bas de la page. Seuls quelques détails de ponctuation modifiés, assez rares d'ailleurs,

tels qu'un point d'interrogation substitué au simple point, ou une virgule ajoutée çà et là, n'ont pas, à notre sens, nécessité cette mesure.

Pour les poésies diverses qui forment la seconde partie du volume, nous avons adopté l'ordre suivant :

La pièce intitulée *Les Vanitez de Floride* passe en premier lieu. Elle a paru, pour la seule et unique fois, dans la série de quatre pièces que l'auteur offrit en premier au public. Les trois autres ont passé dans la série des dix-huit pièces de 1609, et elles y figurent avec un bien meilleur texte. Nous les y avons donc maintenues, et nous avons laissé à ce groupe toute son homogénéité. Il se complète par l'*Ode à la Reyne* et la Chanson : *Si c'est un crime ...* En dernier lieu viendront les vers repris aux œuvres de divers écrivains contemporains et compatriotes ou amis de Jean de Lingendes.

Le *Récit d'Amphyon* et le *Récit de la Nalade*, afin de satisfaire à de derniers scrupules seront placés en Appendice, ainsi que la *Complainte de Leandre*. Cette dernière pièce ne s'est introduite que dans les éditions irrégulières et non avouées, toutes exécutées à l'insu et loin des yeux de l'auteur, évidemment sans sa participation. Et puis, elle est si inférieure au reste comme langue, comme style et allure générale, et comme correction prosodique, qu'il est bien permis d'émettre quelques doutes sur son authenticité.

D'autres Appendices contiendront quelques remarques littéraires et historiques ayant trait aux textes publiés, et enfin les vers à la louange de De Lingendes, accompagnés de notes biographiques sur ceux qui les ont écrits.

Je ne terminerai pas sans remercier plusieurs personnes qui ont bien voulu me faciliter ma tâche par leur concours ou par leurs conseils. J'ai une obligation particulière à M. Kastner, professeur de langue et de littérature françaises à l'Université de Manchester : le premier, il m'a conseillé d'entreprendre cet ouvrage et m'a sans cesse encouragé dans mes études. M. Paul Blanchemain, avec une extrême bienveillance, s'est empressé de mettre à ma disposition deux documents de la plus grande importance, et qui m'étaient indispensables : le Manuscrit de *la Gynégurie* et l'édi-

tion qu'il possède des *Changemens*. Il s'est en outre chargé de collationner ma copie du texte sur le Manuscrit ; et combien cette opération a dû être laborieuse, le nombre des variantes qu'il a relevées le prouve à lui seul.

M. Jacques Madeleine mérite bien ici une place à part. L'intérêt si affectueux qu'il a porté dès le début à mon travail, les indications que sa grande expérience et son érudition sur le sujet traité lui ont permis de me donner à tout instant, enfin le secours qu'il m'a constamment prêté dans la préparation et l'exécution de l'œuvre entreprise, m'ont été d'un prix inestimable. La nécessité de me conformer, étant si loin, au plan des éditions de *Textes Français Modernes* a naturellement entraîné de nombreuses difficultés ; mais, grâce à l'obligeance du Conseil de la Société, grâce aux soins précieux de M. Madeleine et de M. M'Kechnie, l'infatigable Secrétaire de la *Publications Committee* de l'Université de Manchester, voici qu'enfin ce modeste volume aura pu paraître, bien que des circonstances sur lesquelles nous ne pouvions rien en aient retardé quelque peu la publication.

LES CHANGEMENS  
DE LA BERGERE IRIS

## EXPLICATION DES SIGLES

M = Le Manuscrit de *La Gynégyrie Représentée par la Bergere Yris*.

A = *Les Changemens*. Édition de Paris, 1614.

B = *Les Changemens*. Édition de Rouen, 1614.

C = *Les Changemens*. Édition de Paris (T. du Bray), 1618.

D = *Les Changemens*. Édition de Paris (Jacques Le Gras), 1618.

E = *Les Changemens*. Édition de Tournon, 1618.

F = *Les Changemens*. Édition de Paris, 1623.

*A TRES-HAUTE*

*ET PVISSANTE, MADAME*

*LOYSE DE LORRAINE, Princesse de Conty*

MADAME,

5 Puis que c'est la coustume des Escriuains de  
mettre sur le front de leurs œuures, comme vne  
sauuegarde contre le Temps, le Nom de quelque  
illustre Personne, que le sang & le merite recom-  
mandent à la Memoire, Je m'adresse à vne Princesse  
0 en qui la perfection se faisant admirer, peut rendre  
avec raison les Siecles passez enuieux du nostre, &  
le Ciel ialoux de la Terre. Permettez-moi (MADAME)  
que ce petit Liure ait la faueur de porter vostre  
Nom Auguste, qui par vos vertus estant immortel,  
15 empeschera par le respect de cette qualité, que les  
Ans n'ozeront l'attaquer, le voyant paré d'un tiltre  
si glorieux : N'ayant toutesfois rien entrepris par  
presomption, mais seulement afin que ceux qui  
blasmeront mon ignorance en cet Ouurage loüent  
20 mon iugement en l'Election que i'ay faicte de vous  
le presenter, & par luy l'Ouurier de qui (s'il plaist à  
vostre Grandeur) vous excuserez les defauts, par le  
desir qu'il auoit d'estre recogneu,

MADAME,

25 *Vostre tres-humble seruiteur,*

I. DE LINGENDES.

2. D, et puissante Dame, Madame — 3. D, Loyse — 12. D,  
Permettez moy donc, Madame, — 16. F, voyons | F. titre — 26. *Signa-*  
*ture* : A, C, F, de Lingendes ; B, D, E, Delingendes





## A ELLE-MESME

### SONNET

Princesse que du Ciel les Dieux ont faict descendre  
Pour monstrier ce qu'ils font, & se faire honorer,  
En qui tant de vertus ils ont voulu respandre,  
4 Que sans Idolatrie on vous peut adorer.

Vertus que le penser ne peut mesme comprendre,  
Et telles que celuy qui les sçait admirer,  
Iuge que sans miracle on ne les peut attendre,  
8 Ny sans outrecuidance aussi les desirer.

Quand on louera ces Ducs tant renommez en France,  
De qui vous auez eu le Nom & la Naissance,  
1 Entr'eux par ces vertus vous tiendrez vn beau rang :

Et bien qu'ils soient desia demy-Dieux dans l'Histoire,  
On ne peut toutesfois vous louer de leur sang,  
4 Qu'on ne les loüe encor' bien plus de vostre gloire.

*Titre.* A elle-mesme, c'est-à-dire : A la Princesse de Conti. —  
2. D, ce qu'ils sont

## EXTRAICT DV PRIVILEGE DV ROY

Par grace & priuilege du Roy, il est permis à Toussainct du Bray, Marchant Libraire Iuré en l'Vniversité de Paris : d'imprimer, ou faire imprimer, vendre & distribuer vn  
5 liure intitulé, *Les Changemens de la Bergere Iris*. Sans qu'aucun Imprimeur ou Libraire, de ce Roiaume le puisse imprimer ou faire imprimer sans le consentement dudict du Bray, pendant le temps & terme de dix ans entiers, & accomplis, & ce à peine de cent escus d'amende, applicable  
10 moitié aux pauvres, & l'autre audict du Bray, & de tous despens dommages & intherests, & de confiscation des exemplaires : comme plus amplement est declaré audit Priuilege. Donné à Paris ce 15. Octobre 1605.

*Par le Roy en son Conseil.*

BRIGARD.

# LE PREMIER CHANT

## DES CHANGEMENS

de la bergere IRIS

BEAUX Espris qui dedans ces Vers  
Lirez de mes malheurs diuers  
La vraye & lamentable Histoire,  
Ie vous en trace le Discours  
Pour estre plaint en mes Amours,  
Non pour en tirer de la gloire.

Le vert Laurier qui sert de pris  
Au trauail des meilleurs Espris,  
N'est pas le prix que ie souhaite,  
Ie desire icy seulement  
Le titre de fidelle Amant  
Et non celuy de bon Poëte.

Car aussi vous tromperiez-vous  
D'attendre vn ouurage bien doux  
D'un pauvre Amant que la Nature  
Produisit pour le martirer,  
Qui ne sçait que bien endurer,  
Non bien dire ce qu'il endure.

*Titre.* M, Premier Poeme | de la Gynegyrie | Representé (*sic*) par la Bergere | Iris. | — 11. M, D, tiltre | A, C, F, fidell'. Dans M, B, D, E, cette forme *hétéroclite* est remplacée par la forme usuelle (*que nous adoptons*).

O toy Tyran de mes desirs,  
Autheur de tant de deslairs  
Dont mourant ie sens les attaintes,  
Amour mon immortel vainqueur,  
Puis que tu fais mourir mon cœur,  
24 Au moins fais-en viure les plaintes.

Ou pour descrire mes douleurs  
Fay de l'ancre de tant de pleurs  
Pleurs hélas ! si pleins d'amertume,  
Qu'en trois ans mon œil a versé,  
Et des traits dont tu m'as percé  
30 De chacun fais-en vne plume.

Et toy qui me va consumant  
Belle cause de mon tourment,  
Reçois cet ouurage en memoire  
De mon Amour, & permets moy  
De chanter ta gloire & ma foy,  
36 Et ma foy pour ta seule gloire.

Que si les vers que i'ay chantez  
Ne monstrent toutes tes beautez  
Ne crois point que ce soit par haine,  
Pourquoy t'en offencerois-tu,  
Voyant que de mesme i'ay teu  
42 Plus de la moitié de ma peine ?

Cependant, Iris, s'il te plaist  
Tu receuras telle qu'elle est,  
Ceste Histoire de mon martire,

20. M, de tous mes deslairs — 25. M, Ou pour escripre — 26. M, encre — 31. D, vas — 39. E, pour haine — 41. M, que moy-mesme i'ay teu — 45. A, C, E, F, Cest' Histoire

48 Et tu me lairras esperer  
Que me l'ayant faict endurer  
Tu prendras plaisir de le lire.

60 Dans la Crete vn iour du Printemps  
Deux bergers de chaut halletans,  
Alloient dans vn bocage sombre,  
Et fuyans la chaleur du iour  
Qui brusloit les prez d'alentour  
Ils menoient leurs troupeaux à l'ombre.

60 Ils suiuoient vn petit ruisseau,  
Qui courtois baignoit de son eau  
Les racines de ce bocage,  
Bocage qui pour empescher  
Que le chaut ne le fist secher  
Le tenoit frais sous son ombrage.

66 Des-ja s'estans mis à couuert  
Dessous ce doux ombrage vert,  
Dessus l'herbe ils s'alloient estendre,  
Quand ils ouyrent vne voix  
Qui, foible pour sortir du bois,  
Se faisoit sourdement entendre.

72 Lors à petis pas s'approchans,  
Dedans vn buisson se cachans,  
Ils virent vn viuant Idole  
Tel qu'on despeindroit la Pitié,  
Couché sur le sable à moitié  
Et moitié sur la mousse molle.

46. E, lerras — 48. M, D, E, de la lire — 51. M, boccage — 60. M, soubz — 63. M, Ilz s'alloyent dessus l'herbe estendre — 72. M, A moytie sur

78 D'une main sur son bras plissé  
 Dont le coude estoit enfoncé  
 Dans un gazon de mousse verte,  
 Il soustenoit en se baissant,  
 Son chef sur son col languissant,  
 Et tenoit sa face couverte.

84 A son habit, bien qu'estranger,  
 Ils creurent qu'il estoit Berger,  
 Dont l'Ame estoit d'ennuy touchée,  
 Car ils voyoient de temps en temps  
 Dedans l'eau ses pleurs dégouttans,  
 Sur qui sa teste estoit panchée.

90 On eut creu que de ce ruisseau  
 Ses yeux espuisoiént toute l'eau  
 Pour apres en pleurs la respandre,  
 Si plustost encor on n'eust creu  
 Que ce ruisseau de pleurs accru,  
 Sa source en ces yeux devoit prendre.

96 Si tost qu'ils furent pres de luy,  
 Il se teut, semblant que l'ennuy  
 Ou la Mort causât son silence,  
 Car ils ne le creurent vivant  
 Que par ses souspirs, qui souuent  
 Leur en donnoient de l'apparence.

Les Zephirs pour ne l'esueiller,  
 Pensants qu'il voulut sommeiller,  
 Craintifs retenoient leur haleine,

81. M, ennuitz — 83. M, ses pleurs dedans l'eau dégoutans — 90. M, a ses yeux : D, en ses yeux — 92. M, croyant que l'ennuy — 93. M, causoit — 99. M, leurs halaines

Ou, touchez de ses desplaisirs,  
 Ils se changeoient en ses souspirs  
 Pour l'aider à plaindre sa peine.

102

En fin s'esmouuant en sursaut  
 Et leuant ses yeux mous en hault  
 Appellant la mort à son aide,  
 Helas (dit-il), pauvre affligé,  
 Seray-ie iamais alegé ?  
 Mon mal-heur est-il sans remede ?

108

O Dieux ! pourquoy si longuement  
 Opiniastre en mon tourment  
 Sur moy vostre ire est-elle eprise ?  
 Finissez ma vie, ou ma foy,  
 Et ne permettez que par moy  
 La Mort en fin s'immortalise.

114

Permetis ô destin importun,  
 Qu'un remede aux hommes commun  
 De ce fier malheur me deliure ;  
 Ou qu'il ait sans plus m'offencer,  
 Des æles pour me delaisser,  
 Ou qu'il n'en ait plus pour me suiure.

120

A ces mots la voix le laissant,  
 Vne langueur le saisissant,  
 Ayant la couleur pasle & perse,

101. M, changeoyent en soupirs (*vers faussé*) — 102. M, ses paines  
 — 103. M, Enfin se mouuant — 104. M, Leuant ses yeux moites en  
 haut — 107. M, E, allégé — 109. M, O Dieu — 110. M, a mon  
 tourment — 111. E, éprinse — 120. M, n'en ayt point

126 Les yeux à my-clein decouuerts,  
Les deux bors de la bouche ouuerts,  
Il cheut sans force à la renuerse.

132 Ces Bergers saisis d'un transport,  
Et croyans tous deux qu'il fust mort,  
Accoururent sur ceste riue,  
Et touchez d'un semblable ennuy,  
Ils ietterent de l'eau sur luy,  
Rappelans son ame fuitiue.

138 A ce coup encor' mi-pasmé,  
Encor' de langueur assommé  
Il ouurit sa lente paupiere  
Pour voir qui l'alloit secourant,  
Mais pour ce coup son œil mourant  
Ne peut mesme voir la lumiere.

144 Et ne pouuant ouurir les yeux,  
Pour voir ces bras officieux,  
Dont la vie il sembloit reprendre,  
Il voulust s'ayder de la vois,  
Qui foible encor' pour ceste fois,  
Son desir ne put faire entendre.

150 Mais se leuant, ayant repris  
La voix, la veue, & ses esprits,  
Et sentant sa vigueur s'accroistre,  
Il tourna ses yeux languissants,  
Sur ces deux Bergers gemissants,  
Mais il ne les peut recognoistre.

124. M, my clin descouuerts — 125. M, Les deux os de la bouche — 140. M, les bras — 141. D, Ou la vie — 144. D, peut — 145. M, s'escleuant — 146. M, et les esprits — 148. M, Il tourne — 149. M, Vers ces deux bergers



Bergers qui m'auez secouru,  
Leur dit-il, il a bien paru  
Par vostre cruelle assistance  
Que vous ne sçaez qui ie suis,  
Qu'eussiez vous eu de mes ennuis  
Ou point ou plus de cognoissance.

156

Si deuant qu'estre esuanoui  
Vous eussiez tous deux bien oüi  
Mon malheur, mon mal, mon enuie,  
Et quel suiet i'ay de mourir,  
Vous n'eussiez peu me secourir  
Qu'en m'aidant de finir ma vie.

162

Hélas ! c'est bien m'estre ennemis  
Que de m'auoir ainsi remis  
En vie, ou plustost au supplice,  
M'empescher ainsi de mourir  
Las ! ce n'est pas me secourir,  
C'est me faire vn mauuais office.

168

Vn Amant est bien consolé  
Lors qu'estant ainsi bourrelé  
Vn sien ami n'ose pretendre  
De venir pour le consoler,  
Et moins encor' de lui parler  
Du remede qu'il y peut prendre.

174

Bergers, en mon affliction  
Fuiant la consolation  
Plus que mon mal mesme inhumaine,

151-186. F, *Ces six stances sont supprimées.* — 154. M, que ie suis —  
155. M, ennuitz — 156. M, Ou plus ou point — 160. M, subiet —  
162. M, m'aidant a finir — 170. D, ainsi *omis (vers faussé)* — 173.  
M, pour luy parler — 175. B, D, Bergere

180 Je fuis les cœurs plains de pitié  
Aiant mis vne inimitié  
Entre le remede, & ma peine.

186 Que si ie pensois de l'auoir  
De crainte de le recevoir  
Ie m'osterois plustost la vie,  
Et ie vis, à fin seulement  
Que la cause de mon tourment  
Par la mort ne me soit rauie.

192 Que me profite-[t-]il aussi,  
Qu'un amy piteux vienne icy,  
Afin qu'un remede il m'ordonne  
En ce mal, dont mon cœur se deult,  
Si mon mal luy mesme ne peut  
Me permettre d'ouyr personne ?

198 A tous ces mots tout soucieux,  
Il portoit les mains à ses yeux  
Mouillez d'une pluye eternelle,  
Et l'on eust dit en son ennuy  
Que la douleur parloit par luy,  
S'il ne parloit plustost par elle.

Lors Daphnis l'un de ces Cretois  
Poussant en crainte ceste voix,  
Cesse (luy dit-il) de destruire

182. M, de la recevoir — 184. M, affin seullement — 186. M, Par la fin ne me — 187. *Nous corrigeons la leçon défectueuse des diverses éditions et de M.* — 190. M, se deut — 194. M, ses mains — 195. M, B, D, Mouillez : A, F donnent Moulieez. *Nous corrigeons cette graphie* — 196. D, dit omis (*vers faussé*).

204 Le repos qui peut t'assister,  
La douleur ne peut profiter,  
Elle qui ne sçait rien que nuire.

Et quelle estrange cruauté,  
Pauvre estranger, nous eust-ce esté,  
Si nous t'eussions veu de la sorte  
Sans te prester quelque support,  
210 Dedans nous vray'ment par ta mort,  
Quant-&-quant la pitié fut morte.

Et croy pour certain que ce Dieu,  
Qui nourry iadis en ce lieu,  
Nous recommanda l'hostellage,  
De ta vie ayant pris le soin,  
216 Nous a conduits pour ton besoin  
Tout à poinct dedans ce bocage.

Ta douleur eust donc souhaité,  
Qu'au lieu que nous auons ietté  
Sur toy d'un charitable office  
De l'eau puisée en ce ruisseau  
222 Que nous t'eussions fait vn tombeau  
Dans le sable où ceste eau se glisse.

De l'eau (dit-il lors à Daphnis,  
Ses mots derniers n'estant finis  
Renforçant sa foible parole)  
C'est donc l'eau qui va m'animant,  
228 Elle est donc ores l'Element  
De la passion qui m'affolle.

214. M, soing — 215. M, a conduit pour ton besoing — 216. M,  
point — 220. M, dans ce ruisseau — 223. E, (dit alors à Daphnis)

De là ie cognois que mes pleurs,  
 Pleurs qui deuroient de mes douleurs  
 Epuiser toute la substance,  
 Au lieu de me faire mourir  
 Seruent afin de les nourrir  
 234 D'aliment propre à leur essance.

De mesme quand à chef baissé  
 Dedans la mer ie me lançay,  
 Du plus profond de l'onde amere  
 L'Amour me ramena sur l'eau,  
 M'empeschant d'auoir mon tombeau  
 240 Dans le saint berceau de sa mere.

Plaise aux Dieux de te soulager,  
 Luy dit Damis l'autre Berger,  
 Et d'estouffer par l'oubliance  
 De la cause de ton tourment  
 En toy ce trop vif sentiment,  
 246 Ou l'adoucir par l'esperance.

Cest heur nous estant arriué,  
 Que nous t'ayons ainsi trouué  
 Pour te rendre ce bon office,  
 Pour nous rendre cet heur plus doux :  
 Vis content icy parmy nous,  
 252 Et nous te ferons tout seruice.

Mais nous pouuons icy nous seoir  
 Pendant que la frescheur du soir  
 Rendra l'ardeur du iour esteinte,

229. B, D, ie recognois (*vers faussé*) — 238. M, L'Amour me renleva — 241. F, Plaisent aux Dieux : M, Plaise au Dieu — 246. M, par espérance — 251. M, Vis icy content — 255. M, Rendra du iour l'ardeur esteinte

258

Et nous sommes prêts d'escouter  
S'il te plaist de nous le conter,  
Le triste suiet de ta plainte.

264

Alors ce Pasteur estranger  
Demeura long-temps à songer  
Comment il pourroit l'entreprendre,  
En-fin d'un maintien plein de dueil,  
Ayant sur tous deux ietté l'œil,  
En ces mots il se fit entendre.

270

Quand Dedale eschappa d'icy,  
Son filz qui le suiuoit aussi  
Moins esleué par son plumage  
Qu'il ne l'estoit par son orgueil  
Voulant s'approcher du Soleil,  
Au milieu de l'air fit naufrage.

276

Ce pauvre Pere en sa douleur  
Voulut despeindre ce malheur  
Causé par son Filz temeraire,  
Mais essayant de le tracer,  
Il ne sceut par où commencer,  
Ny mesmes ce qu'il vouloit faire.

Ainsi pensant en mesme accès  
A mes amours dont le succès  
Tout plain de desespoir m'affolle,

257. M, de nous raconter — 258. M, subiet — 260. M, B, D, Demeurant longtemps — 261. M, Comme il le pourrait entreprendre — 262. D, maintien de dueil (*vers faussé*) — 271. M, Le pauvre Pere — 272. M, son malheur — 276. M, D, mesme — 277. M, en mes accés — 278. M, En mes amours

282 Je viens muet, & mes douleurs  
Me laissant seulement des pleurs,  
M'ostent la voix & la parole.

288 Car, Bergers, j'aurois bien desir,  
Pour vostre enuie & mon plaisir,  
Que vous cogneussiez mon martyre,  
Car comme ce m'est vn tourment  
D'endurer muet en ayment,  
Ce m'est vn plaisir de le dire.

294 Vous apprendrez si ie le puis  
Par mon discours mes longs ennuits,  
Mais ayez mesme patience  
Pour m'ouyr, & les escouter,  
Que i'en eus pour les supporter,  
M'estant perdu par ma constance.

300 Ces Cretois s'assirent tous deux  
Et luy s'assit au milieu d'eux,  
Tous trois sur cette mesme rive,  
Lors Philene (ainsi fut nommé  
Ce Berger d'Amour consommé)  
Fit oïr ceste voix plaintiue.

Bergers, vous cognoistrez ce iour  
Vn pauvre cœur sur qui l'Amour  
Donna mille atteintes mortelles,

281. M, Me lassant seulement de pleurs — 282. M, M'ostant —  
283. M, j'aurois. *Les éditions portent auroy. Nous suivons M.* — 285.  
M, De vous raconter mon martyre — 286. B, D, torment — 292. M,  
Pour oïr a les raconter — 293. M, Que j'ay eu pour les supporter |  
B, C, D, E, i'en eu — 295. M, Les Cretois — 303. M, Donne

Et voidant souuent son carquois  
Versa plus de traits mille fois  
306 Qu'il n'a de plumes en ses aësles.

Encor' luy suis-ie tant tenu  
Qu'on ne m'eut iamais recogneu  
Que par l'histoire de ma peine,  
Iris l'obiet de mes ennuits,  
312 A bien fait sçauoir qui ie suis  
Et combien elle est inhumaine.

Nous souldions tre-tous l'appeller  
Du nom d'Iris, qui dedans l'air  
Sur vne humide nuë esclose,  
Est vn signe qu'il doit pleuuoir,  
318 La cruelle aussi se fit voir  
De mes pleurs le signe & la cause.

Et si les Pasteurs plus sçauants  
Ont dit quand ils parloient des vents,  
Qu'Iris de l'air est leur parente,  
Las ! Bergers, ie puis bien aussi  
324 En croire autant de ceste-cy  
Tant ie l'ay cogueuë inconstante.

On nomme Iris vn arc aux Cieux,  
Mais la mienne merite mieux  
Le nom d'arc, qu'elle a fait paroistre  
Aux coups qu'en mon cœur elle a fais,  
330 Et mieux que son nom ses effets  
En moy vous le feront cognoistre.

305. M, Vers — 306. M, des plumes dans ses aïsles — 310. M, Iris  
obiet de mes ennuy — 311. M, que ie suis — 313. M, E, trestous : B,  
D, tretous : C, tre-tous — 316. M, doit — 317. D, le fit voir — 328.  
M, a fait

Je suis d'Arcadie, & les flos  
 Du clair Ladon tiennent enclos  
 Les prez où mon pere demeure,  
 Seior dont l'amour m'a priué  
 Depuis peu, n'estant arriué  
 336 En ce bord que depuis vne heure.

De seize ans mon âge on contoit,  
 Lors qu'au pres de Pize on ventoit  
 Pour bon maistre de la Musette,  
 Et pour bien instruire la voix,  
 D'arain, qu'une Nymphe des bois  
 342 Du dieu Pan conceut en cachette.

On contoit merueilles de luy,  
 Et ie croy qu'encor aujourd'huy  
 Sa gloire par le monde volle,  
 Vn si grand renom m'appella,  
 Et mon pere m'enuoya-là,  
 348 Pour apprendre en si bonne escolle.

Par l'amour ie fus arresté  
 Si tost qu'un peu i'eu fréquenté  
 Les Bergeres de ce vilage,  
 Je n'estois qu'un pauvre Berger,  
 Mais pourtant pouuois-ie engager  
 354 En l'Amour le cœur plus sauage.

332. M, L'Adon — 334. *Nous corrigeons la leçon de A, F, ce iour, d'après M, B, D, E.* — 341. M, Damin, qu'une : D, E, Darain — 342. M, Conceut du Dieu Pan en — 343. M, D, merueille : B, meruelle — 351. A, C, E, F, Bergers. *Nous corrigeons avec B, D.* — 352. M, Je n'estois qu'un simple berger : B, C, E, estois : D, estoi : A, estoii. *C'est la première forme que nous adoptons.* — 354. M, En amour



Car l'Amour qui me conduisoit  
Et mes desirs fauorisoit  
Dans mes yeux sembloit tousiours estre,  
Me comblant à lors de cest heur,  
Que par le nom de seruiteur  
360 I'acqueroy le pouuoir de Maistre.

Au vent de mes premiers soupirs  
Je remplissoy de doux desirs  
Le cœur des plus froides Bergeres,  
Qui me voyoient apres manquer  
A mes sermens, & suffoquer  
366 Sans peine mes flames legeres.

I'en aimoy qui m'aimoient aussi,  
Et qui receuoient à mercy  
La douce langueur de mon âme,  
Et trouuans belle cette ardeur,  
Estimoient leur estre vn grand heur,  
372 De brusler en la mesme flame.

Heureux en Amours si plaisants  
Je coulay le cours de trois ans,  
Qui fut le terme de l'absance  
Qui me detint hors de nos bois,  
Où me rappella mainte-fois  
378 Celuy qui me donna naissance.

A ce fascheux commandement  
Meilleur fils que fidelle Amant,  
Las ! non pas sans prendre querelle

356. M, mes désirs tousiours guidoit — 357. M, souloit tousiours estre — 361. M, Aux vents — 362. M, Je remplissois de doux désir — 363. M, Les cœurs — 370. M, treuant — 371. M, vn bon heur — 372. M, dans la mesme — 374. M, l'escoulay — 376. M, Qui me retint — 377. A, F, r'appela : D, r'apella — 379. M, commencement

384 Contre ma foy, ie dis adieu  
A Lisis, qui seule en ce lieu  
En fin m'eust peu rendre fidelle.

390 Mais résolu de la quitter  
L'ennuy que ie pris d'absenter  
L'œil d'une si chere maistresse,  
Me mit en fieure, dont le cours  
Retournant de trois en trois iours  
Me detint sept mois en tristesse.

396 Si tost que ie fus de retour  
Cilise Nymphé en qui l'Amour  
Estoit vn vainqueur redoutable,  
Me vit souuent en diuers lieux,  
Et voulut en fin que ses yeux  
De leurs feus me creussent capable.

402 Ses cheueux cendrés & bien longs  
Ondoyoient iusqu'à ses talons,  
Beaux cheueux qui cachoient la cendre  
Dont ses yeux recelloient les feux,  
Beau poil qui montrait dans quels neux  
Amour peut les ames surprendre.

Son teint en quelque lieu vermeil  
Estoit ailleurs aux lis pareil,  
Qui me la fist treuver si belle,

383. M, l'Iris — 384. M, Cent fois m'eust peu — 385. M, resoulu  
— 388. M, fieure — 390. M, destint — 398. B, D, Ondoyent — 401.  
M, quelz neudz : B, D, næus — 405. *Tous les imprimés donnent* Qui me  
la firent voir si belle. *Nous adoptons la leçon de M, qui nous semble pré-*  
*férable.*

408 Que mon œil sur elle arresté  
Consentit que ma liberté  
Sans regret se perdît pour elle.

Mais n'ayant pas pres-qu'à moitié  
De ce qu'il falloit d'amitié,  
Lisis s'en estant emparee :  
En ses mains pourtant ie remis  
414 Voyant ces beaux yeux m'estre amis,  
La part qui m'estoit demeuree.

Or auant qu'estre captiué  
Par Cilize ie me trouuay  
Dans vn bal en nostre vilage,  
Où ceste Iris à l'impourueu,  
420 Sans me cognoistre m'ayant veu  
Coniura des lors mon seruage.

Iris ayant l'œil dessus moy,  
Elle y trouua ie ne sçay quoy,  
Où l'Amour se faisoit paroistre,  
Qui ce pendant malicieux  
M'auoit tant aueuglé les yeux  
426 Que ie ne l'ai peu recognoistre.

Depuis il me l'a trop fait voir,  
Mais pour vous faire icy sçauoir  
(Comme apres i'en eu cognoissance)  
Et son âge, & quelle elle estoit,  
Quinze ans alors elle contoit,  
432 Depuis le iour de sa naissance.

408. M, se perdrait — 411. M, L'Isis — 413. M, D, Voyant ses  
beaux — 417. M, En vn bal de nostre village — 426. M, Que ie ne le  
pouvois cognoistre. *Nous corrigeons la leçon défectueuse des diverses éditions :*  
ie ne l'a peu — 430. M, Et son aage auquel elle estoit

Son port, son geste, & son discours  
 Tous mignards auoient mille amours,  
 Sa face estoit mignonne, & telle  
 Que l'auoit, ou deuoit auoir  
 438 La Nymphé qui peut esmouuoir  
 Phœbus de courir apres elle.

Sur son teint blanc & vermeillet  
 Naissoit le lis blanc & l'œillet,  
 Sa bouche de Cinabre peinte  
 Estoit telle, qu'en sa saison  
 Vne rose en comparaison  
 444 Sembloit toute pasle & deteinte.

Ses cheueux en cordons noïez,  
 Ou libres en l'air en-ioïez,  
 Des ames les chesnons aimables,  
 Comme si Midas autrefois  
 Les eut etrains entre ses doigts,  
 450 A du fil d'or estoient semblables.

Dans les prez elle se plaisoit,  
 Et fort peu souuent conduisoit  
 Des troupeaux hors de son vilage,  
 Non que ses iours fussent oisifs,  
 Car tousiours ses doigts inuentifs  
 456 Faisoient quelque gentil ouurage.

En ce temps son cœur fut attaint  
 D'un regret qui ternit son teint,  
 Ayment Licaste, qui par quinte

433. M, Son poil, son geste, son discours — 436. M, Que l'amour  
 on diroit auoir — 439. M, teinte — 444. M, Etoit toute pasle et  
 destainte — 446. M, enuoyez — 448. D, Maidas — 453. M, Les  
 troupeaux — 455. B, D, dois — 459. M, L'Icaste

462

La quitta, luy manquant de foy,  
Et se retirant de sa loy  
Fit vne maistresse à Corinte.

468

Cruel & plus ingrat Pasteur,  
Indigne d'auoir eu cet heur  
Que d'estre aymé de ma Bergere,  
Ingrat & plus cruel Berger  
Qui d'Iris voulut s'estranger,  
Et mesme pour vne estrangere.

474

Cependant elle recherchoit,  
Par le desir qui la touchoit  
De pouuoir m'atirer vers elle,  
S'assurant qu'en parlant à moy,  
Elle auroit des charmes en soy  
Qui me la feroient trouuer belle.

480

Cinq mois se passerent ainsi,  
Qu'Iris en ce poignant soucy  
Qu'elle faisait souuent paroistre,  
Me recherchoit pour son amant,  
Et mon heureux aueuglement  
M'empeschoit de le recognoistre.

486

Mais l'Amour luy faisant sçauoir  
Que d'ordinaire i'alloy voir  
Au matin ma chere Cilize,  
Elle la vint voir vn matin,  
Mais c'estoit seulement afin  
Qu'elle luy fist lascher sa prise.

460. M, luy manqua de foy — 474. M, treuuer — 475. M, Six mois — 481. B, D, E, luy faisoit sçauoir — 482. M, i'alloy — 486. M, De lui faire lascher

492

Lors le cruel qui cogneut bien  
Que plus il ne luy restoit rien,  
Pour me rendre tout miserable,  
Dessilla mon aueuglement,  
Et me fit voir trop clairement  
Iris à mon dam trop ayable.

498

A ces mots delaissant le cours  
De son lamentable discours,  
Comme en voulant reprendre halaine  
Il se teut ce pauvre Berger,  
Triste & müet, semblant songer  
Moins à son discours qu'à sa peine.

*Fin du premier Chant.*

488. M, il ne me restoit rien — 495. M, Comme voulant — 497.  
M, sembloit songer

## LE SECOND CHANT

### DES CHANGEMENS

de la bergere IRIS

6       MAIS ayant tout à coup repris  
Avec son discours ses esprits,  
Afin donc (dit-il) de poursuyure,  
Tout aussi-tost que ie la vy,  
A moy mesme ie fus rauy,  
Et dés lors ie cessay de viure.

12       Bons Dieux, que vis-ie en la voyant ?  
Ie vis vn éclair flamboyant  
Lancé de ses viues prunelles,  
Vn trait où l'amour animé  
Luy-mesme s'estoit enfermé,  
L'ayant empenné de ses æsles.

18       Ie vis sa bouche, où les œillets  
Semez sur les bords vermeillets  
Y semblent fleurir pour sou-rire,  
M'aduertir par vn doux souris  
Que l'amour tenoit en Iris  
Les delices de son Empire.

*Titre.* M, Second Poeme | De La Gynegyrie | Representé par la  
Bergere | Iris. | — 9. B, D, de ces viues — 12. E, L'ayant emprunté de  
— 15. M, Y sembloient fleurir pour sousrire

Alors ie m'escriay soudain,  
 Auec vn genereux desdain,  
 Beutez qui d'une vaine flame  
 Auez dans moy l'amour couué,  
 Puis que ce Soleil est leué,  
 24 Vous n'estes qu'une ombre en mon ame.

Vos flames, ô foibles beutez,  
 Sembloient ces petites clartez,  
 Qui rendent l'Aurore vn peu claire,  
 Signe que bien-tost vn Soleil  
 Deuoit faire, entrant par mon œil,  
 30 En mon cœur sa Sphere ordinaire.

Doncques Amour, puis que tu veux  
 Que ie face offre de mes vœux  
 A ma nouuelle vainqueresse,  
 Fay que tant de souspirs perdus  
 Pour Lisis, me soient tous rendus,  
 36 Et qu'Iris seule en soit maistresse.

Et fay s'il te plaist, qu'un autre œil,  
 Fut-il plus beau que le Soleil,  
 Iamais n'émeue ma constance,  
 Mais las ! que dis-ie iniurieux ?  
 Iris a seule ces beaux yeux  
 42 Qui tous seuls ont ceste puissance.

Beauté, princesse de mon cœur,  
 Par qui l'amour est mon vainqueur,  
 Si ie merite de la peine

19. D, Mais ie m'escriay (*vers faussé*) — 24. A, qu'un' — 26. D, ses  
 petites — 29. M, dans mon — 32. M, fasse — 37. M, Et faitz



48 Pour punir ma temerité,  
 Au moins que ma fidélité  
 Te rende à mes vœux plus humaine.

Et fay paroistre en m'acceptant  
 Que tes beaux yeux que i'ayme tant  
 N'ont que des desdains pour les ames  
 Qui ne meritent pas d'aymer,  
 Et qu'ils ne veulent qu'allumer  
 54 Les cœurs capables de leurs flames.

Capables, mais las ! ô beaux yeux,  
 Qui pourroit sinon l'un des Dieux  
 Meriter ces feux fauorables,  
 Et ces heureux embrazemens,  
 Que ceux que tes yeux enflammans  
 60 En veulent seuls rendre capables ?

Or ainsi i'alloy meditant,  
 Tout pensif en moy m'atrissant,  
 Non que ie manquasse de zele,  
 De courir par elle au trespas,  
 Mais bien de ne meriter pas  
 66 D'endurer vne mort si belle.

Iris, à qui l'Amour vainqueur  
 Auoit ià tout ouuert mon cœur,  
 Cogneut en mon ame agitée  
 Qu'ainsi ie l'alloy inuquant,  
 Et se resioüit quant-&-quant  
 72 De la voir pour elle arrestée.

49. M, et faits : D, fait — 56. *Les éditions donnent* Que pourroit.  
*Nous corrigeons.* — 61. F, allois — 64. B, D, pour elle — 68. M,  
 Cogneust — 70. M, inuocant

Helas ! luy dis-ie incontinent,  
 Vous cognoissez bien maintenant  
 Qu'Amour sous vostre ioug m'entraîne.  
 Mais chere Iris, mon doux plaisir,  
 Voyez aussi bien mon desir,  
 78 Et mon amour comme ma peine.

Car en fin ie ne puis celer  
 Que vos beaux yeux me font brusler,  
 Et que ie ne suis à nulle autre,  
 Aussi par mon triste maintien,  
 Monstrant que ie ne suis plus mien,  
 84 Vous voyez bien que ie suis vostre.

Helas ! le voudrais-ie nier,  
 Que ie suis vostre prisonnier,  
 Que ie veux viure en ce seruage,  
 Fust-il tout remply de rigueur,  
 Et que ie n'ayme plus mon cœur,  
 90 Qu'à cause qu'il a ce courage ?

Bien que i'aye autres-fois aymé  
 Des Nymphes qui m'ont enflammé,  
 Et dont l'ardeur me sembloit belle :  
 Si bruslé de vos yeux plus doux  
 Je les quitte aujourd'huy pour vous  
 96 Ne m'estimez pas infidele.

Obligez seulement ma foy  
 De vous resouuenir de moy,  
 Et d'estre à mes feux pitoyable,

79. M, ie ne peux — 80. M, ieux — 81. A, F, ne omis. *Nous corrigeons avec M, B, C, E.* | M, en nulle autre : D, à nul autre — 83. M, plus rien — 87. A, *faute d'impression* : se seruage : B, D, en seruage (*vers faussé*) : E, en dur seruage — 89. A, F, ie n'aye plus. *Nous corrigeons avec M, B, C, D, E.*

Croyant que mon plus grand tourment  
Ne m'est qu'un doux contentement,  
Pourueu qu'il vous soit agreable.

Repondez donc à mes desirs,  
Pour qui mes fideles souspirs  
Et mes feux vous semblent semondre,  
L'Amour que ie vous viens offrir,  
Ma belle Iris, ne peut souffrir  
Que vous m'oyez sans me respondre.

Mon Pasteur (me dit lors Iris  
Ouurant ses léures d'un sous-ris)  
Ie ne suis pas si mal aprise  
De vous dénier d'estre mien :  
Oüy, Philene, ie le veux bien,  
Si de moy vostre ame est esprise.

Mais ie crains qu'un galant berger  
Tel que vous ne vueille engager  
A si peu de chose sa gloire,  
Et c'est assez qu'en m'abusant  
Vous me trompiez en le disant  
Sans que ie me trompe à le croire.

Ie le veux bien croire pourtant,  
Et qu'encor vous serez constant;  
Non tant par ce que vous le dites  
Que par mon amour immortel,  
Ma foy vous pouuant rendre tel  
Que m'ont peu rendre vos merites.

103. M, Respondés — 106. M, ie vous veus offrir — 111. M, apprise  
— 112. M, desnier : F, d'énier

132 Si ie vous pouuoy refuser,  
 Ou d'une feinte déguiser  
 Le feu que ie sens dans mon ame,  
 L'essairois de le couvrir mieux,  
 Mais puis qu'il me vient de vos yeux  
 Je veux bien monstrier qu'il m'enflame.

138 Aussi vous dis-ie librement,  
 Que mon cœur de vous s'enflamant  
 Vous confesse ce qu'il desire,  
 Et que si vous avez du mal,  
 Que ie veux par vn sort égal  
 Avoir ma part en ce martyre.

144 Mais vne peur me vient saisir,  
 Qu'en vous descourant mon desir  
 Vous ne desdaignez vostre prise,  
 Et i'ay d'ailleurs vne autre peur  
 Que de vous appeler trompeur,  
 Ce soit me monstrier mal-aprise.

150 J'eusse bien par vne froideur,  
 Dissimulé ma vraye ardeur,  
 (Façon à mon sexe ordinaire)  
 S'il seruoit de dissimuler,  
 S'il seruoit rien de tant celer  
 Ce qu'Amour m'eust contraint de faire.

Douter de ma captivité,  
 (Luy dis-ie alors tout transporté)  
 Iugez Iris quelle est ma playe,

127. M, pouvois — 149. M, S'il seruoit de tant receler — 151, M,  
 Doubter — 153. M, la playe

156 Dont vostre bel œil est auteur,  
Croyant que pour estre menteur,  
En moy ma blesseure est trop vraye.

162 Et vray'ment vous la voyez bien,  
En feignant de n'en scauoir rien,  
Croyez vostre œil mon aduersaire,  
Pour sçauoir quel est mon ennuy,  
Et regardez mon mal par luy  
Que par luy vous auez sceu faire.

168 Que si mon mal vous enduriez,  
Mais, mauuaise, vous vous riez  
De voir la douleur qui me touche,  
Disant ces mots en me baissant,  
Et sa belle main saisissant,  
Ie pris vn baiser de sa bouche.

174 Doux baiser, le plus doux vray'ment  
Que iamais receut vn amant,  
Iugez de sa douceur extreme,  
Et de quelle sorte il me pleut,  
Puis que ceste bouche qui l'eut  
Ne le peut pas dire elle mesme.

180 Doux baiser si doux en effet  
Que le plaisir en fut parfait,  
Car l'amour qui me le fit prendre,  
Iris y semblant incliner,  
Luy-mesme me le fit donner,  
Et luy-mesme me le fit rendre.

156. M, la blessure — 163. M, endurez — 166. M, baisant — 169.  
M, Baiser le plus doux vrayement — 177. A, F, la fit prendre. *Nous*  
*corrigions d'après M, B, C, D, E.*

Mon esprit se vint rendre alors,  
Enchanté sur ces rouges bors,  
Ma vie en ceste douce enuie  
Pour ma passion appaiser,  
N'estant plus pour tout qu'un baiser,  
186 Mais un baiser qui fut ma vie.

Ainsi par ce baiser rendu,  
Ayant dans sa bouche perdu  
Mon ame en ces douceurs charmee,  
Je perdis la memoire aussi  
De n'avoir iamais plus soucy  
192 De chose auparavant aymee.

Dés-lors nos amours s'avançoient,  
Et nos desirs se cherissoient,  
J'estois en toute sa pensée  
Ainsi qu'elle estoit en mon cœur,  
De moy son œil estoit vainqueur,  
198 Du mien son ame estoit blessee.

J'estois l'objet de ses desirs,  
Elle l'estoit de mes soupirs,  
Elle me croyoit bien fidelle,  
J'esperoy beaucoup de sa foy,  
Ses yeux estoient tousiours sur moy,  
204 Comme mes pensers avec elle.

Nous fusmes ainsi quelque temps  
Autant amoureux que contens  
Bruslans d'une flame si chere,

182. B, E, bords : D, ses rouges bords — 186. M, fust — 191. A  
porte i'amaïs — 204. E, pansers

210 Que si nous absentions vn peu  
La douce chaleur de ce feu  
Ce nous estoit vne misere.

216 Nostre amour n'estoit qu'un desir,  
Ce desir qu'un mesme plaisir,  
Nos yeux en leurs viues semonces  
S'annonçoient entr'eux nos amours,  
Et s'ils commençoient le discours  
Nos baisers faisoient les responses.

222 Mais l'Enuie à l'œil de trauers  
Mit en fin cet heur à l'enuers,  
Faisant croire, hélas ! faisant croire  
A ma credule Iris de moy,  
Que ie me vantois de sa foy  
Et que i'en faisois ma victoire.

228 C'est le premier coup de mon mal,  
Qui fut vn presage fatal  
Du trait dont mon ame est atteinte,  
Heureux cent fois si dés ce iour  
Voyant si foible son amour  
L'eusse en mon cœur ma flame etainte.

234 Las ! pauuret sans en rien sçauoir  
Estant sorty pour l'aller voir,  
Lors que ie fus en sa presence,  
Ie vis vn orage assemblé  
Dessus son visage troublé  
S'éclater sur mon innocence.

209. C, ce *omis* (*vers faussé*) — 218. C, cet heure : F, cete heure —  
228. M, sa flame

Voyant ce mal se renforcer  
 Mille traits me vindrent percer,  
 Qui de mille coups m'entr'ouurent :  
 Et pour ne voir ce prompt courroux  
 Dedans ses yeux iadis si doux,  
 240 De larmes les miens se couurent.

Par cet accident éploré,  
 Solitaire, triste, égaré,  
 Je fuyois son œil si seure,  
 Qui n'auoit en ces dous attraits  
 Lancé pour l'Amour tant de traits,  
 246 Qu'il en lançoit pour la colere.

Quels coups sentis-ie ! en ce malheur  
 Ces viues pointes de douleur  
 Me poursuiuoient à toute outrance,  
 Et bien qu'en cest ennuy pressant  
 Je me creusse bien innocent,  
 252 J'en accusois mon innocence.

En fin Iris ayant cogneu  
 Que tout ce mal estoit venu  
 Par vn traistre coup de l'Enuie,  
 Elle se repantit soudain  
 D'auoir par vn si prompt desdain  
 258 Changé le bon heur de ma vie.

Elle cogneut que d'un peché  
 Dont ie n'estois pas entaché  
 J'auois fait trop de penitence,

241. E, Pour cet accident — 246. M, cholère — 257. M, prompt  
 — 258. F, Chanté le bon-heur — 260. M, Don



De ses graces estant démis,  
Non tant par vn meffait commis,  
264 Que par l'enuie, & sa creance.

Ses yeux dechargez de courroux  
N'eurent iamais d'attraits si doux  
Ny le regard si fauorable,  
Et son front d'amour radoucy  
Monstroit en requerant mercy  
270 Que sa creance estoit coupable.

Ma belle credule, hé pourquoy  
Auez-vous douté de ma foy !  
(Luy dis-ie estant allé chez elle :)  
Le tourment que i'ay peu porter  
Sans mon cryme, & sans vous quitter  
276 Monstre combien ie suis fidelle.

Iris me respond, mon Berger,  
I'ay vrayment creu trop de leger,  
Mais que plus il ne t'en souuienne,  
Sur moy ce trait a reiailly  
Si contre ta foy i'ay failli  
282 I'ay plus failly contre la mienne.

I'ay honte de te confesser  
D'auoir peu ce defaut penser  
D'une ame où tant d'amour habite,  
I'en ay toutesfois bien douté,  
Me sçachant de peu de beauté  
288 Pour vn cœur de tant de merite.

264. M, et la croyance — 268. A, C, E, F, r'adoucy : M, B, D, radoucy — 269. M, en me criant mercy — 270. M, croyance | M, coupable — 278. M, Vrayment i'ai creu trop — 280. A *porte* reially — 281. M, fally, *et* 282 — 286. M, doubté

Sur ces propos en sou-riant  
 Voyant qu'elle m'alloit priant  
 De n'auoir plus ceste croyance,  
 Le pris vn baiser, luy disant  
 Par vn souspir en la baisant,  
 Le punis ainsi vostre offence.

294

A ce coup nos cœurs r'assemblez  
 R'allumerent leurs feus troublez,  
 N'ayant plus crainte de l'enuie  
 Qui nous brassoit vn autre tour,  
 Et lors nous viuions tant d'amour,  
 Qu'Amour seul estoit nostre vie.

300

Quel heur plus grand auroient les dieux  
 Que de iouyr de deux beaux yeus,  
 Beaux yeus qui m'estoient si propices,  
 De voir, dis-ie, ses yeus si doux  
 Entr'eus mesmes estre ialoux  
 De me monstrar plus de blandices ?

306

Quel heur plus grand peut-on auoir,  
 Quel plus grand aise que de voir  
 Ses beaux yeus n'estandre leurs flames  
 Que sur moy dont ils firent choïs,  
 Ses yeus capables toutesfois  
 De regner sur toutes les ames ?

312

Mais durant le contentement  
 Que ie receuois en l'aimant,  
 Sa Mere trop bonne parante,

289. M, sousriant : E, sous-riant — 296. M, troblés — 298. M, tourt  
 — 301. M, Quel plus grand heur — 302. M, de ces beaux ieux — 304.  
 M, De voir mesme ses ieux — 306. M, Qui me feroient plus — 314.  
 B, D, en l'Amant : E, amant

318        Voulut aller voir ses Parens,  
          Qui pour lors estoient demeurants  
          Sur les derniers bords d'Erimante.

          Quand Venus enfanta l'Amour,  
          Le destin qui comme en plain iour  
          Voit en soy les choses futures,  
          Enuia ce bon-heur sur nous,  
324        Sçachant combien d'un Dieu si doux  
          Douces en seroient les pointures.

          Il empluma mille malheurs,  
          Petits Demons de nos douleurs,  
          Qu'il luy donna pour son escorte.  
          Les premiers & les plus soudains  
          Sont les rigueurs & les desdains,  
330        Et les soubçons de toute sorte ;

          Le desespoir tousiours transi,  
          La peur tramblante, & le soucy  
          Percé de pointes éternelles.  
          L'inconstance les va suyuant,  
          Qui legere donne à tout vent  
336        Son corps qui n'a rien que des esles ;

          L'Enuie au visage blesmy,  
          Dont l'œil n'est iamais endormy,  
          Avec sa sœur la Deffiance,  
          Malheur entr'eux fort inhumain  
          Et qui tient tousiours par la main  
342        L'Ingratitude, ou l'Oubliance.

318. M, E, bors — 327. A, F, Qui luy donna. *Nous corrigeons avec*  
B, D. — 340. A donne Mal'heur | M, entre tous inhumain

Oubliance qu'on craint tousiours  
Entre les plus seures Amours,  
Tant elle est de courte memoire,  
Qui bien souuent cessant de voir,  
Ne peut en mesme instant sçauoir  
Ce qu'auant elle a voulu croire.

Et d'autant que i'apris vn iour  
Que l'Absence contre l'Amour  
Acoucha de ceste Megere,  
Voyant mon Iris s'absenter  
Ce soupçon me fit redouter  
Ceste fille par ceste mere.

Aussi quand ie sceu son depart,  
Mon cœur percé de part en part  
Perdit sa premiere constance,  
Qui ferme à tout autre accident  
Deuint toute foible entendant  
Le rigoureux nom de l'Absence.

I'allay donc pour luy dire Adieu  
La trouuer en ce mesme lieu,  
Qu'encor' mon Paradis i'appelle,  
Et pour la suiure avec ma foy,  
Ie pris auant congé de moy  
Pour ne prendre point congé d'elle.

Mon cœur (luy dis-ie), mon soucy,  
Iris, ie viens exprés icy,  
Afin de mourir à ceste heure,

344. M, ieunes amours — 345. E, contre memoire — 349. A porte dautant — 355. M, ie sents son despart — 364. M, de ma foy

372 Et si tu me veux contenter,  
Au moins auant que me quitter,  
Permets qu'en ton giron ie meure.

Et que regardant ton bel œil,  
Qui comme vn rayonneus Soleil  
A mis dans mon cœur tant de flame,  
Ie finisse en le regardant,  
378 Et par mes regards luy rendant  
Ses doux feux qui sont ma seule ame.

Et quoy, tu t'en vas donc, mon cœur !  
(Dis-ie tout pasmé de langueur)  
As-tu de ma mort tant d'enuie,  
Qu'ainsi tu vueilles t'absanter,  
384 Car c'est mourir que te quitter,  
Si mourir c'est quitter la vie ?

Ie me teu, puis recommençant  
Ie luy dis, tu vas doncq laissant  
Ce qui laissé ne pourra viure ?  
Ou si ie vis en cét esmoy,  
390 Mon cœur viura tout seul de moy  
Viuant du bon heur de te suiure.

Iris qui d'ailleurs s'efforçoit  
De dire ce qu'elle pensoit,  
N'eut iamais pouuoir de le faire,  
Sentant sa bouche se coler,  
396 Monstrant qu'en ne pouuant parler  
Sa douleur ne se pouuoit taire.

371. M, avant que me laisser — 374. M, rayonnant soleil — 375.  
M, en mon cœur tant de flammes — 376. M, en les regardant — 385.  
M, teus — 393. M, de ce faire

Alors nos soupirs, & nos pleurs,  
 Exprimerent mieux nos douleurs  
 Quand nostre voix n'y peut suffire :  
 Mais ie tais icy ces ennuis,  
 Et vrayment en ceux où ie suis  
 402    Ie ne pourrois vous les redire.

Nous eusmes bien d'autres discours  
 Ordinaires en nos amours,  
 Et nous fismes les mesmes plaintes  
 Que l'absence entend proferer  
 Alors qu'elle fait separer  
 408    Deux ames par l'Amour estraintes.

L'ayant donc conduite au vaisseau  
 Qui deuoit l'emporter sur l'eau,  
 Ie voulus d'elle congé prendre,  
 Mais tel dueil me vint assoupir,  
 Que ma bouche n'eut qu'un souspir  
 414    Qu'à grand peine elle peut entendre.

Mais ce soupir eut ce pouuoir  
 De luy faire à demy sçauoir  
 Le vif excès de mon martyre,  
 Puis d'un baiser qu'elle receut  
 Apres ce souspir, elle sceut,  
 420    Ce qu'un souspir seul n'eust peu dire.

Apres cest ennuieux Congé,  
 Ie m'en retournay tout changé,  
 Si foible, si triste, & si blesme,

400. M, ie tais icy nos ennuis — 401. M, Car vrayment — 402. M, Ie ne sçauois — 405. D, Et tous fismes — 406. M, Qu'en l'absence on peut proferer — 407. M, faid — 408. M, pour l'amour — 415. M, le pouvoir — 420. M, seul ne peut dire — 422. B, D, retourne si changé — 423. M, si triste, si blesme

426 Et de mes esprits si perclus,  
 Que ie croyois n'estre rien plus  
 Qu'une vaine ombre de moy-mesme.

Que l'Absance est vn grand tourment  
 A l'ame d'un fidelle Amant,  
 Qu'un bel œil détient asservie  
 Dessous l'Empire de ses loix !  
 432 Je l'estime pire cent fois  
 Que la mort n'est mesme à la vie.

L'Amant qui s'en voit affligé,  
 Voit soudain son bon-heur changé  
 En défiances immortelles,  
 Qui comme des oiseaux blessez  
 Par un traict dans le cœur percez  
 438 N'ont plus de forces qu'en leurs esles.

Ils s'esleuent encor' en haut,  
 Et puis la force leur défaut,  
 Ainsi mes foibles défiances  
 Se sentent à terre coler,  
 Ne pouuans si long-temps voller  
 444 Sur l'aisle de mes esperances.

L'Oubly c'est le soubçon premier,  
 Et le mal'heur plus coustumier  
 Par qui l'absance nous martire,  
 Et ce soubçon le plus souvent  
 Est tel, que le mal arriuant  
 450 Ne se trouue estre gueres pire.

426. B, D, Qu'une vraye ombre — 432. M, Que n'est la mort mesme  
 — 437. D, Par le traict | M, dans leurs cœurs percés — 438. M, de force  
 — 439. A, F, r'esleuent. *Nous corrigeons avec M, B, C, D, E.* | M, encour  
 en haut — 440. M, Encour la force — 442. M, à terre couler — 450.  
 M, guière pyre

Et ceste peur que nous auons,  
 Prouient de ce que nous sçauons  
 Combien vne Fille est muable,  
 Qui sans absance en vn moment  
 Quitte ceux, à qui par serment  
 456 Sa foy la rendoit redeuable.

Quel Dieu nous pourroit asseurer,  
 Quel homme nous voudroit iurer  
 D'arrester long temps la Constance  
 Au cœur de ce Sexe inconstant,  
 Encor de l'aller arrestant  
 462 Pendant le terme de l'absance ?

On voit que la Legereté,  
 Encontre la Fidelité  
 Y met tant de diuers obstacles,  
 Que la constance avec l'Amour  
 N'y fait iamais gueres se-iour  
 468 Que pour y faire des miracles.

Excusez si i'ay delaissé  
 Le discours que i'ay commencé,  
 Repansant à mon infidelle  
 Qui me comble de ce soucy,  
 Las ! ce n'est pas encor' icy  
 474 Que ie dois ainsi parler d'elle.

Car sur le discours où ie suis,  
 Combien moindres sont les ennuis  
 D'esloigner vn peu sa presance,  
 Au prix de ceux que ie reçoÿ,  
 Qu'elle ait peu s'esloigner de moy  
 480 Par l'oubly, non par ceste absance ?



Mais c'est vous rendre mal-contans  
 Que de vous tenir si long-temps  
 Sur ceste Histoire si funeste,  
 Il se fait tard, vne autre fois  
 Vous retrouvant dedans ce bois  
 Vous sçaurez de moy ce qui reste.

486

Ia les Grillons sont entendus  
 Par les fentes des prez tondus,  
 Et le Soleil las de reluire  
 Sur ce mont encore arrêté,  
 Conserue ce peu de clarté  
 Tout expres pour vous reconduire.

492

Ces mots n'estoient pas acheuez,  
 Que ces Cretois s'estans leuez  
 D'une mesme voix l'inuiterent  
 D'aller avec eux reposer,  
 Il debatit pour s'excuser,  
 Mais leurs prieres l'emporterent.

498

Voyant le soleil fort baissé  
 Leur troupeau s'estant amassé  
 Ils se mirent hors du bocage,  
 Et deuant eux le conduisant  
 Ils retournoient en deuisant  
 Tous ensemble dans le village.

504

Mais Damis venant à songer  
 Au triste estat de ce berger  
 Que tousiours il entendoit plaindre,

491. M, si peu — 492. M, pour nous — 493. *Nous corrigeons la leçon*  
 de A, F, morts d'après M, B, D. — 499. M, Le Soleil s'estant fort baissé  
 — 500. M, troupeau estoit retiré

510 Luy dit, Peut-estre tu cheris  
Ton mal pour le respect d'Iris,  
Et le conserues pour t'estaindre.

516 Arance, vn Berger près d'icy,  
Se vit guery d'un tel soucy  
Par l'un de nos vieux Coribantes,  
Ses maux en furent apaisez,  
Les remedes en sont aisez,  
Je suis d'aduis que tu les tantes.

522 Il aduertit que par l'Oubly  
L'Amour est souuent affoibly,  
Ou bien par vne longue Absance,  
Et lors que sans aueuglement  
On pense aux defauts seulement  
D'une Ingrate qui nous offence.

528 Depuis quand (dit Philene alors)  
Contre l'Amour, & ses efforts,  
Sçait-on des remedes capables ?  
Les dieux mesmes pour en guarir  
Ont souuent désiré mourir,  
Cognoissans ses coups incurables.

Quoy qu'ait esprouué ce berger,  
Rien pourtant ne peut soulager  
Vne Ame que l'Amour possède,

510. M, Et le conserve pour l'esteindre — 513. M, Corubantes — 514. M, appaisés — 517. M, Il l'aduertit — 521. M, aux effects seulement — 524. A, F, les efforts : M, B, C, D, E, et ses efforts — 526. M, guerir — 528. M, ses maux incurables — 529. M, Quoy qu'aye esprouvé — 530. M, Rien ne peut pourtant

Ces remedes sont des erreurs,  
 Car l'Amour est de ces fureurs  
 Qui s'empirent par le remede.

534

Tu me contes l'Oubly pour l'un,  
 Remede aujourd'hui trop commun,  
 Mais pour ceste fiere que i'ayme,  
 L'Amour a si bien transformé  
 Le suiet aimant, en l'aimé,  
 Qu'il faudroit m'oublier moy-mesme.

540

Aussi iamais d'un braue cœur,  
 L'Oubly ne s'est trouué vainqueur,  
 Mais sans plus d'une ame infidelle,  
 L'oubly ne se prend qu'aux esprits  
 Qui de tous obiets sont épris,  
 Iris aussi s'en seruit-elle.

546

Tu me vas nommant puis apres  
 L'Absance pour remede expres,  
 Mais l'Absance n'est assez forte,  
 Car las ! comment puis-je absenter  
 Sans auparauant me quitter,  
 Ce qu'avec moy-mesme ie porte ?

552

L'Amour Tiran de mon repos,  
 Vray Serpant caché dans mes os,  
 Mesme en ceste Isle où de tout âge,

532. M, Ses remedes — 534. M, Qui s'empire — 535. M, pour vn — 540. M, il faudroit oublier — 542. M, treuvé — 543. M, Mais sans fin — 544. M, qu'au mespris — 545. M, sont esprits — 546. M, Iris ainsi — 550. M, Car comme pourrois ie absenter

Vous auez tous creu qu'un Serpant  
Ne pouuoit estre veu rempant,  
558 Me poursuit encor & m'outrage.

Tu dis qu'il faut considerer  
Pour de l'Amour se retirer  
Les defauts de la chose aimée,  
Mais ie le confesse tout haut  
564 Qu'Iris n'eut que ce seul defaut,  
De s'estre d'un autre enflammee.

Et puis ie ne veux pas sortir  
De ses fers, ny me repantir  
De l'auoir sans loyer seruie,  
Mon temps y fut mal despendu,  
570 Mais las ! que n'est ainsi perdu  
Ce peu qui me reste de vie.

En fin pour conclure, Damis,  
Le discours où tu nous as mis  
Qu'Arance a veu sa flame esteinte,  
Ie croy que s'il a peu guerir  
576 Du traict de l'Amour sans mourir,  
Qu'il n'eut qu'une legere atteinte.

Que si son feu se vit estaint,  
En celuy dont ie suis atteint,  
A l'Abeste ie suis semblable,  
Comme en mon pays on l'apprent,  
582 En qui le feu quand il s'esprant  
En est apres inseparable.

564. M, d'une aultre — 574. M, s'il la peut guerir — 579. M, A la beste — 580. M, apprend — 581. M, il s'espand — 582. M, En apres est

Ils arriuerent doncq ainsi  
Lors que dans le Ciel obscurcy  
Les restes du iour se cachèrent,  
L'air fut d'ombres envelopé,  
Et puis apres auoir soupé  
Iusqu'au matin ils se coucherent.

588

*Fin du second Chant.*

# LE TROISIÈME CHANT

## DES CHANGEMENTS

de la bergère IRIS

LA nuit brune acheuoit son tour,  
Quand Philene attendant le iour  
Vit enfin l'Aurore leuée,  
Qui d'un vase plein de couleurs  
Versoit de l'esmail sur les fleurs  
6 Qui naissoient à son arriuée.

L'Amour veillant aupres de luy,  
Pour entretenir son ennuy,  
Ceint de mille fleches meurtrieres,  
Faisoit garde en cet appareil  
Pour empescher que le sommeil  
12 Ne se coulât dans ses paupieres.

Damis de mesme accoustumée  
De voir l'Orient allumé  
Des premiers regards de l'Aurore,  
Quand il la vit il s'habilla,  
Et se leuant il resueilla  
18 Daphnis qui reposoit encore.

*Titre.* M, Troisième Poème | De la Gynegyrie representée | par la  
Bergère | Iris | . — 4. M, vase plain — 14. M, l'Orient enflammé —  
16. M, Quand il le vit

24

Et sans sçauoir s'ils iroient loin,  
Prenans ce qui leur fit besoin,  
Ils remplirent leur pannetiere,  
Choisissant entr'eux vn lieu pres  
Pour y pouuoir prendre le frais,  
Et passer la iournee entiere.

30

Ils sortirent ainsi tous trois  
Menans leurs troupeaux dans les bois,  
Qui pas à pas par leurs clochettes  
Esueilloient les oyseaux cachez  
Dans leurs petits lits attachez  
Dessus les branches plus secrettes.

36

Dans vn rocher entr'eux prisé,  
Que sans art le Temps a creusé,  
Se trouue vne Grotte feutree  
De mousse verte tout autour,  
Et si couuerte qu'en plain iour  
Le Soleil n'en peut voir l'entree.

42

A la porte vn Pin verdissant,  
A l'enuy du Rocher croissant,  
Luy donne tousiours de l'ombrage,  
Et tout aupres coule vn ruisseau  
Qui du vif argent de son eau  
Enceint ceste Grotte sauage.

19. M, E, loing — 20. M, Prirent ce qui | M, E, besoing — 21. M, leurs panetières — 22. M, vn lieu frais (*sic*) — 27. M, Qui par après par — 33. M, vne grotte parée — 34. M, au tourt — 36. M, Le soleil ne peut

Les Cretois tiennent que ce lieu  
 Sert de retraite à quelque Dieu,  
 Et qu'en ceste Grotte si belle,  
 Europe iadis esprouua  
 Que le Taureau qui l'enleua  
 Fut Iupiter amoureux d'elle.

48

C'estoit dedans cest Antre esleu  
 Qu'ils auoient tous trois resolu,  
 Les Cretois de venir entendre  
 La fin du discours delaissé  
 Que Philene auoit commencé,  
 Et luy venoit pour le reprendre.

54

Si tost qu'ils y furent assis  
 Sur des vieux cailloux adoucis  
 De treffles & de mousse molle,  
 Les plus nets qu'ils auoient trié,  
 Sans attandre d'estre prié,  
 Il print le premier la parolle.

60

Ie vous ay (dit-il lors) promis  
 D'acheuer le discours remis,  
 Qui vous a fait naistre l'enuie  
 De voir la fin de mes amours,  
 Plaise aux Dieux qu'avec ce discours  
 L'acheue ma peine, ou ma vie.

66

Hier nous laissames Iris  
 Bien pres des riuages fleuris  
 Que laue le clair Erimante,

43. M, Les Cretois treuvent — 49. M, ce lieu esleu — 50. M, resoulu — 52. M, discours commencé — 53. M, avait délaissé — 57. A, F, De treffle (*vers faux*). Nous corrigeons avec M, B, D. — 60. M, Il prist



Voyons son retour aujourdhuy,  
Vous taisant icy tout l'ennuy  
Que i'eus quant elle fut absante.

Souuent en ce mal impiteux,  
De ma vie estant tout honteux,  
Comme voyant son bel image  
Que l'Amour faisoit reuenir  
A toute heure en mon souuenir,  
Mes souspirs tenoient ce langage.

C'est me monstrar bien froid amant  
Que pleurer vostre esloignement,  
Beaux yeux dont mon ame est atteinte,  
Car le mal d'en estre esloigné  
Doit plustost estre tesmoigné  
Par mon trespas que par ma plainte.

Ne iuge donc point mal de moy,  
Ma chere Iris, si loin de toy  
Faisant à la mort resistance,  
Mon œil est éclairé du iour,  
Ce n'est pas vn defaut d'Amour,  
Mais vn excès de patience.

Ie sçay qu'en l'estat où ie suis,  
Opiniastre en mes ennuis,  
Ce m'est vne aussi lasche enuie

73. M, B, D, E, en ce dueil — 75. D, ce bel image — 77. E, A, tout  
heur — 78. C, tenoit ce langage : F, tenoit en ce langage . M, A, B,  
D, E, tenoient ce — 83. M, Doibt — 85. F, mal de toy — 86. M, D,  
loing — 90. M, C'est vn excès

96 De vouloir viure sans tes yeux  
Comme l'acte est prodigieux  
De viure estant loin de sa vie.

102 Helas ! que diras-tu de moy ?  
Car quand ie pris congé de toy,  
De mon mal ayant cognoissance  
Auant qu'en venir à l'essay,  
En tes mains mon cœur ie laissay,  
Ne voulant viure en ton absence.

108 Peut-estre en m'estimant moqueur  
Tu croiras que i'ay double cœur,  
La crainte que i'en ay me trouble,  
Mais chere Iris, si tu le crois,  
Croy que c'est pour mourir deux fois,  
Non pour te tromper, qu'il est double.

114 Ie vis, mais c'est que ie ne puis  
Sçauoir en ces tristes ennuis  
Comme il faut que ie m'en deliure,  
Et celuy ne peut pas guarir  
Qui ne sçait comme il faut mourir  
Lors qu'il ne sçait comme il doit viure.

120 Car bien que ie sois assuré  
Qu'en toy mon cœur soit demeuré,  
Et que mon ame t'ait suyuie,  
Ie vis par vn contraire sort,  
Et l'ennuy, cause de ma mort,  
Luy-mesme est cause de ma vie.

96. M, loing — 101. M, Dans tes mains — 107. M, Crois — 112.  
M, guérir — 114. M, il faut vivre — 115. D, bien que ie suis — 116.  
M, a demeuré — 117. M, t'a suivie

Car il me sert de mouuement,  
De vigueur, & de sentiment,  
Et d'éternel souffre à ma flame,  
Il me sert de Memoire aussi  
Pour rendre immortel mon soucy,  
Et ceste Memoire est mon ame.

Elle est bien mon ame vray'ment,  
Mais elle l'est tant seulement  
A cause qu'on t'y voit entiere  
Comme en vn miroir presanté,  
Dont l'obiet en est ta beauté  
Et ma flame en est la lumiere.

Donq sans croire mal de ma foy,  
En sçachant qu'esloigné de toy  
La clairté ne m'est point rauie,  
Mon cœur, sçache en ce triste Sort,  
Que ton Absance est bien ma mort,  
Mais ceste Memoire est ma vie.

Puis d'un autre excés transporté,  
Quand ie pensois d'autre costé  
De revoir bien-tost ma maistresse,  
Oubliant tous ces desplaisirs  
I'oyois tout à coup mes souspirs  
Changez en doux chants d'alegrésse.

Ce m'est (disois-ie) bien de l'heur,  
D'auoir receu de la douleur  
Pour son absance intolerable,

123. M, Souphre — 141. M, De bien tost revoir. *Nous corrigeons la leçon de A, recevoir d'après M, B, C, D, E, F.* — 142. M, tous mes — 144. A, F, en deux chants. *Nous corrigeons d'après M, B, D, E.*

150 Et le Sort s'il ne m'eust osté  
Le bien qu'ore il m'a rapporté  
Ne pouuoit m'estre fauorable.

156 Je vay le plaisir esprouuant  
Qu'un aueugle iroit receuant,  
Sentant desserrer sa paupiere,  
Et combien des raiz du Soleil,  
Après la nuict & le sommeil,  
Nous est plaisante la lumiere.

162 Beau iour, sois-tu le bien venu,  
Sois-tu pour iamais recogneu,  
Aux desirs des amants propice,  
Face le Ciel que tous les mois  
Tu retournes par tant de fois  
Que de toy tout l'an se remplisse.

168 Pauvre moy, las ! ie m'esioüy  
Ainsi que si i'auois ioüy  
De l'œil de mon Iris presente,  
Espoir toy-mesme t'abusant,  
Las ! tu ressens vn bien present  
Qui pourtant est tout en attente.

174 Mon bien est encor' à venir,  
Et ie croy desia le tenir,  
Me repaissant d'une nouuelle :  
Elle doit retourner ce iour,  
Mais peut-estre par son retour  
Elle me doit esloigner d'elle.

149. Nous corrigeons la leçon de A, aporté d'après les autres textes. —

154. A, C, F, de raiz : B, D, des raiz : M, rays — 161. M, retourne —

164. A porte oüy. Nous suivons B. — 166. A, C, F, toy-mesme abusant.

Nous corrigeons avec M, B, D. — 167. M, tu reçois

C'est ma peur, la crainte que i'ay,  
De voir son cœur pour moy changé,  
Fait que ie crains qu'elle reuienne,  
Et qu'en ce seiour retournant,  
De moy plus ne se souuenant  
Elle ne retourne plus mienne.

Son retour qui me doit guerir  
Me fera peut-estre mourir,  
Pour d'une esperance trop vaine  
M'estre assuré de son amour,  
Hé ! douté-ie que son retour  
Ne soit ma mort toute certaine ?

Ie mourray de contantement,  
Si ie voy qu'elle m'aille aymant,  
Et que son cœur me soit fidelle,  
Ou bien ie mourray de douleur,  
Si comme ie crains, mon malheur  
Veut que ie sois desdaigné d'elle.

O iour longuement attendu,  
Puisse par toy m'estre rendu  
Le bon-heur que de toy i'espere,  
Puisse-ie mourant, ou viuant,  
Aller en ton cours, receuant  
Le dernier coup de ma misere.

Mal'heureux ie parlois ainsi,  
Tremblant en ce douteux soucy,  
Ayant eu nouuelle assurance  
Que ce iour Iris retournoit,  
Et par son retour r'amenoit  
Mon bon-heur avec sa presance.

Je l'allay trouver sur le soir,  
 Et si tost que ie la peu voir  
 Toute ma force fut perdue,  
 Mais de son bel œil m'aprochant,  
 Ma force alors en la touchant  
 210 Par sa bouche me fut randüe.

Ainsi ie fus voir mon Iris,  
 Qui dans ses deux bras si chers  
 M'estraignit d'une douce enuie,  
 En fin (luy dis-ie) vn plus doux sort  
 Veut que ie viue apres ma mort,  
 216 Puis qu'il fait retourner ma vie.

Iuge, mon cœur, mon cher desir,  
 Combien ie sens doux le plaisir  
 De te reuoir ainsi presante,  
 Et quel mal i'ay peu recevoir,  
 Mon seul penser, te pouuant voir  
 222 Quand mes yeux t'ont trouuée absante.

A ces mots Iris tout soudain,  
 Me dit en me serrant la main,  
 Toute ceste liesse est mienne  
 En ce que mien te retrouvant,  
 Je vay quant & quant éprouuant  
 228 Combien ce m'est d'heur d'estre tienne.

J'ay plus de bon-heur d'estre à toy,  
 Et que mon amour, & ma foy,  
 A ton merite m'ont soubmise,

234 Que si d'un grand nombre d'amants,  
Par mes yeux leurs feux allumans,  
En mes mains i'auois la franchise.

Mais ie ne te puis pas nier,  
Que pour vn si beau prisonnier  
Ie ne sois geolliere peu belle,  
Craignant non que ton peu de foy,  
240 Mais que peu de merite en moy  
En fin ne te rende infidelle.

Hé ! pourquoy les Cieux ennemis  
Te faisant mien, ont-ils permis  
Que ma beauté fust si petite,  
Et que i'eusse moins cet honneur  
Par merite que par bon-heur,  
246 Mon heur estant mon seul merite ?

L'arrestant au milieu du cours  
D'un si cher, mais flateur discours,  
Ie luy dis, Ha ! belle rieuse,  
Il est bien vray que si c'est heur  
D'auoir vn constant seruiteur,  
252 Que tu peux bien te rendre heureuse.

Mais mon cœur, ton merite est tel,  
Que si quelque amoureux mortel  
Pour auoir de toy iouyssance,  
Pense auoir ce bien merité,  
Il a plus de temerité  
258 Qu'il ne doit auoir d'esperance.

248. M, mes flatteurs. *Le scripteur a rayé mais et ajouté mes dans l'interligne.* — 250. *Les éditions donnent si cet heur. La correction s'impose.*  
— 252. B, D, E, te dire heureuse : M, Que tu te peux bien dire heureuse.

264 Lors Clorille (ainsi se nommoit  
 Vne Bergere qui m'aymoit,  
 Compagne de mon Infidelle,)   
 I'ay veu (me dit-elle) vn Berger  
 A qui pour le mieux engager  
 Ton Iris fait bien de la belle.

270 La voir (dis-ie alors) sans beauté,  
 C'est voir le Soleil sans clarté :  
 La lumiere estant mesme chose  
 En cét Astre qui luit aux Cieux,  
 Que la beauté l'est en ses yeux,  
 Où tousiours on la voit éclore.

276 Elle n'est que beauté vraiment,  
 Pour ceux-là qui la vont ayment  
 Comme elle l'est pour elle-mesme :  
 Elle est tout ce qu'on peut aimer,  
 Nul ne se pouuant enflammer  
 D'une belle ardeur s'il ne l'ayme.

282 Vien le sçauoir icy dehors,  
 Me respondit Clorille alors,  
 Me tirant à l'escart vers elle,  
 Et lors mon Iris s'en doutant  
 Hé ! quoy ! (me dit-elle à l'instant),  
 Me voudrois-tu croire infidelle ?

Il n'est pas temps de s'amuser  
 (Me dit Clorille) & s'abuser  
 A tout ce qu'elle te peut dire,

270. M, D, escluse — 277. M, Viens — 280. M, doutant — 283.  
 E, pas tant de



288 Vn nouveau Berger est venu,  
Pour qui comme i'ay recogneu,  
Je sçay que ton Iris soupire.

Qui plus est encor' vn bruit court,  
(Mais pourtant ce n'est qu'un bruit sourd)  
Que l'on trame son mariage  
Auecque ce nouveau Berger,  
Pour moy ie ne sçay qu'en iuger  
294 Tant elle luy fait bon visage.

A ces mots perdant la raison  
Vne soudaine pasmoison  
Suprima tout à coup ma vie,  
Je tombay perdant mes esprits,  
Mais de la cheute que ie pris  
300 Je repris ma vigueur rauie.

L'ouuris donc l'œil qui descouuert  
Aux pleurs non au iour fut ouuert,  
Ma bouche en apres fut ouuerte  
Aux blasphemes contre l'amour,  
Bien heureux de perdre le iour  
306 Oyant de mes amours la perte.

Infidelle, inconstante Iris,  
(Dis-ie alors en laschant mes cris)  
Tu me quittes, esprit volage,  
Mesprisant mes desirs constans :  
Ha ! Clorille, c'est de long temps  
312 Que ma peur m'a faict ce presage !

289. M, Qui pis est — 290. M, Mais ce n'est pourtant — 291. M,  
traine son mariage — 298. M, teumbay — 300. M, reprins — 301. M,  
l'ouvrois — 309. M, quitte

Clorille alors pour m'asseurer,  
 Pour de la mort me retirer,  
 Et de ceste dure creance  
 Me dit qu'elle auoit par ce tour  
 318 Voulu voir sans plus mon Amour,  
 Et mon Amour par ma constance.

S'il est vray (luy dis-ie) à l'instant,  
 Que mon Iris m'aille quittant,  
 N'empesche point ma mort prochaine :  
 Mais s'il n'est pas vray, las ! pourquoy  
 Pour esprouuer quelle est ma foy  
 324 Te plais-tu de me mettre en peine ?

Ainsi vers Iris retourné  
 Demy mourant, tout estonné,  
 Tout transi, tremblant & debile,  
 Sans couleur, pensif, & chagrin,  
 I'ay fait (luy dis-ie) vn grand chemin  
 330 Depuis que i'ay suiuy Clorille.

Ie viens encor' tout maintenant  
 Pasle & sans force, retournant  
 De l'autre monde, ô ma chere ame,  
 Où i'eusse tousiours demeuré  
 Si i'eusse esté bien assuré  
 336 Que tu veux desdaigner ma flame.

Que s'il est ainsi, mon desir,  
 Que tu ne prennes plus plaisir  
 Que ma foy te soit asseruie,

314. M, Et de la mort — 315. M, cette dure croyance — 317. M, Voulu voir plus seur — 318. M, Ou mon Amour — 321. M, N'empesche pas — 323. M, epreuer | A, F, ma loy. *Nous corrigeons avec B, C, D, E.* — 333. M, ou ma — 334. *Nous corrigeons la leçon de A, F, i'eu sur M, B, C, D, E.* — 338. M, prene

Pour moy ie veux ce que tu veux,  
Adioustant à mes premiers vœux  
Le sacrifice de ma vie.

Ie m'en doutoy bien (dit Iris,  
Meslant à sa honte vn sous-ris)  
Que Clorille seroit causeuse,  
Elle ne pouuoit s'en passer,  
Peut-estre as-tu peu t'offencer  
Voulant croire à ceste flateuse.

Non pas qu'il ne soit vray pourtant  
Que tantost Charis m'accostant  
Ne m'ait dit beaucoup de paroles  
De son amour, & de sa foy,  
Paroles qu'à cause de toy,  
Ie tiens pour des contes frivoles.

Aussi tu ne te dois fascher,  
Et moy ie ne puis l'empescher  
D'estre par d'autres recherchee,  
Car en cela ie ne puis rien,  
Seulement ie t'assure bien  
Que ie n'en seray pas touchee.

Il est en vous ma belle Iris,  
(Luy dis-ie alors) d'aymer Charis,  
Et d'estre constante ou volage,  
De rien ie ne m'ose assurer,  
Ie pourroy bien plus esperer,  
Mais non meriter d'auantage.

349. B, D, qui ne soit — 350. M, Que Charis tantost — 355. M, doibs — 358. M, ne peux rien — 365. *Nous corrigeons la leçon de A, F, Ie ne pourroy d'après M, B, D.*

I'ay vescu tant qu'il vous a pleu,  
 Je suis à la mort resolu,  
 Si mes feux cessent de vous plaire :  
 Car le trespas en vous ayment  
 Me tiendra lieu de chastiment  
 S'il ne me tient lieu de salaire.

372

Voicy ce qu'elle respondit :  
 Tu t'affliges trop à credit,  
 Croyant la feinte comme Histoire,  
 Je voudrois sçauoir quelle loy  
 M'oblige plus de croire à toy  
 Qu'elle ne t'oblige à me croire.

378

Puis que tu veux bien qu'en t'oyant  
 A tes discours i'aille croyant  
 Tu dois bien croire aux miens de mesme,  
 Car à l'esgal tu peux penser,  
 Et sans ton amour offencer  
 Que ie t'aime autant que tu m'aimes.

384

Iris ainsi m'ayant promis  
 Que Charis à sa loy sousmis  
 L'éprouueroit dure maistresse,  
 On ne m'en ouyt plus parler,  
 Car i'eusse creu la quereller  
 De mettre en doute sa promesse.

390

Mais toutes fois vn bruit couroit,  
 Qui de iour en iour m'asseuroit  
 Qu'il ne se falloit pas attendre

368. M, resoulu — 371. M, Me servira de — 381. M, doibs —  
 387. M, L'esprouueroit — 393. M, se failloit

396

A ce qu'elle m'auoit promis,  
Mesmes plusieurs de mes amis  
Vindrent pour me le faire entendre.

402

Je craignoy tout, & maints glaçons,  
Glissez dans moy par ces soupçons,  
Me donnoient vne fieure lente,  
Que le despit qui me troubloit  
Par excez nouveau redoubloit,  
Et rendoit bien plus violente.

408

En fin ie vis (hélas ! mes yeux,  
Que ma peur vous fit curieux)  
Iris vn peu trop ententive  
Aux veux de ce nouveau Berger,  
Qui pour sa douleur allegier  
L'émouuoit de sa voix plaintive.

414

Ils estoient tous deux dans vn pré,  
De mille fleurons diapré,  
Fleurons qui m'estoient des orties,  
Toutes les fleurs de mon espoir  
Voyant ce que ie n'osoy voir  
Furent en soucis conuerties.

420

A ce qui me parut, Iris  
Sembloit se plaie avec Charis,  
Je ne sçay si la ialousie  
Me fit voir ce qui n'estoit point,  
Pour le moins Iris en tel point  
Sembloit estre d'amour saisie.

397. M, glassons — 401. M, Par excés — 405. M, trop attentive —  
408. M, Tesmoignoit de — 411. M, horties — 415-450. Ces six strophes  
manquent dans M. — 416. B, D, se plaindre

Je me sentis soudain trembler,  
 Et mon soupçon se redoubler,  
 Voyant mon malheur si notoire,  
 Ce que ie vis me pressa fort,  
 Et me fit croire à cet abord  
 426 Pour vray ce que i'osoy moins croire.

Ce soupçon fut tel que ma foy  
 Ne le peut pas oster de moy :  
 Bien souuent aussi l'apparence  
 Enuers vn cœur d'amour atteint,  
 Et sur tout à l'heure qu'il craint  
 432 Le rend de facile creance.

Je veux hardiment confesser  
 Que pour autre chose penser  
 Ma perte me sembloit trop vraye :  
 Las ! où suis-ie ? (dis-ie tout bas),  
 Je voy mon bien entre les bras  
 438 Du plus grand ennemy que i'aye.

Bergers, l'on cognoist aisément,  
 Si l'on n'est en aueuglement  
 La pensée ingrate, & legere  
 De celle qui veut oublier,  
 Et de l'amour se deslier,  
 444 Je le cogneus en ma Bergere.

Iris me regardant venir,  
 Ne peut sa honte retenir  
 Qui s'espandoit sur son visage,  
 Sçachant que i'auois trop d'amour  
 Pour cognoistre vn si lasche tour,  
 450 Sans la croire aussi-tost volage.

Peu s'en falut qu'en m'approchant,  
 Hardy ie n'allasse arrachant  
 Des mains de Charis ma maistresse,  
 En luy disant, laisse mon bien,  
 Ce que tu veux auoir est mien,  
 456 La foy m'en a faict la promesse.

Mais plus discret en mon tourment  
 Qu'Iris en son prompt changement,  
 Et sans monstrier plus triste face  
 Leur ayant donné le bon soir,  
 Eux m'ayans prié de m'asseoir  
 462 Dessus l'herbe entr'eux, ie pris place.

Lors qu'ainsi nous fusmes assis,  
 Nous eusmes de diuers soucis,  
 En vne cause assez semblable,  
 Luy de me voir comme riuai,  
 Moy de voir si certain mon mal,  
 468 Elle de se sentir coupable.

Et voyans apres maints discours,  
 Le Soleil acheuant son cours,  
 Nous la conduisismes chez elle,  
 Où ie leur dis bien-tost adieu,  
 Ne pouuant plus estre en ce lieu  
 474 Où nous estions tous en ceruelle.

Lors les ayant tous deux quitté,  
 Forcené, triste, tourmenté,  
 Pressé d'une douleur extreme,

451-2. A, Peu s'en fallut en m'approchant, Hardy ie. *La faute est corrigée dans C, E, F, qui donnent Qu'hardy ie. Nous adoptons la leçon de M, B, D.* — 464. M, Nous cheusmes de — 470. M, acheuer — 473. M, B, D, en un lieu

480        Je me perdis dedans les bois,  
              Où me maudissant mille fois  
              Je me perdis plus en moy-mesme.

486        Iris en fin aprint vn jour  
              Que le desespoir de l'amour,  
              Depuis ma misere auenuë,  
              Dans vn Roch m'auoit enfermë,  
              De buissons tout autour armë,  
              Qui rendoient l'approche incogneuë.

492        La nouuelle qu'elle entendit  
              D'vn si triste estat, la rendit  
              Eprise d'vne ardeur nouuelle,  
              Et fit sur elle vn tel effort  
              Que ce trait là fut le plus fort  
              Qu'Amour tira iamais sur elle.

498        Ceste nouuelle l'affligea,  
              Et tellement son teint changea,  
              Qu'il deuint déteint & tout fade,  
              Je ne l'ay pourtant iamais creu  
              Que pour moy son mal estant creu  
              Mon mal l'eust peu rendre malade.

504        Je n'auoy quasi demeuré  
              Vn mois dans les bois esgaré,  
              Qu'en pensant à mon Infidelle  
              Je sentis vn si doux desir  
              Par vn tel penser me saisir,  
              Qu'il fallut retourner vers elle.

478. B, D, le bois — 484. M, B, D, E, Roc — 487. M, nouvelle, et  
 489, 493 — 495. B, D, Qui deuint detint | M, Qu'il deuient



En fin vn petit de raison  
 (Si pourtant en ceste saison  
 I'en auois encor quelque reste),  
 Soit raison ou bien repantir  
 Me fit resoudre de sortir  
 510 D'vn hermitage si funeste.

Je n'en fus pas si tost sorty,  
 Sans de son mal estre aduerty,  
 Que mon retour luy fut notoire,  
 D'une Bergere elle le sceut,  
 Et de la ioye elle en receut,  
 516 Au moins elle me l'a fait croire.

Aussi desirant de me voir,  
 Elle le fit soudain sauoir  
 A Clorille à tous deux fidelle,  
 La coniurant par tous les dieux,  
 Et tout ce qu'elle aymoît le mieux,  
 522 Afin de me mener vers elle.

Elle qui sçauoit ses secrets,  
 Confidente de ses regrets  
 Me le vint dire à l'heure mesme :  
 Vien, Philene, vien avec moy,  
 (Me dit-elle) Iris est à toy,  
 528 Et c'est à ce coup qu'elle t'ayme.

Son feu n'est pas encor esteint,  
 Dessous la cendre de son teint  
 De son cœur se couue la flamme :

507. M, I'en auais quelque peu de reste — 514. M, sceust — 515. M, receust — 522. M, m'enmener — 531. A, C, F, sa flamme. *Nous suivons* M, B, D.

534 Allons donc (me dit-elle alors)  
Et tu verras dessus son corps  
Le coup du trait qu'elle a dans l'ame.

Tu ne m'en voudrois pas iurer  
(Luy dis-ie alors) ny m'asseurer  
De la foy d'une ame infidelle :  
Pourrois-ie me fier à toy  
540 D'une chose où sa vaine foy  
Me force à me défier d'elle ?

Après son oubly, son mespris,  
Tant de feux esteints & repris,  
Veut-elle encor que ie m'affolle ?  
Et m'ayant offensé d'effet  
546 Me croit-elle assez satisfait  
De s'en repentir de parole ?

Non que ie luy vueille du mal  
Que son cœur soit si desloyal  
Et couuert de tant d'artifices,  
Car ie ne cherche que l'honneur  
552 De l'aimer, & non le bon-heur  
Qu'elle se plaise en mes services.

Nous sortismes sur ce discours  
Parlant tousiours de mes amours  
Et de ma Bergere infidelle,  
Et tout incontinent après  
Comme nos logis estoient pres  
558 Nous entrasmes tous deux chez elle.

532. M, Allons donc dit elle, alors (*vers faux*) — 538. M, m'en fier  
— 539. M, ou la viue foy — 541. M, Apprès son oubly et mespris —  
546. M, De cents repentirs de parole — 552. M, a mes services

Clorille entree en s'auançant  
Pres de son lict & la poussant  
Luy dit, voicy ie te le maine,  
Lors de ioye Iris s'embellit,  
Et se releuant sur son lict,  
564 Vis heureux, (dit-elle), Philene.

Mon heur ne despend que de toy  
(Luy respondis-ie) & non de moy,  
Ie ne souhaite aussi de viure  
Auec de l'heur s'il ne te plaist,  
Ta volonté telle qu'elle est  
570 Est celle là que ie veux suyure.

Alors de son lict m'approchant,  
Et sur le cheuet me panchant,  
Ie mis ma teste pres la sienne,  
Elle tirant vn de ses bras  
Tout esmeu de dessous les draps,  
576 Me mit sa main dedans la mienne.

D'vn œil tout mol la regardant  
Ie vis qu'vn accès bien ardent  
Sechoit les fleurs de son visage,  
Ie cogneu bien en sa couleur  
Que quelque secrette douleur  
582 Dans son cœur faisoit du rauage.

Les œillets morts & dessechez  
Estoient desia tous arrachez,  
Dont sa belle bouche estant saine  
D'vn vif vermillon esclatoit,  
Et la seule odeur en restoit  
588 Qui se sentoit en son haleine.

561. M, te l'ameine — 568. A, C, F, te *omis* (*vers faussé*). Nous corri-  
geons d'après M, B, D. — 577. M, tout mort — 585. M, estant plaine

594    Ie luy tins fort peu de propos  
          De peur de rompre son repos,  
          Encor' qu'elle eust bien de l'enuie  
          Que i'entrasse sur le discours  
          De son mal & de nos amours,  
          Et du triste estat de ma vie.

600    Ce qui me fit presque affoler,  
          Ce fut que luy voulant parler  
          De la cause de mon martyre  
          Touchant les amours de Charis,  
          Me respondant d'un seul sous-ri  
          Elle ne m'en voulut rien dire.

606    Ie me retiray mal content,  
          Et recogneus bien à l'instant  
          Mon attente mal asseuree,  
          Que seruiroit-il d'en mentir ?  
          Son sou-ri me fit ressentir  
          Que sa foy s'estoit pariuree.

612    Ainsi disoit-il, quand soudain  
          Dessus les yeux portant la main,  
          Qui sur ses paroles premieres  
          A ses pleurs lascherent le cours,  
          Il interrompit son discours  
          Afin d'essuyer ses paupieres.

*Fin du troisieme Chant.*

589. M, tiens : B, D, tint — 595. A, F, presque affoler — 602. B,  
 D, reconnu : M, recogneu — 605. M, Son seul ris — 608. M, B, D,  
 Dessus ses yeux — 609. M, ces parolles — 610. M, A ces yeux —  
 612. M, sa paupière

# LE QVATRIESME CHANT

## DES CHANGEMENS

de la bergere IRIS

BIEN que de ce malheur passé  
(Dit-il ayant recommencé),  
La peine ait esté ressentie,  
Pourtant elle ne peut finir,  
Et cet importun souuenir  
En est encor' vne partie.

6

Souuenir remply de rigueur  
Qui ne vient iamais dans mon cœur  
Qu'à fin de le mettre en alarme,  
D'où iamais il ne peut sortir,  
Qu'il ne tire auant que partir  
De mes tristes yeux quelque larme.

12

Il me traite ainsi tous les iours,  
Mais pour reprendre mon discours,  
Estant allé trouuer Cilize

*Titre.* M, Quatriesme poeme | de la Gynegyrie represantee | par la Bergere | Iris. | — 1. M, B, C, D, Bien que de ce : A, F, Bien que ce (*vers faussé*) — 5. M, impourtun

18 En sortant de chez mon Iris,  
l'apris en trois mots que Charis  
Depuis trois iours l'auoit acquise.

Ha ! que deuins-ie quand ie sceu  
Qu'elle m'auoit ainsi deceu  
Esteignant sa flame ancienne  
Que son cœur nourrissoit pour moy,  
Et qu'elle manquoit à ma foy  
24 Pour se dégager de la sienne ?

Mais ie ne sçauoy qu'en penser,  
Craignant que ce fust l'offencer  
Que croire ceste faute d'elle,  
D'ailleurs i'eus peur quand ie pensay  
Qu'elle estoit fille, tant l'essay  
30 Fait croire son sexe infidelle.

Si n'ozois-ie croire pourtant  
Que son cœur fust si peu constant,  
Et que sa flame fust estainte,  
Son amour promis m'asseuroit,  
Mais ceste assurance duroit  
36 Si peu que le vouloit ma crainte.

Car enfin i'auois tousiours peur  
Qu'Iris de son sexe trompeur  
Ne tint aussi de l'inconstance :  
Puis ma peur s'en alloit au vent,  
Pensant qu'en elle si souuent  
42 I'auoy trouué de l'assurance.

16. M, Et sortant — 17. M, apprins — 28. A, F, i'eus pour. *Nous corrigeons d'après M, B, D.* — 29. M, estoit fille quand Laissay — 30. F, sexe fidelle — 35. M, cette fiance — 39. M, N'en tint aussy — 42. M, treuue

Ainsi d'un & d'autre costé,  
 De diuers soupçons emporté  
 Craignant ce que ie n'ozois croire,  
 Vn bruit las ! qui vint iusqu'à moy  
 Fit vne fable de sa foy,  
 Et de mon malheur vne Histoire.

48

Ie voulus, pressé de ce soin,  
 Estre moy-mesme le tesmoin  
 De ma misere suruenuë,  
 Allant voir ceste ame sans foy,  
 Où le dueil venant auec moy  
 Couvrit mes deux yeux d'une nuë.

54

Ie la trouue, & ie trouue encor  
 De son beau poil la trame d'or,  
 Sur son visage negligée,  
 Son bel œil languissoit d'ennuy,  
 Et ie cogneu bien dedans luy  
 Que son ame estoit affligée.

60

Pour les discours ie les sçay tous,  
 Qu'alors nous eusmes entre nous,  
 Que ie veux aussi vous redire,  
 Ie les ay trop dedans le cœur,  
 Où l'Amour insolent vainqueur  
 Luy-mesme les voulut escrire.

66

Trouuant donc Iris qui lisoit  
 Les regrets que Didon faisoit  
 De son Amant abandonnée :

Quoy (dis-je) Iris vous souspirez,  
Mais si pour Didon vous pleurez,  
72 Voulez-vous imiter *Ænée* ?

Elle qui sentit quant & quant  
Que tels mots l'alloient attaquant,  
Et blasmoient son Amour friuole,  
Confessa soudain son forfait,  
Et n'estant fidele d'effect  
78 Si le fut-elle de parole.

Car elle ne peut me celer,  
Ny mesme me dissimuler  
Ce qu'elle ne me pouuant dire  
Je n'ozoy pas entendre aussi,  
Et tous deux en diuers soucy  
84 Nous estions en mesme martyre.

Ainsi donc attendant tousiours  
Qu'elle commença le discours,  
Je vy sa belle bouche éclore,  
En l'ouurant elle souspira,  
Et puis soudain la reserra  
90 Ne pouuant me dire autre chose.

En ce penser tant recherché,  
Sentant son esprit empesché  
De ne pouvoir pas assez taire  
Ce dont elle n'osoit parler :  
Las ! (dit-elle) puis-je celer  
96 Ce que l'on me contraint de faire ?



Mais comment puis-je résister,  
Et par quelle loi m'exempter  
De la dure loi d'une mère,  
Et d'une mère en son courroux,  
Qui lors que l'Amour m'est plus doux  
Se montre envers moi plus sévère ?

Car de ce sexe que je suis,  
Sexe sujet à tous ennuis,  
Hélas ! à quoy puis-je prétendre,  
Si ma mère me le défend,  
Si rien moins de moi ne dépend  
Que ce qui plus en doit dépendre ?

Nous en sommes toutes ainsi :  
Si la fille aime il faut aussi  
Que la mère aime ce qu'elle aime :  
Las ! comment pourrais-je estimer  
Que me forçant ainsi d'aimer  
Ma mère m'aimast elle-même ?

C'est pour te dire que la foi  
Qui m'auoit obligée à toi  
En effet ne peut être mise,  
Ayant juré depuis trois jours  
Par forces de neufues Amours  
Contre Amour & ma foi promise.

Hélas ! je l'ay juré vrayment,  
Et faussé le premier serment  
Dont je t'assuray de ma flamme :

98. M, m'excuser — 104. M, subiet — 109. M, toutes aussy — 112.  
M, Las comme — 119. M, Par force de nouveaux amours

126 Mais ce serment mal asseuré  
N'est que par la bouche iuré,  
N'ayant point d'adieu de mon ame.

132 I'ay tant de suiet de t'aymer,  
De te cherir, de t'estimer,  
Comme le seul bien de ma vie,  
Que malgré mon dernier serment  
Je ne puis auoir d'autre Amant,  
Ny sous vn autre estre asseruie.

138 Mais quoy ? i'ay tant de desplaisir  
Que mon amour n'est qu'un desir,  
Et qu'il ne peut estre autre chose,  
Que ie n'oze mesme esperer,  
Ce qui me faisant souspirer  
Ne peut estre ce que ie n'oze.

144 Si bien qu'en ceste anxieté  
Dont mon cœur est tout agité,  
Et parmy ce fecond martyre  
Qui de deux diuers coups m'assaut,  
Je ne sçay ny ce qu'il me faut,  
Ny ce qu'il faut que ie desire.

150 Si fay, ie desirerois bien  
Pour ton bon-heur, non pour le mien,  
De voir en toy ma flame estainte,  
Que tu me peusses oublier,  
Et de l'Amour me deslier  
Qui tient mon ame si contrainte.

126. M, dans mon ame — 127. M, subiet — 131. M, auoir autre —  
133. Toutes les éditions excepté la dernière ont Mais quoy i'ay. Nous  
ponctuons avec F. — 135. D, Et qui ne peut — 143. B, D, ce qui me  
faut — 144. B, D, ce qui faut — 145. M, Si fais — 149. M, te deslier

156 Helas ! cognoy par ce desir  
Quel dessein m'est venu saisir  
D'entendre que ie te supplie  
De m'oster de ton souuenir,  
Oubly qui ne peut aduenir  
Que ma vie aussi ie n'oublie.

162 Mais non, ne me fais pas ce tort,  
Aussi bien iusques à la mort  
Ton nom viura dedans mon ame,  
Et de la cendre de mon corps,  
Quand ie seray parmy les morts,  
Au Ciel i'emporteray ma flame.

168 A ces mots elle soupira,  
Et muette elle demeura,  
Mais par la pitié de son geste  
Voyant ses yeux mouillees des pleurs  
Que faisoient sourdre ses douleurs,  
Ie recogneuz assez le reste.

174 Par ceste façon voyant bien  
Qu'elle ne me diroit plus rien  
Tant son ame estoit attristee,  
I'ouuris la bouche par trois fois,  
Et trois fois ma confuse vois  
Fut par mes souspirs arrestée.

Que te puis-ie dire, ou celer  
En t'entendant ainsi parler,  
(Luy dis-ie), puis qu'en ce martyre

151. M, cognois par le desir — 157. B, D, faict — 162. B, D, Au ciel  
emporteray — 166. M, mouillies | M, B, D, de pleurs — 167. M, foudre  
ses douleurs — 172. M, l'ouure

180 Je ne puis mesme souspirer ?  
Helas ! comment puis-ie endurer  
Ce que mesme ie ne puis dire ?

186 Je ne le puis dire, & pourtant  
Je ne suis point mort écoutant  
Qu'Iris iadis mienne est pariure,  
Mais que sert-il de m'attrister ?  
Car puis que i'ay peu l'escouter,  
Il faut aussi que ie l'endure.

192 Mais puis que ie l'endure ainsi  
Il faut que ie m'en plaigne aussi,  
En accusant ta perfidie,  
Je voudrois bien l'aller celant,  
Mais vn accez si violent  
Me fait force que ie le die.

198 Excuse ma iuste douleur  
Qui change en ce pressant malheur  
Mes soupirs plus saints en blasphemes,  
Ce seroit peu de iugement,  
Moins d'amour, moins de sentiment,  
Que se taire en ces maux extremes.

204 C'est toy-mesme qui n'en as point :  
Iamais d'amour ne fut époint  
Le roc de ton cœur insensible :  
Pourquoy donc t'en excuses-tu ?  
Car en fin tu n'en as point eu,  
Cest effet le monstre impossible.

Ne m'allegue point tes raisons,  
 Car ce ne sont que trahisons  
 Qui preuvent comme tu sçais feindre :  
 Ces raisons se perdent en l'air,  
 Quelle raison peut consoler  
 Celle là que i'ay de me plaindre ?

210

Ne m'allegue plus ton serment  
 Ny l'absolu commandement  
 Dont ta mere t'auroit contrainte,  
 Car des lors que quelque deuoir  
 Dessous l'Amour prend du pouuoir,  
 Tel Amour n'est plus qu'une feinte.

216

Je sçay qu'une mere le peut,  
 Aussi sçay-ie qu'elle ne veut  
 Te forcer à party contraire,  
 Ny te contraindre à le deuoir,  
 Et bien qu'elle en ait le pouuoir  
 Son nom luy defend de le faire.

222

Encor' crois-ie qu'elle le peut,  
 Mais c'est ton humeur qui le veut :  
 Las ! Iris, ton obeyssance  
 T'est fort fauorable en ce point,  
 Tu veux bien, ne le cele point,  
 Que ta mere ait ceste puissance.

228

Et bien par son commandement  
 Quitte moy, prens vn autre amant,  
 Non pas par le pouuoir contraire

207. M, Qui peuvent — 208. M, Tes raisons se fondent — 210. A, F, Celle là. *Nous corrigeons avec B, D.* — 211. A, C, F, son serment. *Nous corrigeons avec M, B, D.* — 215. M, Dessus — 216. M, n'est plus rien que feinte — 219. M, au party — 220. M, devoir — 230. M, aultre

234 De ta mere, ains par ton defaut :  
Fay-le-donc, non puis qu'il le faut,  
Mais bien puis que tu le veux faire.

240 Las ! mais cesse, esprit inconstant,  
Cœur rusé, de m'aller flattant  
De ie ne sçay quels miens merites :  
Si i'en ay, las ! ie n'en sçay rien,  
Mais quoy que ce soit, ie voy bien  
Pour tout cela que tu me quittes.

246 Tu vantes mes perfections,  
Effets de mes affections,  
Par tes paroles flateresses  
Qui las ! ne me seruent de rien,  
Car en fin, Iris, ie voy bien,  
Ie voy bien que tu me delaisse.

252 Penses-tu par tes feints soupairs  
Et par tes menteurs desplaisirs  
M'asseurer que ton cœur retienne  
Desormais de l'amour pour moy,  
Si desia, si desia ie voy  
Que tu ne veux plus estre mienne ?

258 Encor' d'ailleurs il paroist bien  
Que mon amour ne t'est plus rien,  
Toy mesme m'ayant suppliee  
D'effacer ton nom dedans moy,  
Iris, c'est peu d'Amour à toy  
Que de vouloir estre oubliee.

264

Puisse-ie aussi bien t'oublier  
Comme tu m'en viens supplier,  
Et comme encor' tu le merites,  
Mais ie ne puis bien qu'oublié,  
Et bien que i'en sois supplié,  
Et mesme bien que tu me quittes.

270

Encor' ay-ie moins de douleur  
De ressentir vn tel malheur,  
Malheur las ! par ta faute extreme,  
Quand parmy si peu de pitié,  
Mais plustost tant d'inimitié  
On me dit encor' que l'on m'aime.

276

Est-ce auoir de l'Amour en toy  
De feindre encore que pour moy  
Ma flame en ton cœur n'est point morte ?  
Car en fin, Iris, mon tourment  
Ne vient pas d'aimer seulement,  
Mais d'estre aimé de ceste sorte.

282

Hélas ! deuois-tu m'enflamer  
Puis que tu ne pouuois m'aimer  
Que de la façon que tu m'aimes ?  
Tu le iuras, ô foible foy,  
Quand Iris a iuré par toy,  
Ses sermens estoient des blasphemes.

Puis qu'au malheur de mes amours  
Tu me refuses ton secours,  
Helas ! de qui le puis-ie attendre !

259. D, Puis-je (*vers faux*) — 269. M, Et parmy tant d'inimitié —  
270. M, L'on me dit — 273. M, Ta flamme — 276. M, de telle sorte

288 Iris, si ie ne l'ay de toy :  
Et qui prendra pitié de moy  
Puis que tu dédaigne d'en prendre ?

294 Donc au lieu de me secourir  
Toy-mesme tu me fais mourir,  
Rude & cruelle recompence !  
Car sans chercher d'autre support  
Il faut que ie coure à la Mort  
Puis que tu cours à l'Inconstance.

300 Et bien ingratte, i'y courray,  
Et fort librement ie mourray,  
Puis que mon tombeau te peut plaire,  
Car si ma foy, ny ma douleur,  
Ne peuuent vaincre mon mal-heur,  
C'est à la mort seule à le faire.

306 Et puis que ie te vay perdant  
A quel bien m'iray-ie gardant  
Suruiuant à ces maux extremes ?  
Las ! pense en me manquant de foy,  
Iris que ie te pers par toy,  
Me perdant encor par toy-mesme.

312 Puis que tu voulois me quitter  
Tu ne deuois pas m'arrester,  
Me trahissant par l'apparance,  
Aussi pleurant ton changement  
Ie m'excuse par ton serment  
En m'accusant par ma creance.

288. M, Si tu desdaigne de la prendre — 297. M, mon tombeau le peut faire — 298. M, ni mon malheur — 299. M, craindre ma douleur — 304. M, pense me manquant — 306. M, Et me pers encor par moy mesme — 307. B, quicter — 312. M, Et m'accuse par ma croyance



Helas ! vrayment sot que ie suis,  
Ie suis cause de mes ennuis,  
En m'estant deceu pour te croire,  
Las ! c'est par là que i'ay du mal,  
Mais par là, cœur tres-desloyal,  
Tu n'auras iamais de la gloire.

En lieu de penser au pouuoir  
De ta mere, pense au deuoir  
Dont peut t'obliger la constance.  
Cet Amant que ton œil a pris,  
Mais bien dont ton cœur est épris,  
T'en a-t-il osté la puissance ?

Tu crois donc que c'est bien aimer  
Que de se pouuoir enflamer  
Du premier qui se passionne  
De ton œil qui paroist si doux ?  
Mais ayant de l'amour pour tous,  
Tu n'en peux auoir pour personne.

As-tu promis à ton Amant  
Par vn plus solemnel serment  
Que ton cœur luy sera fidelle,  
Que ceux que me iura ta foy,  
Ta foy, mais en quel lieu de toy  
Ceste vertu logeroit-elle ?

De ceste foy, cœur inconstant,  
Desormais ie te vay quittant :  
Car comme serois-tu tenuë

317. M, B, D, cœur trop desloyal — 319. M, Au lieu — 320. M, debvoir — 324. *Les éditions ont : a-il. M porte : a'il. Nous évitons l'hiatus.*  
— 333. M, seroit

342 De deuoir me garder la foy  
Que tu n'as iamais euë en toy,  
Et qui t'est encor' incogneuë ?

348 Mais quant à moy i'en ay trop eu,  
Et me suis aussi trop repeu  
De la tienne trop menteresse,  
Ie t'ay promis de viure tien,  
Et pour ne te manquer en rien  
Ma mort dissoudra ma promesse.

354 Bons dieux, qu'un grand aueuglement  
Trouble l'œil de mon iugement !  
Helas ! faut-il qu'encor ie t'ayme ?  
Et que ie te garde ma foy ?  
Comment puis-ie plus estre à toy,  
Puis que tu n'es plus à toy-mesme ?

360 A ces mots mon cœur se fendit,  
Et le regret me defendit  
De me plaindre plus de mes peines,  
Mais la rage de mes douleurs,  
Après la voix voulant des pleurs,  
Fit sourdre en mes yeux des fontaines.

366 Cher amy, te vois-ie pleurant ?  
(Dit lors Iris en souspirant,  
Voyant ma bouche refermée :)  
Mal-heureux estat où ie suis,  
Si la cause de mes ennuis  
Ne vient que d'estre trop aymée.

340. M, ta foy — 341. M, eu dans toy — 353. M, Comme puis ie —  
354. M, a moy mesme — 355. M, le cœur me fendit

372

Mais las ! te voudrois-ie tromper,  
Et par l'inconstance eschaper  
Du beau nœud dont tu me tiens prise,  
Puis que sous ta fidelité  
Mon heureuse captivité  
Me plaist mieux qu'ailleurs ma franchise ?

378

Mais que puis-ie où ie ne puis rien,  
Et que contre mon propre bien  
Il me faut cesser d'estre tienne ?  
Que dis-ie tienne ? hélas ! mon cœur,  
On me tient sous telle rigueur  
Que ie ne puis mesme estre mienne.

384

De grace pour l'amour de moy  
Ne crois point si mal de ma foy,  
Ne m'accuse point d'inconstance  
Parmy mes constantes douleurs :  
Cesse tes souspirs & tes pleurs  
Cessant ta mauuaise creance.

390

Par trois souspirs elle cessa,  
Et mon cœur aussi commença  
Par trois souspirs à luy respondre :  
Nos propos estoient my-souspirs,  
Et parmy tant de desplaisirs,  
Les siens sembloient les miens semondre.

I'ay vrayment raison de cesser  
Mes larmes, qui n'ont peu forcer  
(Dis-ie alors), ta rigueur de prendre

369. M, Du pouvoir dont — 373. B, D, ou ne puis-ie rien — 377.  
M, en telle rigueur — 381. M, pas d'inconstance — 384. M, croyance  
— 393. M, la rigueur

396 Quelque pitié de mes douleurs,  
Mais plustost finiront mes pleurs  
Que le suiet de les reprendre.

Tu ne veux pas, mais las ! pourquoy,  
Que te voyant manquer de foy,  
Ny que ie te nomme pariure,  
Ny que ie m'en aille attristant ?  
402 Helas ! & tu veux bien pourtant,  
Tu veus (dis-ie) que ie l'endure.

De quel beau tiltre, & de quel nom  
Puis-ie nommer ce faict, sinon  
D'inconstance ou de perfidie ?  
Noms moindres encor' que l'effet,  
408 Et si ton peu d'amour le fait,  
Permits que ma douleur le die.

Ie l'appellerois cruauté,  
Si ton cœur n'eust esté domté  
Iadis par ma perseuerance,  
Mais comment peut-on mieux nommer  
En vn cœur qui cesse d'aymer  
414 Cet effect, sinon qu'inconstance ?

Quelque chose aussi que ce soit,  
Helas ! mon seruice en reçoit  
Vn si miserable salaire,  
Qu'en fin si rien peut empescher  
Qu'Amour me puisse retoucher  
420 Cet acte seul le pourra faire.

jours

395. M, finiront mes yeux. *Le mot jours a été ajouté dans l'interligne comme il est indiqué.* — 396. M, reprendre. *Faudrait-il lire répandre ?* — 406. M, Non moindres — 407. M, l'a fait — 409. M, l'appellerois — 412. M, Mais comme — 419. M, ne puisse retourner

Las ! pensé-ie encor' d'estre Amant,  
Moy qui dois penser seulement  
Comment ie me puis voir deliure  
Du mal qui me va martyrant ?  
Si ie ne le puis qu'en mourant  
Mon remede est de ne plus viure.

Or mon Iris puis qu'il te plaist  
Que mon destin soit tel qu'il est,  
Et que mon malheur ne te touche,  
C'est à la mort de me guerir :  
Mais permets qu'auant que mourir  
Ie prenne vn baiser de ta bouche.

Sur ces mots m'estant aduancé,  
D'un long baiser ie la pressay,  
Sucçant vne nouuelle flame :  
Et lors son baiser m'inspira  
Vn doux souspir qui m'asseura  
Qu'elle m'aymoit encor' en l'ame.

En ce baiser par l'Amour deu,  
Par moy pris, par elle rendu,  
Nos ames mesmes se baisèrent :  
Et nos yeux aussi se touchans,  
Nos larmes ensemble espanchans,  
Nos larmes ensemble meslerent.

Et de rechef en m'embrassant,  
Et de cent baisers me pressant,  
Las ! (me dit-elle) hé quel remede !  
Puis demy-morte entre mes bras,  
Las ! (me dit-elle) ne meurs pas,  
Mon espoir me promet de l'ayde.

Ouy si tu vis plus constamment,  
 (Luy dis-ie alors) car autrement  
 Il me faudroit vn cœur de cuyure,  
 Pour viure en te voyant sans foy :  
 456 Je puis tout pour l'amour de toy,  
 Si ce n'est que ie ne puis viure.

Lors ie sortis tout furieux,  
 Et ressuyant mes moites yeux  
 Je contrefis meilleure mine,  
 Semblable au criminel pourtant  
 462 Qui demy mort feint le constant  
 Alors qu'au supplice il chemine.

Miserable inclination  
 Que d'auoir tant d'affection  
 Pour ce sexe foible & muable,  
 Qui ne sçait que c'est d'en auoir,  
 Et qui ne le peut pas scauoir,  
 468 Tant le ciel l'en fit incapable.

Quand ie vay pensant à cela  
 Je veux grand mal à celuy-là,  
 Celuy, dis-ie, qui sans prudence,

452. M, dis-ie lors — 458. M, mes mouliés (*pour mouillés ?*) yeux — 461. M, faist le constant — 462. A, C, F, Alors qu'on le meine au supplice. *Nous corrigeons cette défectuosité de rime d'après M, B, D, E. La variante que nous rejetons offre une curieuse preuve de filiation entre les trois éditions publiées par Toussaint du Bray. Il est étonnant que l'on n'ait pas remédié à cette évidente bévue de A dans les tirages successifs. La présence du mot chemine au M prouve cependant que le poëte n'est pour rien dans l'aberrance de rime.* — 463-468. Cette strophe est reproduite à la fin de la seconde édition de l'ANTIDOTE D'AMOUR de JEAN AUBERY (Delft, 1663) avec deux variantes : 464. auoir de l'affection, comme dans M ; 468. fait incapable.

(Ainsi puis-ie bien l'estimer)  
Oza premierement nommer  
Du nom de femme la Constance.

Aussi vrayment quiconque il soit,  
Il paroist qu'il ne cognoissoit  
Leur ame incapable de flame,  
Ou de fidelité, sinon  
Qu'il vouloit leur donner au nom  
Ce qu'elles n'ont iamais en l'ame.

Celuy soit tousiours tourmenté  
Qui pouuant viure en liberté  
D'un tel cordage s'encheuêtre :  
Bien est indigne de tout heur  
Quand il se rend leur seruiteur  
Celuy qui peut estre son maistre.

Elles aymant en nous pourtant  
De voir vn courage constant,  
Sans sçauoir que c'est de constance :  
Vn pauvre aueugle louë ainsi  
La clarté, sans sçauoir aussi  
Que s'en est par experience.

Auec tant & tant de souspirs,  
Et tant d'impatiants desirs,  
Ces inconstantes dissimulant,  
Le iurans mesme par serment  
De brusler eternellement  
Dans le feu dont elles nous bruslent.

Elles iurent l'Eternité,  
Comme si leur capacité  
Pouuoit comprendre telle chose,  
Veu que leur foible entendement  
N'a d'amour pour plus qu'un moment,  
504 Tant d'elles le change dispose.

Incensez nous nous amusons,  
Ou plustost nous nous abusons  
De la foy qu'elles nous assurent,  
De la foy leur trompeur apas :  
Et c'est croire à ce qui n'est pas,  
510 Que croire à la foy qu'elles iurent.

Leurs legeres affections,  
Leur humeur, & leurs actions  
Nous le font assez bien paroistre,  
Car en fin elles n'en ont point,  
Et nous nous trompons en ce point  
516 Par faute de les recognoistre.

Mais de quel œil cognoistrions-nous  
Vne humeur qui change à tous coups,  
Et qui n'est sans plus qu'inconstance ?  
La raison n'y voit gueres bien,  
Encores n'y voit-elle rien  
522 Qu'avec l'œil de la defiance.

Meriter d'elles quelque bien,  
C'est ce qui ne nous sert de rien,  
Et c'est ce qui plus me despote,



528 Que meriter bien en ayment  
Ce soit le seul empeschement  
D'obtenir ce que l'on merite.

534 Damis qui pensif l'escoutoit,  
Voyant que l'excez l'emportoit,  
Enflammant son pasle visage,  
Luy dit l'ayant interrompu,  
Après que nous aurons repeu  
Tu nous en diras dauantage.

540 Philene retournant à soy  
Luy dit, Damis, pardonne-moy :  
Tel est l'accez qui me vient poindre  
Au souuenir de mes ennuis,  
Et sur le discours où ie suis  
Mon excès ne peut estre moindre.

546 Que si tu me vois transporté,  
C'est bien contre ma volonté :  
Mais las ! ma douleur est si grande  
Qu'en moy tout amour estouffant,  
Parce qu'Amour me le deffant,  
Par force elle me le commande.

552 Alors Daphnis s'estant leué,  
Sortit de ce rocher caué  
Ayant pris par la main Philene,  
Et Damis aussi tout soudain  
En le prenant de l'autre main  
Le conduisit vers la fontaine.

526. E, en bien ayment — 537. M, Tel est l'ecces | A, ne vient.  
*Nous corrigeons d'après les autres textes.* — 538. M, de mes nuits — 545.  
M, deffend

C'estoit la source du ruisseau  
Qui ceignoit ce roc de son eau,  
Et là sans beaucoup de prieres  
Dessous vn Ormeau destiné  
558 Ils mirent entr'eux leur disné,  
Qu'ils auoient dans leurs panetieres.

*Fin du quatriesme Chant.*

554. M, le roc — 555. F, de pieres — 556. M, Dessoubs

# LE CINQVIESME CHANT

## DES CHANGEMENS

de la bergere IRIS

Tout le Ciel sembloit allumé  
Des rais du Soleil enflamé  
Qui faisoit décroistre l'ombrage,  
Et l'air épuisant toute l'eau  
Qui sourdoit pres de cest Ormeau  
En faisoit sourdre en leur visage.

Donc ces Bergers pour se sauuer  
Du chaut qui les venoit trouuer,  
Et voyant par tout l'ombre moindre,  
Gaignerent vn bois d'alentour,  
Si couuert, que mesme en plein iour  
En tout temps le iour semble poindre.

Entre les arbres plus espais,  
Et sous qui pour prendre le frais,  
Tous trois ils se venoient estendre,

*Titre.* M, Cinquiesme poezie | de la Cynegerie (*sic*) representée | par  
la Bergere | Iris. | — 2. E, r'enflamé — 5. M, pres de ce ruisseau —  
8. M, treuver — 10. M, aux bois — 11. M, a plein jour — 12. M,  
semblait poindre

Philene aperceut quelques vers  
 Qu'un If dont ils estoient couuers  
 18 Monstroit dans son escorce tendre.

S'approchant il y leut cecy :  
 « Chere Ozilis mon cher soucy,  
 « Considere que mon offence  
 « De la seule enuie est l'effet,  
 « Et que du mal que tu m'as fait  
 24 « Tu m'as fait faire penitence.

« Bien qu'on ait peu dire de moy  
 « Que mon desir conceu pour toy  
 « Print sa volée vn peu bien haute,  
 « Pourtant on cognoist par le cours  
 « De mes miserables amours,  
 30 « Bien plus de mal'heur que de faute.

« Voyant ta diuine beauté,  
 « C'eust esté trop d'impieté  
 « De n'en estre point la victime :  
 « Et d'autre costé i'ay cogneu,  
 « Par le mal qui m'est aduenü,  
 36 « Que mon seruice estoit vn crime.»

Lors Daphnis qui l'alloit suyuant,  
 Voila (dit-il) qui va preuuant  
 Que l'Amour aussi me surmonte :  
 Mais acheue nous desormais  
 Ton discours, & ie te promets  
 42 Qu'apres ie t'en feray le conte.

17. E, estoient ouuers — 23. M, B, D, mal que l'on m'a fait —  
 28. M, on cogneu — 40. M, Mais achevez

48 Pour satisfaire à ton desir  
Ce me sera bien du plaisir,  
De raconter (luy dit Philene)  
Le mal qui me va consumant,  
Et croy que ton contentement  
Est vn doux soulas à ma peine.

54 M'estant donc ainsi retiré  
Si triste, & si desesperé,  
Du logis de ceste volage,  
Quittant l'esperoir & la raison,  
Vains remedes pour la saison,  
Ie me perdis de mon village.

60 Ia l'ennuy me persecutant,  
De tous les hommes m'absantant,  
Ie fuyois toute compagnie,  
Heureux si les pouuant quitter  
P'eusse peu de moy m'absanter,  
Moy-mesme estant ma tyrannie.

66 Puis-ie bien encor m'endurer,  
(Disois-ie) & de moy m'asseurer ?  
O rage ! ô defiance extreme !  
Ce que se sont deux ennemis  
Quand en champ clos ils se sont mis,  
L'estant seul moy-mesme à moy-mesme.

Craintif, & tramblant ie me suis,  
Tout animé ie me poursuis,  
Tant de moy mon mal-heur se iouë,

47. M, crois — 55. M, me persecutant — 61. M, encor endurer —  
64. D, Ce que ce sont — 67. B, D, ie me fuis

Fuyant ie ne puis m'eschapper,  
Suyuant ie ne puis m'atrappier,  
72 Comme vn Ixion sur la rouë.

Ainsi de moy mal asseuré,  
Contre moy mesme coniuré,  
Tout plein de furie & de rage,  
Ie voulois sur moy me vanger,  
Moy-mesme afin de m'outrager,  
78 Contre moy me donnant courage.

Ie coulay beaucoup de tels iours  
Que tous mes esprits estoient sours  
Au conseil que la raison donne  
A ceux qui sont en desespoir,  
Pour de personne n'en auoir,  
84 Ne voulant aussi voir personne.

Si ie prenoy quelque repos,  
Venant à songer aux propos  
Que m'auoit tenus ma Bergere,  
Pensant tous ces mots vn par vn  
Ce ressouuenir importun  
90 Me faisoit entrer en colere.

Il est vray, disoy-ie à part moy,  
Qu'Iris, ceste fille sans foy,  
Puis qu'il faut que ie m'en souuienne,  
Disoit qu'elle vouloit mon bien,  
Et que moy voulant estre sien  
96 Elle vouloit estre aussi mienne.

Ces mots doiuent-ils reuenir  
Desormais dans mon souuenir,  
Au temps que la belle infidelle  
Qui les dit n'en a plus pour moy,  
Et qu'elle ne pense en sa foy  
Que pour ne plus penser en elle ?

102

Pourquoy veux-ie donc y penser,  
Pour en y pensant m'offenser ?  
Puis que ce penser me deuore  
Il m'est trop resté de raison,  
Et le pis en ceste saison,  
C'est qu'il m'en reste tant encore.

108

Mais venant à penser apres  
Combien elle fit de regrets  
Lors que ie me separay d'elle :  
Ce trompeur penser me flattant  
M'alloit à la fin promettant  
Que son cœur me seroit fidelle.

114

Puis repensant d'autre costé  
Que l'ingrate m'auoit osté  
Ce qui me restoit d'esperance,  
Ie recognoissois clairement  
Que ie me flatois follement  
D'auoir ceste sotte creance.

120

Car ayant ces pensers receu,  
Tout aussi tost i'estois deceu  
Par leur absence trop soudaine,

126      J'aymois fort de les posseder,  
Mais pouuant si peu les garder  
Leur venuë augmentoit ma peine.

132      Comme des oyseaux passagers  
Ces doux plaisirs, mais trop legers,  
Me promettoient par leur venuë  
Mon Prin-temps deuoir arriuer  
Mais hélas ! c'estoit vn Hyuer,  
Leur tromperie estant cogneuë.

138      De la façon qu'ils retournoient  
Ie cognoissois qu'ils ne venoient  
Que pour m'annoncer quelque orage,  
Ainsi que ces oyseaux de mer,  
Qui lors qu'elle doit escumer,  
Paroissent comme pour presage.

144      Pauvre disois-ie que ie suis,  
Qui me flattant en mes ennuis,  
Me force moy-mesme de croire  
Aux beaux yeux qui m'ont abusé,  
Trouuant encor' trop peu ruzé  
Du sucre au fiel qu'ils m'ont fait boire.

150      Plaisirs si chers, pensers si doux,  
Las ! pourquoy vous enfuyez-vous ?  
Permettez au moins qu'on vous goute,  
Et puis apres vous en allez ;  
Pourquoy retournez-vous aisez  
Si vous venez avec la goute ?

130. M, debvoir — 137. M, doibt — 141. M, Me forçant — 143.  
M, Treuuant — 144. B, D, qui m'ont fait boire — 145. M, Pensers si  
chers, pensers si doux — 149. M, aylés



Vous n'estes pas si tost venus,  
 Vous n'estes pas mesme cognus,  
 Qu'on vous voit soudain disparoistre :  
 Las ! faictes vous mieux ressentir,  
 Permettez auant que partir  
 156 Au moins qu'on vous puisse cognoistre.

Ou si vous voulez m'absenter,  
 Puis que c'est pour me tourmenter,  
 N'approchez iamais de mon ame,  
 Le vous ayme mieux loin que pres,  
 Puis que vous venez tout expres  
 162 Pour mettre de l'huile en ma flame.

Fuyez, autheurs de mon esmoy,  
 Qui faictes en logeant chez moy  
 Que ma douleur est plus extresme,  
 Et que ie pers en vous perdant  
 Ce qu'à grand' peine possedant  
 168 Le n'ay pas quand ie vous ay mesme.

Reduit en ce piteux estat,  
 Sans qu'aucun espoir me restat,  
 Ma rencontre estoit dommageable

156. M, Qu'on vous puisse au moins recognoistre — 157. M, vous voulez absenter — 164. M, en venant chez moy — 167. M, grand paine — 168. A, F, Je n'en ay pas (*vers faux*). Nous corrigeons d'après M, B, D. — 169-180. Dans M ces deux strophes sont remplacées par la strophe suivante :

Reduit en ce piteux estat  
 Sans espoir qu'aucun m'arrestat,  
 Ayant sceu que ce mariage  
 Ne plaisoit point à mon Iris,  
 Et que les parens de Charis  
 Ne l'en pressoient pas davantage.

174 A ceux qui m'alloient approchant,  
Le bon-heur mesme en me touchant  
Pouuant deuenir miserable.

Mais à la fin ie retournay,  
Quelque espoir m'ayant ramené,  
Ayant sçeu que ce mariage  
Ne plaisoit point à mon Iris,  
Et que les parens de Charis  
180 Ne l'en pressoient pas dauantage.

Aussi (pour dire en verité)  
Son visage tout attristé,  
Et sa couleur souuent changee,  
Quand elle oyoit parler de moy,  
Monstroit qu'en cognoissant ma foy  
186 Mon mal la rendoit affligée.

Car aussi-tost qu'en quelque part  
(Comme bien souuent le hazart  
Me fit trouuer en sa presence)  
Ceste infidelle me voyoit,  
Son œil radoucy m'enuoyoit  
192 Des œillades de repentance.

L'œil d'Iris ouuert dessus moy,  
Cognoissant entiere ma foy,  
La fit esmouuoir de reprendre  
Mon cœur qui la foy lui gardoit,  
Que sa legereté perdoit,  
198 Mais ma constance luy fit rendre.

188. M, hasard — 189. M, treuuer — 191. F, m'ennuyoit — 196.  
D, Mon cœur que la foy — 197. M, Que sa bergerette

Ce cœur bruslé, dit mon Iris,  
 Vray Phenix de ma flame épris  
 Doit reuiure, il faut que i'anime  
 Ce feu que i'ay faict amortir,  
 L'allumant par le repantir  
 Puis que l'esteindre fut vn crime.

Face mon bon-heur que tousiours  
 Il soit l'obiet de mes amours,  
 Et que la seure cognoissance  
 Que i'ay de son feu, desormais  
 Puisse esteindre en moy pour iamais  
 De toute autre Amour la semence.

Ainsi se repantoit Iris,  
 Soit qu'elle desdaignait Charis,  
 Et que son humeur inconstante  
 Ne fust pas d'aymer plus long temps,  
 Ou que ses desirs inconstans  
 Rendissent sa flame plus lante.

Le bon heur voulut tant pour moy,  
 Lorsqu'elle estoit en cest esmoy,  
 (Las ! quel heur ! qu'en sortant de naistre  
 L'Amour en trois iours m'enuia)  
 Que Clorille la conuia  
 En vn bal où ie deuois estre.

Ie fus plus d'une heure à resuer,  
 Ne sçachant comme m'y trouuer,  
 Ny la mine qu'il faudroit prendre,

199. M, demon Iris — 201. M, doit — 207. M, la seule cognoissance — 212. D, dedaignast — 215. A, F, ces desirs. *Nous corrigeons d'après B, D.* — 219. A, F *ponctuent* quel heur ? *Les autres éditions ne ponctuent pas.* D *donne* Las ! que l'heur — 220. M, L'amour pour tousiours — 222. M, debvois — 225. D, qui faudroit

Si comme il pouuoit aduenir  
 Je venois à l'entretenir,  
 228 Mais en fin ie m'y voulus rendre.

Je tremblay tout quand ie la vis,  
 Et sentis tous mes sens ravis,  
 Et deuins froid comme vne glace,  
 Et ne sentant pas seulement  
 234 Dans mon cœur cet estonnement,  
 Il parut aussi sur ma face.

Elle me voyant transporté,  
 Rougit aussi d'autre costé,  
 Quand elle me vit aupres d'elle,  
 Et son teint fut si vif rendu,  
 Par son vermeillon respandu,  
 240 Qu'elle ne fut iamais plus belle.

Je dis alors à mes desirs,  
 Allez tous avec mes soupirs  
 Faire vn humble hommage à ma Dame,  
 S'il luy plaist de vous receuoir,  
 Pour mieux me le faire sçauoir  
 246 Vous logerez dedans son ame.

Si peut estre d'vn œil moins doux  
 Elle ne fait point cas de vous,  
 Afin que tost ie me deliure,  
 Et mes iours long temps retardez,  
 Montez au Ciel & m'attendez  
 252 Où ie dois aussi tost vous suiure.

231. M, Je deviens : B, D, E, Je deuins — 233, M, ces estonnements  
 — 239. M, B, D, Par ce | M, vermillon : B, D, vermeillon — 250.  
 M, De mes iours — 252. M, doibs

O qu'ils furent les bien venus  
 Si tost qu'ils luy furent cogneus,  
 Comme elle me le fit entendre  
 Lors que pour me le confesser  
 Elle me vint prendre à dancier,  
 Ce que ie n'ozois entreprendre.

Apres que nous eusmes dancé,  
 Aussitost qu'elle m'eust laissé,  
 Pres d'elle i'allay prendre place,  
 Armant mes yeux d'une langueur,  
 Qui pouuoit eschauffer son cœur,  
 Quand mesme il eust esté de glace.

Car l'Amour lors que i'approchay  
 Dans l'un d'eux s'estoit embuché  
 Auec ses attraits & ses charmes,  
 Et dans l'autre ouuert à moitié  
 Il auoit logé la Pitié,  
 Et cet œil estoit plein de larmes.

Alors la voulant accuser  
 Elle ne se peut amuser  
 D'ouir long-temps ceste harangue,  
 Et ie croy qu'Amour son vainqueur  
 De mes yeux vola dans son cœur,  
 Ou pour le moins dessus sa langue.

Car se mettant sur le discours  
 Du triste estat de nos amours,  
 Epreignant quelque larme feinte,

253. B, D, les biens venus — 263. D, Que pouuoit — 264. M, Il fust été — 265. M, dez que i'approchay — 276. M, dessoubs sa langue — 277. M, se mestant — 278. M, D, de mes amours — 279. M, Et jettant quelque larme

Elle me dit avec serment  
 Que c'estoit pour moi seulement  
 282 Qu'Amour auoit son ame atteinte.

Qu'aussi pour me garder la foy  
 Elle auoit pour l'amour de moy  
 Fait dissoudre son mariage,  
 Bien qu'il fust desia resolu,  
 Et que l'ayant ainsi voulu  
 288 On n'en parloit pas d'auantage.

Qu'en fin elle m'asseuroit bien  
 Qu'il ne s'en feroit iamais rien,  
 Et qu'on ne l'y pourroit contraindre  
 Par mille discours mensongers  
 Emportez par les vents legers,  
 294 Me forçant de n'en plus rien craindre.

Que ie ne deuois diuertir  
 Mon amour, ny me repentir  
 D'auoir eu tant de mal pour elle,  
 Puis qu'apres ce mal esprouué,  
 Pour salaire i'auois trouué  
 300 Dans vne fille vn cœur fidelle.

Helas ! ie ne me peus garder  
 De me laisser persuader  
 A ces paroles menteresses,  
 Bien qu'il deust estre mal aisé,  
 Puis qu'elle m'auoit abusé  
 306 Cent fois par des mesmes promesses.

286. M, resolu, avec l'<sup>u</sup> ajouté au-dessus du mot. — 294. M, Me forçant à — 295. M, debvois — 299. M, treuvé — 306. M, par semblables promesses : D, par de mesmes

312 Sur ce discours le Bal finit,  
 Où nostre amour se reünit  
 Auec mille & mille blandices,  
 Mais hélas ! en ce temps icy  
 C'est renouueler mon soucy  
 Que de penser à ces delices.

318 Ce ne fut lors qu'ardeur de nous,  
 Dont les feux estoient aussi doux  
 Qu'ils estoient de mauuais presage,  
 Ainsi qu'un grand chaut en esté  
 Est d'ordinaire redouté  
 Parce qu'il couue quelque orage.

324 Si dans vne bullette d'eau  
 Qui s'enfle dessus vn ruisseau,  
 Mourant si-tost qu'elle est naissante,  
 Mon bon-heur estoit reserré,  
 Il ne seroit moins assuré  
 Qu'en l'ame d'une fille aimante.

330 Dans trois iours Charis de retour  
 Mit à l'enuers tout cet amour,  
 Liant si bien son mariage,  
 Qu'en fin ie cogneus clairement  
 Qu'il falloir mourir seulement,  
 Et non esperer dauantage.

Aussi n'ayant autre desir,  
 Le desespoir me vint saisir  
 Auec vne si grand' foiblesse,

315. M, Qu'il ne fust qu'un mauuais — 316. M, chaud — 318. B, D, Par ce qui — 323. M, Il serait autant assuré — 324. F, amante — 333. F, foiblesse

336 Que réduit à l'extrémité  
Dans le lict ie fus emporté,  
Pasmé de rage & de detresse.

Lors m'égarant en mes propos  
Sans nourriture & sans repos,  
Et repaissant ma fantasie  
De ce qui l'alloit offénçant  
342 Mon mal tousiours se renforçant  
En fin ie tombe en frenaisie.

Mais ceste fureur me laissa  
Sur la minuict qui deuança  
La triste & maudite iournée  
Que l'ingrate & pariure Iris  
348 Pour s'epouzer avec Charis  
Deuoit estre au Temple menée.

Si tost que ce mal m'eut quitté,  
Mes pensers d'un autre costé  
Plus cruels me vindrent reprendre,  
Me faisans desirer le iour,  
354 Dont le trop paresseux retour  
A mes yeux se fit trop attendre.

Mais i'eusse esté bien fortuné  
S'il ne fut iamais retourné,  
Puis qu'il retournoit pour me nuire :  
Car lors i'ouys les instruments  
360 Avec qui ces heureux Amants  
Au Temple se faisoient conduire.

337-372. Ces six strophes manquent dans M. A la suite du vers :  
'Pasmé de rage et de detresse le manuscrit reprend : Enfin mon esprit  
estonné — 338. A, F, sans propos. Nous corrigeons d'après B, D.



366 O Dieux ! m'escriay-ie tout haut,  
 En me releuant en sursaut,  
 Et si lors ma mere accouruë  
 A ce grand cri que ie iettay,  
 Par force ne m'eust arresté,  
 Ie m'allois ietter dans la ruë.

372 Ie fis pourtant vn tel effort,  
 Que du lict ie tombay mi-mort,  
 Car alors ma douleur extresme,  
 Me faisant à la mort courir,  
 M'empescha seule de mourir,  
 Me faisant sortir de moy-mesme.

378 En fin mon esprit estonné  
 En sa place estant retourné,  
 Ma foible & pesante paupiere  
 Ouurant & refermant mon œil  
 Me fit voir en peur le Soleil,  
 Et son odieuse lumiere.

384 Mes amis depuis m'ont conté  
 Que me leuant tout transporté,  
 De rage ayant l'ame saisie,  
 Ie fis mille sanglants regrets,  
 Retombant aussi-tost apres  
 En ma premiere frenaisie.

Ayant donc mesme avec honneur  
 Souffert ceste extreme fureur,  
 Sans dormir toute vne semaine,

368. A, F, demy-mort (*vers faussé*) : B, C, D, E, mi-mort. *Nous corrigeons*. — 378. B, En son — 379. M, Mes amis m'ont depuis — 382. A, C, F, mille sanglots regrets. *Nous corrigeons d'après* M, B, D, E. — 384. M, Phrenesie — 385. D, avec horreur

390       Ie fus secouru du sommeil,  
Et mes propos à mon resueil  
Firent voir mon ame plus saine.

Alors sans plus me tourmenter  
Ie taschay de me mieux porter,  
Bien que la mort fust mon enuie,  
Mais ie voulus encor guerir,  
396       Pour reuoir auant que mourir  
L'Ingrate qui m'ostoit la vie.

Pasle, en fin, foible & languissant,  
La chambre & le lict delaissant,  
Ie fus voir ceste neufue femme,  
Qui caressant de mille apas  
402       Son mary couché dans ses bras,  
De baisers nourrissoit son ame.

Charis de plaisir éperdu,  
Baisant dans ses bras estendu  
Sa bouche faicte d'une rose,  
Repassoit son heureuse main  
408       Bien souuent dessus son beau sein,  
Et bien souuent sur autre chose.

Ha veuë ! ha vie ! hélas ! quel ducil  
Me vint alors saisir par l'œil !  
Le seul penser me desespere :  
Ie sortis donc tout furieux,  
Ne voulant d'un œil enuieux  
414       Profaner vn si doux mystere.

390. M, Furent voir — 391. M, tormenter — 394. M, guarir —  
396. M, ottoit — 406. B, D, F, Repaissoit — 408. B, D, E, Et plus  
souuant — 414. M, Prophaner

Que si lors ie ne mouru point,  
 Et si les voyant en ce point,  
 Mon ame de douleur touchee  
 Ne s'enuola point de mon corps,  
 Las ! pensez que la rage alors  
 L'y retint par force attachee.

Quoy (dis-ie apres tout transporté)  
 I'ay donc veu l'ingratte beauté,  
 Que durant trois ans i'ay seruie,  
 Adorer vn nouveau vainqueur,  
 Helas ! si i'ay si peu de cœur  
 D'où me reste encor' tant de vie ?

Mon cœur peut-il sans s'émouuoir,  
 Ou de rage, ou de desespoir,  
 Endurer qu'un autre iouysse,  
 Et s'esiotisse de son bien,  
 Bien helas ! dont il n'a plus rien  
 Que la memoire pour suplice ?

Suplice à bon droit merité,  
 Puis qu'avec tant de lascheté  
 Il a ceste iniure soufferte,  
 Il n'a deu ce bien posseder,  
 Et puis qu'il a peu le ceder,  
 Et puis qu'il en souffre la perte.

Et vous, yeux plus lasches que luy,  
 Qui voyez dans les bras d'autrui,  
 Celle qui me rend miserable,

415. M, mouru : F, mourus : C, mourut — 419. M, Las pensés que  
 — 420. M, La retint — 437. F, le celer

444 Tournez vos regards pour le moins,  
Et ne vous rendez point tesmoins  
Du crime dont il est coupable.

Pourquoy n'ont peu mes longs malheurs  
Avec tant de torrens de pleurs  
Toute vostre lumiere esteindre ?  
Et pourquoy ce peu de clarté  
450 Qui vous reste, m'est-il resté  
Pour voir ce que ie n'ozoy craindre ?

Pour voir, sans que ie l'eusse craint,  
Qu'Iris a laschement esteint  
Dans son ame l'ardeur si sainte  
De mon feu qui luy fut si doux :  
Ha ! traistres ! seroit-ce point vous  
456 Qui par vos pleurs l'auriez esteinte ?

Si c'est vous, las ! ie n'en sçay rien,  
Mais pour le moins le crois-ie bien :  
Helas ! avec trop d'apparence :  
Et d'autant que pour me facher,  
Bien que vous le puissiez cacher,  
462 Vous me monstrez ce qui m'offence.

Vous me monstrez son lict foulé  
Vous me monstrez son poil meslé,  
Sa coiffure toute pressée,  
Ses yeux de plaisir languissans,  
Ses tetons encor tremoussans,  
468 Et sa robbe toute froissée.

443. M, pas tesmoins — 444. M, coulpatible — 446. D, Pour qui n'ont peu — 453. A donne fainte, contre tous les autres textes, y compris M. Nous adoptons de préférence la leçon commune de M, B, C, D, E, F, sainte

456. M s'arrête ici.

Et pour accroistre encor mon mal,  
 Fauorisant à mon riuai,  
 Vous suyuez sa main qui tastonne  
 Dedans son sein mille beautez,  
 Et trop curieux vous contez  
 474 Tous les baisers qu'Iris luy donne.

Ayant conté tous ceux d'Iris,  
 Vous contez ceux que son Charis  
 Luy rend, luy donne, & luy desrobbe,  
 Et sans le voir, pour m'esmouuoir  
 Vous me faictes croire de voir  
 480 Ce qu'il luy touche sous la robbe.

Mais las ! pourquoy pour m'excuser  
 Veux-ie ainsi mes yeux accuser  
 Du mal dont seul ie les offense ?  
 Pourquoy suis-ie si rigoureux  
 Apres l'auoir commis par eux  
 486 D'en prendre sur eux la vengeance ?

Donc sans plus accuser mes yeux  
 Il faut m'esloigner de ces lieux  
 Pour ne voir plus ceste pariure,  
 Et de ses nœuds me deslier,  
 Il faut viure pour l'oublier,  
 492 Ayant peu suruiure à l'iniure.

Quand mes yeux l'aurent peu laisser  
 Peut-estre apres de mon penser  
 La pourray-ie voir effacée :  
 Ostons donc l'obiect de nos yeux,  
 Et par eux nous osterons mieux  
 498 De nostre cœur ceste pensee.

504

Mais en vain me veux-ie efforcer  
D'oster Iris de mon penser  
Par le remede de l'absence,  
Car ie ne m'en puis dessaisir,  
Et i'en veux garder le desir,  
En ayant perdu l'esperance.

510

Helas ! mais puis-ie encor' auoir  
Ou du desir, ou de l'espoir ?  
Ha ! que i'ay bien peu de courage  
En vn mal si grand qu'est le mien,  
Luy puis-ie encor vouloir du bien  
Après vn si sanglant outrage ?

516

Et puis que son œil mensonger  
M'empesche de me desgager  
D'un nœud qui tousiours se resserre,  
Quittons ce pays librement,  
Et puis qu'elle a changé d'Amant,  
Pour nostre bien changeons de terre.

522

Quittons donc de bon cœur ce lieu,  
Adieu pariure Iris, adieu,  
Ingrate, adieu, ie t'abandonne :  
Ainsi ie m'escriay soudain,  
Et sans prendre d'autre dessein  
Ie dressay mes pas vers Modonne.

Mais i'estois si faible, & si las,  
Qu'il falloit presque à tous les pas  
Me reposer, & prendre haleine :

528

En fin de foiblesse aggraué  
Aupres de la mer i'arriuay,  
En m'y trainant à toute peine.

534

Le flot de la mer vient lecher  
En ceste coste vn grand rocher  
Dont le flanc luy sert de leuee,  
Ie vins là rendre les abois  
Dans vne grotte qu'autres-fois  
Les Bergers peut-estre ont cauee.

540

Et pensant que là le sommeil  
Par pitié me deust fermer l'œil :  
Le fier souuenir que i'abhorre,  
Et qui me tourmente si fort  
M'aprit que c'estoit à la mort,  
Et non au sommeil de le clorre.

546

Car de cent penses pleins d'ennuy,  
Qui s'amassèrent avec luy,  
Sentant mon ame poursuiuie,  
Ie creu que pour sortir des mains  
De tant de bourreaux inhumains  
Il falloit sortir de la vie.

552

Penses de ma mort seuls tesmoins  
(Leurs dis-ie) attendez pour le moins  
Que i'escriue qu'en ceste place  
Mourut vn si fidelle Amant,  
Et puis ie feray librement  
Ce que vous voulez que ie face.

Ces bourreaux m'ayans mis soudain  
 Mon propre cousteau dans la main,  
 Dans le Roc me firent escrire  
 Ces vers qu'ils dictoient tour à tour,  
 M'ayans promis que quelque iour  
 558 Iris mesme les viendrait lire :

« Cruelle Iris, si tu sçais bien  
 « Que depuis qu'Amour me fit tien  
 « Je t'ay fidèlement serui :  
 « Sçache encor qu'en mourant pour toy  
 « Rien n'aura peu finir ma foy  
 564 « Que ce qui finira ma vie.

« Je suis venu dessus ce bort  
 « Finir par vne amere mort  
 « Vne vie encor plus amere,  
 « Eprouvant pour me secourir  
 « Que par moy l'Amour peut mourir  
 570 « Dans la mer où nasquit sa mere. »

Ces vers escrits, pour m'abysmer  
 D'un saut ie me iette en la mer,  
 Qui rentr'ouurant par interualle  
 Son sein creué d'un si grand pois  
 Me reiette en haut par trois fois,  
 576 Et trois fois dans son fonds m'aualle.

Lors des marchands de ce pays  
 De cest accident esbays,  
 Retournans de quelque voyage,



582      Firent deslier vn bateau  
 Pour me venir prendre sur l'eau,  
 M'empeschans cet heureux naufrage.

588      Et voyant mais sans iugement,  
 Et priué de tout sentiment,  
 Vn vieil Nautonnier pasle & sombre,  
 Je pensay que ce fust Charron  
 Qui m'enleuoit sur l'Acheron,  
 Croyant n'estre plus que mon Ombre.

594      Pendant le vaisseau s'esloigna  
 Que ce bon homme regagna,  
 Où par les pieds il me fit prendre,  
 Et m'ayant encor despoüillé,  
 De mon habit sale & mouïllé,  
 Au Soleil il le fit estendre.

600      Mais apres que i'eü tout vomy,  
 Si tost que le iour ennemy  
 A mon œil se fit aparoistre,  
 Me croyant mort, me voyant nud,  
 Et parmy ce peuple incognu,  
 L'eü peine de me recognoistre.

606      Or vous taisant le desplaisir  
 Qui me vint à l'heure saisir,  
 Dont le discours trop inutile  
 En fin vous pourroit ennuyer,  
 Tant seulement depuis hier  
 Je suis arriué dans ceste Isle.

612

Accablé de tant de douleurs  
Il finit ainsi tout en pleurs  
Le long discours de son martyre,  
Pleurs qui monstroient bien clairement  
Qu'il enduroit plus de tourment  
Qu'il ne leur en auoit sceu dire.

612. B, D, Qui ne leur

FIN

# STANCES

## EXPLICATION DES SIGLES

- P = *Le Parnasse*...1607, et 1618.
- NR = *Nouveau Recueil*...1609.
- TM = *Traduction des Metamorphoses*, par N. Renouard, Rouen, 1610, 1619...
- DP = *Les Delices de la poesie françoise*, 1615, 1618...
- CS = *Le Cabinet Satyrique*...1617.
- RS = *Recueil des plus excellans vers satyriques*...1617.
- CM = *Le Cabinet des Muses*...1619.
- AC = *V. Liure d'Airs de Cour*...1623.
- SM = *Le Seiour des Muses*...1624, 1626, 1627...
- R = *Recueil des plus beaux vers de Messieurs de Malherbe, Racan  
'etc....*1626, 1627, 1630...
- IM = *Iardin des Muses*...1643.
- RPD = *Recueil de Poesies Diuerses*...1671.
- RB = *Recueil des plus belles pieces*...(Recueil de Barbin), 1692.
- 
- B = *Les Changemens*. Édition de Rouen, 1614.
- D = *Les Changemens*. Édition de Paris (Jacques Le Gras), 1618.

## LES VANITEZ DE FLORIDE

ESPROVVANT SA PVISSANCE SVR SON MIROIR <sup>1</sup>

### STANSES

FLORIDE ayant les yeux sur son miroir fidelle  
Admiroit les beautez qui la font si cruelle,  
Causant tant de trespas,  
Et voyant les attraits dont elle estoit pourueü,  
Se vouloit prendre aux Dieux de ce que l'ayant veuë  
6 Ils ne l'adoroyent pas.

Alors comme l'on voit les plus sages gens-d'armes  
Auant qu'aller aux coups faire essay de leurs armes  
Pour s'en asseurer mieux,  
Ceste belle orgueilleuse en dedaignant la terre  
Pour attaquer le ciel, esprouuoit sur ce verre  
12 Les armes de ses yeux.

Ce trait là (disoit elle eslançant vne œillade)  
Encor qu'il soit bien doux rend vn cœur bien malade  
Quand il en est atteint,  
Le coup est sans remede, & quoy que l'on essaye,  
Il met en peu de tems le feu dedans la playe  
18 Qui iamais ne s'esteint.

<sup>1</sup> Ces Stances ne figurent que dans le *Parnasse* de 1607 (voir à la Bibliographie, p. xxx). Ce recueil contenait quatre pièces de De Lingendes. Trois de ces pièces reparurent, corrigées et augmentées, dans le *Nouveau Recueil* de 1609, et se liront plus loin. Voir aux pp. 134, 152, 169.

Puis mignardant ses yeux & les faisant sousrire,  
Elle disoit, ce trait cause vn si doux martire

Qu'on n'en veut pas guerir,

Et bien que dans vn cœur iamais, après l'attainte,  
Il ne laisse paroistre aucune marque empreinte

24 Si le fait-il mourir.

Puis remplissant ses yeux de rayons & de flames,  
Elle disoit, ce trait force toutes les ames

De receuoir ma loy,

Et quiconque ne brusle aussi tost qu'il m'approche,  
Il cache au lieu d'un cœur dedans vn sein de roche

30 Vn glaçon comme moy.

Puis mettant dans ses yeux mille pointes de foudre,  
Elle disoit, ce trait mettra le monde en poudre,

Quand il sera poussé,

Et si iamais l'Amour en auoit vn semblable  
Mon cœur qu'il a jugé tousiours inuulnérable

36 Seroit bien tost blessé.

Or pendant qu'en ce point ce miroir homicide  
Conseilloit ceste guerre aux beaux yeux de Floride

Qui l'approuuoyent aussi,

Amour tout irrité de la voir trop esprise  
Du resolu dessein d'une telle entreprise

42 Luy respondit ainsi.

Insensible beauté d'une roche animée,  
Qui pour le seul desir d'un peu de renommée

Veux attaquer les Dieux,

Oses-tu les troubler par ces vaines alarmes  
En leur premier repos, & les battre des armes

48 Qu'ils mirent dans tes yeux ?

Tu sçais que ce sont eux qui t'ont mis en la face  
Tant de rares beautez, que ceste heureuse glace

Te va representant,

Et qu'eux mesmes ravis d'un si parfait ouvrage  
Ont confessé depuis qu'ils n'ont plus le courage

54 D'en faire encor autant.

Que si Venus t'eust veuë en la vieille querelle  
Qu'autresfois en gagnant le prix de la plus belle

Elle vit terminer,

Elle eust quitté pour toy sa premiere esperance,  
Et n'eust peu demander ce prix en ta presence,

60 Ny Paris luy donner.

Mais bien qu'en ce vieil aage elle ait peu faire gloire  
D'auoir eu d'un berger pour marque de victoire

La pomme à ce dessein,

Les Dieux qui iugent mieux des beautez que les hommes  
Pour un plus grand honneur t'ont donné les deux pommes

66 Que l'on voit en ton sein.

Tu dois donc te louer des attraits admirables  
Et de tant de vertus, dont les Dieux fauorables

Ont voulu te doüer,

Sans te vanter ainsi de ta froideur extresme,  
Indigne qualité dont vne glace mesme

72 Craindroit de se louer.

Quitte donc le dessein d'une si folle guerre  
Sans prendre le conseil de ce morceau de verre

Qui te trompe aujourd'huy,

Et sans que ta froideur te donne plus d'audace,  
Croy que ton cœur n'estant comme luy que de glace,

78 Est foible comme luy.

Et s'il n'est point encor ouuert de mille bresches,  
C'est d'autant que iamais ie n'ay lasché de flesches

Exprès pour le toucher,

Et que contre mes coups ta defence estant vaine,

La pitié seulement que i'eusse eu de ta peine

84                   A peu m'en empescher.

Mais [puis] qu'en te mocquant ainsy de mon empire

Tu crois auoir mespris que les traits que ie tire

N'ont peu t'assuiettir,

Il faut donc par ton mal t'oster ceste creance,

Et pour te mieux monstrier desormais ma puissance

90                   Te la faire sentir.

Lors pour dompter le cœur d'une beauté si dure

Et lui faire essayer de ses traits la pointure,

Contre elle il les poussa :

Mais retournans sur luy d'une force nouvelle

De tous les mesmes traits qu'il tira dessus elle

96                   Luy-mesme il se blessa.

A la fin ne sçachant à quoy plus se resoudre

Il s'eslança dans elle ainsi comme vne foudre,

Pour s'en rendre vainqueur,

Mais entrant par les yeux il fut pris au passage,

Sans auoir peu depuis sortir de ce seruage

102                  Pour voler dans son cœur.



## STANCES <sup>1</sup>

D'ov vient que sans effort i'ay rompu tous mes fers,  
Et que le souvenir des maux que i'ay souffers  
Me paroist vn mensonge ?

6                    Je ne tiens plus Fillis pour l'astre de la Cour,  
Et ses perfections ne me semblent qu'un songe,  
Non plus que mon amour.

Maintenant i'en ay honte en ne la voyant pas  
Avec ceste douceur & ces diuins appas

                    Qui la rendoient si belle,  
12                  Au contraire ie voy que ces charmes sont faux,  
Et que tant de beautez que i'admirois en elle  
Sont autant de deffaux.

Le Soleil ny l'amour ne sont plus dans ses yeux,  
Elle n'a plus d'attraits, dont i'ay creu que les Dieux  
L'auoient si bien pourueuë.

Aussi tout estonné ie sors de ma prison,  
Et confesse qu'Amour m'auoit osté la veuë,  
18                  Pour m'oster la raison.

4. R, Phylis : SM, Filis — 8. R 1627 *etc.*, ses diuins appas — 10.  
SM, R 1627 *etc.*, ses charmes

---

<sup>1</sup> Les dix-huit pièces qui suivent figurent dans le *Nouveau Recueil* de 1609 (voir à la Bibliographie, p. xxx). Elles y occupent les pp. 335 à 385, dans l'ordre où elles se retrouvent ici.

Autrement qui croiroit que sans aueuglement  
 I'eusse peu si long-temps vivre si constamment  
     En ce honteux seruage,  
 Et que dans ces liens ou i'estois enferm    
 Mon cœur eut si long temps enduré cet outrage  
 24                   S'il n'eut esté charmé ?

Je me veux mal pourtant des pleurs que i'ay perdus,  
 Et de tant de souspirs laschement depandus  
     Pour si peu d'importance,  
 Et veux dès-maintenant en horreur d'un tel iour  
 Qu'on me voye à jamais pleurer de repentance,  
 30                   D'auoir pleuré d'amour.

Je veux en oubliant mes premieres douleurs  
 Que pour ce seul regret la source de mes pleurs  
     Desormais soit ouuerte,  
 Bien que ie doie encor oublier cet ennuy  
 Et m'esio  ir plustost de ceste heureuse perte  
 36                   Que ie fais aujourd'huy.

Aussi bien ie connoy que i'ay cru sans raison  
 Que la mort seulement m'ouuriroit la prison  
     Où i'estois miserable,  
 Je le connoy vrayment, & pour mon reconfort  
 L'esprouue qu'un despit n'en est que trop capable  
 42                   Sans courir à la mort.

22. R 1638, dans ses liens : SM, dedans ces lieux — 23. SM, eust  
 — 24. SM, R, n'eust — 26. R 1627 *etc.*, espendus : SM, expandus —  
 33. SM, soit courte (*sic*)

Car si tost que mes yeux ont esté decouuerts,  
Mes fers en mesme instant se sont tous entr'ouuerts  
Sans faire resistance,  
I'ay foulé par dédain les lacs où i'estois pris,  
Et ce qu'un autre Amant eut fait par inconstance,  
48           Ie l'ay fait par mespris.

Adieu donc, ô Fillis, c'est le vouloir des Dieux  
Qui m'ostent le bandeau qui me couuroit les yeux,  
Que ie vous abandonne,  
Receuez cest adieu que ie treuve si doux,  
Et prenez ce congé, puis que ie vous le donne  
54           En le prenant de vous.

Quant à moy maintenant sans peur de m'abismer  
Ie me riray des vents, & des flots de la Mer  
Assis sur le riuage,  
Et verray de bon cœur quelque esclaue trompé  
Heriter de ma chaisne, & mourir au seruage  
60           Dont ie suis eschappé.

Mais ne vous vantez plus de ma captiuité,  
Car la gloire du ioug que mon cœur a porté  
Vous doit estre interdite,  
Mon seul aueuglement vous en oste l'honneur,  
Et ce que vous pensez auoir eu par merite  
66           Vous l'eustes par bon heur.

POVR LA NAISSANCE DE MONSIEVR  
LE DVC DE RETELOIS

STANCES

LES portes d'Orient ne s'ouuroyent point encore,  
Et les feux de la nuict luisans tout à l'entour,  
Nous empeschoyent de voir les roses que l'Aurore  
4                   Y seme au point du iour.

Quand la fille du Loire avec impatience  
De venir rendre hommage à son Prince nouveau,  
Dont ceste heureuse nuict auoit veu la naissance,  
8                   Sortit du fond de l'eau.

Vne coiffe de ioncs & de branches de saules  
Couuroit ses blonds cheueux qui degoustoyent encor',  
Beaux cheueux qui sembloient autour de ses espaules  
12                  Vn cresp de fil d'or.

Vn grand voile d'argent ou l'on pouuoit cognoistre  
Mille fleurs que l'éguille auoit sçeu rechercher,  
Luy courant tout le corps, en laissoit plus paroistre  
16                  Qu'il n'en pouuoit cacher.

Elle prit seulement cette robbe legere,  
 Et fuyant le loisir de se mieux habiller  
 Sans bruit elle sortit, de crainte que son Pere

20 Ne vint à s'esueiller.

Et puis s'enuelopant d'une petite nuë  
 Ou pour estre inuisible elle se r'enfermoit,  
 Elle se fit porter sans estre recognuë

24 Ou cet Ange dormoit.

Dieux ! de quel doux excez fut son ame rauie,  
 Quand remplissant ce lieu de sa propre clarté,  
 Il luy parut si beau, qu'il eut contraint l'enuie

28 De louer sa beauté !

Tel le ieune Adonis couuert de fleurs nouvelles  
 Pourroit estre dépeint par vn sçauant peinceau,  
 Et tel seroit encor' sans armes, & sans ailles

32 L'Amour dans vn berceau.

Aussy se colla-t-elle alors dessus sa bouche,  
 Et d'un si doux plaisir se laissant enchanter,  
 L'embrassa mille fois dans sa petite couche

36 Auant que le quitter.

Puis faisant dessus luy mille sortes de charmes  
 Pour le rendre à iamais exempt de tout ennuy,  
 Elle appella le Dieu qui preside aux alarmes

40 Pour auoir soin de luy.

Beau Fils, (dit elle en fin comme estant transportée)  
Je voy bien maintenant que ie dois m'asseurer  
Que les Dieux m'ont donné ce que le vieux Protée  
44 M'a tant fait desirer.

Mille fois ce Prophete, auant que ie reuinsse  
De reuoir chez Thetis les Nimphes de la Mer,  
M'auoit fait esperer que le berceau d'un Prince  
48 Me feroit renommer.

Je ne sçay (disoit-il) avec quelle promesse  
Le Ciel s'est obligé de t'aymer desormais,  
Mais si te promet-il plus d'heur & d'allegresse  
52 Que tu n'en eus iamais.

Vn Enfant te doit naistre (au moins si l'on doit croire  
Les choses aduenir que resoult le destin)  
Dont la valeur pourra faire enuier ta gloire  
56 Au grand fleuve Latin.

Vn iour tu le verras tout semblable à son Pere  
Par ses rares vertus luire à toute la Cour,  
Et dedans ses beaux yeux porter comme sa Mere  
60 Les armes de l'amour.

Et s'il doit ressembler cette grande Princesse  
Par qui dessus ta riue il doit voir la clarté,  
Je sçay bien que l'Aurore elle mesme confesse  
64 D'auoir moins de beauté.

Si tost qu'il sera né, le Ciel veut qu'on t'apreste  
 Par tout cet vniuers des honneurs immortels,  
 Et que les Dieux des eaux comme au iour de ta feste  
 68                   Te dressent des autels.

Le Mince renommé par ces Princes si dignes  
 Que ce petit Cæsar aura pour ses Ayeux,  
 Fera chanter ton nom à tant & tant de Cignes  
 72                   Qu'on l'oira dans les Cieux.

Et le Iourdain qui croit de voir ses ondes calmes  
 Seruir encor vn coup au sang de Godefroy,  
 Se prepare dé-jà de te ceder ses Palmes  
 76                   Et de changer de foy.

Ainsi ce grand Deuin m'annonçant ta naissance,  
 M'en donnoit tous les iours vn presage nouveau,  
 Et repaissoit mon cœur d'une douce esperance  
 80                   De garder ton berceau.

Et voilà, que mon Ame à ce coup satis-faite  
 Ioüit de ce bon-heur que les Dieux m'ont permis,  
 Et qu'à mes iustes vœux la voix de leur Prophete  
 84                   A tant de fois promis.

Crois donc mon doux espoir, & commenceant de croistre  
 Tesmoigne à tes Ayeuls que pour estre en leur rang,  
 Surpassant leurs desirs, tu leur feras paroistre  
 88                   D'estre issu de leur sang.

Crois donc, ieune Alexandre, & deuançant ton âge,  
Fay naistre ton renom de ta propre vertu,  
T'efforceant d'heriter encor' par ton courage  
92 De celui qu'ils ont eu.

Suy les pas de ton Pere, & pense qu'en l'histoire  
Qui va des grands Heros les gestes racontant,  
Tu ne peux acquerir d'auantage de gloire,  
96 Sinon qu'en l'imitant.

Heureux si comme luy ressemblant vne foudre  
Pour defendre les Lis contre les estrangers,  
On te voit tout sanglant & tout couuert de poudre  
100 Vaincre tous les dangers.

Puisse tu donc vn iour, en imitant ton Pere,  
Digne de son épée estre tousiours vainqueur,  
Et certain de tes coups, comme l'œil de ta Mere,  
104 Frapper tousiours au cœur.

Que puisse tu bien tost commandant vne armée  
Contraindre vn nouveau monde à receuoir ta loy,  
Et par toute la terre ouyr la renommée  
108 Ne parler que de toy.

Que puisse tu bien tost en surmontant l'exemple  
De ceux que la valeur a mis dedans les Cieux,  
Obliger l'vniuers de te bastir vn Temple  
112 En t'esgalant aux Dieux.



A ces mots de trop d'aise épandant quelques larmes  
 Et meslant des souspirs à ces iustes souhaits,  
 Elle refit encor' sur luy les mesmes charmes

116                    Qu'elle auoit des-ja faits.

Puis voyant le Soleil vers les riues du Gange  
 Nous rapporter le iour dans vn char tout doré,  
 Elle s'en retourna d'aupres de ce bel Ange

120                    Qu'elle auoit adoré.

---

## TIRSI

TIRSI près d'un ruisseau de ses larmes troublé,  
Tirant du fond du cœur maint soupir redoublé,  
D'un pasle teint de mort ayant la face peinte,

4 Faisoit ainsi sa plainte :

Daphné, puis que mes pleurs, & ma longue amitié  
N'ont peu depuis trois ans t'esmouuoir à pitié,  
C'est en vain que ie cherche encor' de l'esperance

8 En ma perseuerance.

Après tant de desirs & de feux si constants,  
Ie voy bien que tu veux que la perte du temps  
Que i'ay mis à t'aymer, soit encore suyue

12 De celle de ma vie.

Mais puisque pour finir vn si cruel tourment  
Il ne me reste plus qu'à mourir seulement,  
Pour sortir tout d'un coup d'un malheur si funeste

16 Faison[s] ce qui nous reste.

*Titre. P, Le Martyre et la Constance de Thyrsis — 5-8. P présente la leçon suivante :*

Puisque les vains soupairs de ma longue amitié,  
A l'ingrate Daphné n'ont peu faire pitié,  
Ayant perdu le temps ie perds encor la vie  
Pour l'auoir bien seruie.

*On voit que l'auteur a refondu la matière pour en faire deux strophes dans NR. — 9-12. P, cette strophe manque. — 13-16. P,*

Car puisque pour sortir d'un si fascheux tourment  
I'ai tenté tous moyens fort la mort seulement,  
Essayons pour guarir d'un mal qui nous moleste  
Le moyen qui nous reste.

O toy, fille du Ciel, belle Mere du iour  
 A qui l'œil de Cephale a fait sentir l'Amour,  
 Tesmoigne, claire Aurore, à ma Nimphe cruelle  
 Comme ie meurs pour elle.

20

Ainsi disoit Tirsis, quand l'Aurore annonçant  
 Le retour du Soleil sur les monts paroissant,  
 Avec vn vase d'or plein de perles liquides  
 Rendoit les prez humides.

24

Echo qui fit entendre & cognoistre sa voix  
 A Daphné qui faisoit vn bouquet dans les bois,  
 La fit toute fremir rendant son ame atteinte  
 Et d'amour & de crainte.

28

Et luy faisant tourner les yeux de ce costé  
 Où Tirsis immoloit sa vie à sa beauté,  
 L'amour & la pitié luy donnerent enuie  
 De luy sauver la vie.

32

17. R 1627 omet le mot *filles* ainsi que la virgule après *toy*. — 18. R 1627, n'a fait. Ces fautes d'impression ont été éliminées dans les éditions subséquentes. — 19. P, Tesmoigne (claire Aurore) à ma Nimphe cruelle — 23-24. P,

Semoit dans l'air serain de l'or avec des roses  
 Entre ses doigts escloses.

— 25. P, Echo qui fit ouyr ceste dolente voix — 26. P, dans vn bois, — 27. P, La fit fremir de peur, rendant — 28. P, De pitié par la crainte. — 29-32. P donne pour cette strophe :

Lors tournant le regard de ses yeux radoucis  
 Où l'appeloit la voix du mal-heureux Thirsis,  
 La pitié de sa mort dont elle eut eu le blasme,  
 Luy mit l'amour dans l'âme.

Aussy quand elle vit vn cousteau dans son poing,  
 S'auanceant à grand pas & s'escriant de loing,  
 Attans, mon cœur (dit-elle), vne autre recompence  
 36 Est deuë à ta constance.

Tirsis, tournant la teste & voyant acourir  
 Ceste ingrate beauté qui le faisoit mourir,  
 Cheut pasle à la renuerse, ou rauy d'alegresse,  
 40 Ou pasmé de foiblesse.

Helas ! que deuint elle, en voyant son Amant  
 Estendu comme mort, sans poux, sans mouuement,  
 Et ressemblant les fleurs quant l'hyuer, ou l'orage  
 44 Leur ont fait quelque outrage ?

Tel estoit, quand la mort eut fermé ses beaux yeux,  
 Ce mignon tant aymé des Nymphes & des Dieux,  
 Qui couché sur des fleurs dont il accrut le nombre  
 48 Fit l'amour à son ombre.

Ceste bergere alors se ietta dessus luy,  
 Ne sachant s'il falloit en cest extresme ennuy

33. P, En voyant vn cousteau tout nud dedans son poing, — 34. P, Laissant tomber ses fleurs & — 35. P, Attens, Thirsis (dit-elle) | recompense — 37. P, accourir — 38. P, Sa Daphné, dont la voix l'empeschoit de mourir — 39. P, rauy — 41-44. P,

Quand Daphné fut venuë elle vit son Amant  
 Qui tiroit à la mort, sans poulx, sans mouuement,  
 Et semblant vne fleur alors que la tempeste  
 Luy fait pancher la teste.

— 45-60. *Ces quatre strophes remplacent la strophe suivante de P :*

Lors attachant ses yeux immobiles sur luy  
 Ayant le cœur serré de regret & d'ennuy,  
 Elle se laissa choir tremblante & desolée,  
 Sur son Thirsis colee.

52 Secourir son berger pour le faire reuiure,  
Ou mourir pour le suiure.

Ainsi vit-on Venus embrasser ce Chasseur  
Qu'un lict incestueux fit naistre de sa sœur,  
56 Quand le sang que versoit sa blesseure mortelle  
Fit une fleur nouuelle.

Telle se peut-on feindre, en semblable douleur  
L'amoureuse Daphné sans voix, & sans couleur,  
60 Sembler toute mourante, ou plustost de la sorte  
Qu'on l'eust peu croire morte.

Car ne sachant du tout quel remede choisir,  
Elle baisoit Tirsis, mais hélas ! sans plaisir,  
Et comme on peut baiser vne personne aymée  
64 Au cercueil enfermée.

A la fin le poussant & luy serrant la main,  
Hâ (dit-elle) Tirsis, en l'appellant en vain,  
Est-il vray qu'en mes bras il puisse estre possible  
68 Que tu sois insensible ?

61. P, Et ne sçachant — 62. P, Elle le rebaisoit, et le point d'exclamation omis. — 63-64. P,

Taschant par ses baisers plains d'amoureuse flame  
De luy redonner l'ame.

— 65-68. P,

A la fin le poussant, & l'appellant en vain  
Et sur ses yeux mourans passant sa belle main,  
Vis d'icelle, ô Tyrsis, & si tu ne veux viure  
Attens ie te vais suiure.

Hé ! pourquoy m'as tu dit autrefois si souuent  
 Qu'avec vn seul baiser ie te rendroy viuant,  
 Si te baisant sans cesse, & mourant sur ta bouche  
 72 Tu n'es plus qu'une souche ?

Mon cœur, ouvre les yeux, parle à moy mon berger,  
 Ou ta Daphné croira que tu fus mensonger,  
 Et que sans iugement elle fait ceste plainte  
 76 Pour vne ame si feinte.

Las ! Tirsis, tourne au moins ton regard deuers moy  
 Pour voir mes tristes yeux qui fondent dessus toy,  
 Qu'au moins auant ta mort ta bouche me console  
 80 D'une seule parole.

Lors Tirsis recourant ses sentiments perdus,  
 Secouru par les pleurs qu'elle auoit espandus,  
 Ourant & refermant sa pesante paupiere  
 84 Eut peur de la lumiere.

69-72. Dans le remaniement de 1609 le poëte a fait une seule stance de ces deux stances de P :

Mais pourquoy m'as tu dit autrefois si souuent  
 Qu'avec vn seul baiser ie te rendroy viuant  
 Puisqu'en t'en donnant mille, hélas, quoy que ie face,  
 Je te sens tout de glace ?

Tu disois qu'en m'oyant soupirer seulement,  
 Les rochers & les bois prendroient du sentiment.  
 Es-tu plus insensible aux souspirs de ma bouche,  
 Qu'un marbre, ou vne souche ?

— 73. P, Thirsis, ouvre les yeux, — 77. P, Las mon cœur tourne au moins — 78. P, qui pleurent dessus — 81. P, sentimens — 83. P, Ouvre & referma — 84. P, Trop foible à la lumiere.

Ceste Amante qui vit ce premier mouuement  
 En l'œil de son Berger ouuert si lentement  
 En reprenant sa plainte, hélas ! Tirsis, (dit-elle)  
 88                   Voy Daphné qui t'appelle.

Las ! si tu vis encor, comment sans me parler  
 Sens-tu dedans ton sein mes larmes s'escouler ?  
 Au moins pour m'en donner vne preuue nouuelle  
 92                   Voy Daphné qui t'appelle.

Hélas ! & s'il est vray que malgré ma rigueur  
 Ta flame ait conserué sa premiere vigueur,  
 Si ton ame en retient encor quelque estincelle  
 96                   Voy Daphné qui t'appelle.

Tirsis oyant la voix & le nom de Daphné  
 Se voulant releuer recheut tout estonné,  
 Descourant d'un souspir sa vie à son Amante  
 100                  Dessus luy languissante.

Enfin se sousleuant avec vn peu d'effort  
 Et r'entr'ouurant les yeux avec vn doux transport,  
 Il vit & reconnut la Nimphe qu'il adore  
 104                  Qui le baisoit encore.

85. P, La bergere qui vit — 86. P, de son Thirsis — 88. P, apelle,  
 — 93-94. P,

Hélas, & s'il est vray Thirsis que dans ton cœur  
 Les flames de mes yeux soient encor' en vigueur,

— 95. P, Si ton âme en conserue encor' — 101-104. P, *ces vers manquent.*

Ceste Amante à ce coup le voulant redresser  
Se courba toute à terre afin de l'embrasser,  
Et luy se releuant la retint embrassee  
108                   Contre le sein pressee.

Alors sans plus songer à leurs ennuis passez  
Ils se tindrent long-temps doucement embrassez,  
Succéants par des baisers leurs ames sur les roses  
112                   De leurs léures descloses.

Tiris en longs souspirs encor vn coup pasmé,  
Par vn si court malheur heureux et bien aymé,  
Receut ainsi d'amour la chere recompense  
116                   De sa longue constance.

109-110. P,

Lors oubliant tous deux leurs ennuis escoulez  
Ils se tindrent muets bouche à bouche colez.

— 111. P, Succéants

---



## ELEGIE POVR OVIDE

MISE AV DEVANT DE SES METAMORPHOSES

TRADVITES PAR M. RENOVARD

OVIDE, c'est à tort que tu veulx mettre Auguste  
Au rang des immortels,  
Ton exil nous apprend qu'il estoit trop iniuste  
4 Pour auoir des autels.

Aussi t'ayant banny sans cause legitime  
Il t'a desauoüé,  
Et les Dieux l'ont souffert pour te punir du crime  
8 De l'auoir trop loüé.

Et vrayment il falloit que ce fust vn barbare  
De raison depourueu,  
Pour priuer son pays de l'esprit le plus rare  
12 Que Rome ait iamais veu.

Et bien que la rondeur de la terre & de l'onde  
Obeyt à sa loy,  
Si deuoit-il iuger qu'il n'auoit rien au monde  
16 Qui fust si grand que toy.

*Titre.* NR porte DE SES METAMORPH. — 9. RPD, Il faloit que ce fust  
un cruel, un barbare

Mais ni ton nom fameux iusqu'aux bors d'où l'Aurore  
     Se leue pour nous voir,  
 Ny tes iustes regrets, ny tes beaux vers encore  
 20      Ne peurent l'émouuoir.

O combien s'affligea la Deesse d'Erice  
     Des plaintes que tu fis,  
 Et de voir vn Tyran faire tant d'iniustice  
 24      Au maistre de son filz !

On tient qu'à ton depart les filles de Memoire  
     Se vestirent de dueil,  
 Croyant que ce mal-heur alloit mettre leur gloire  
 28      Dans le fond d'un cercueil.

Le Tibre, de regret quittant sa robe verte,  
     Publia sur ses bors,  
 Qu'il n'auoit iamais fait vne si grande perte  
 32      Qu'il en faisoit alors.

Et qu'il eut moins d'ennuy lors qu'en la Thessalie  
     La fureur des Romains  
 Versa le meilleur sang de toute l'Italie  
 36      Auec ses propres mains.

Ses Nymphes qui souloient s'assembler à la Lune  
     Pour chanter tes beaux vers,  
 Le laisserent tout seul, pour suyure ta fortune  
 40      Au bout de l'uniuers.

20. TM, DP, RPD, Ne peuuent... — 28. TM, fonds | RPD, du cercueil. — 37. RPD, qu'on voyoit s'assembler...

Et ie croy qu'aussi-tost qu'en laissant son riuage  
Tu te mis dessus l'eau,  
Toy-mesme tu les vis durant tout ce voyage  
Autour de ton vaisseau.

Tu ne les vis pas seul, les Scites qui les virent  
En furent esbahis,  
Et nous ont tesmoigné comme elles te suiurent  
Iusques dans leurs païs.

Eux qui n'ont rien d'humain que la forme de l'homme,  
Les voyans en ces lieux,  
Croyoient avec raison qu'on eust banny de Rome  
Les hommes & les Dieux.

Ce fut lors que leur ame autrefois impassible  
Et sans nulle amitié,  
Apprit en leur escole à deuenir sensible  
Aux traits de la pitié.

Et que leurs yeux nourris de sang & de carnage  
En se rendants plus doux  
Se sentirent mouillez, & trouuerent l'vsage  
De pleurer comme nous.

Mesme on vit qu'en ce temps leurs roches se fendirent  
En t'oyant souspirer,  
Et qu'en s'amolissant leurs glaces se fondirent  
Afin de te pleurer.

48. D, leur pays. — 57. TM, de sang & de courage — 61. D, Mesme  
on vid qu'en ce temps les rochers se fendirent

Mais lorsque la pitié vit les roches contraintes  
De prendre vn cœur de chair,  
Tu sceus qu'un seul Auguste insensible à tes plaintes  
68 En prit vn de rocher.

Hé ! comment veux-tu donc qu'oubliant des exemples  
Si pleins de cruauté,  
Nous vantions sa clemence, & lui donnions des temples  
72 Qu'il n'a point méritez ?

Romps plustost les autels esleuez à sa gloire,  
Et les employant mieux  
Oste luy le Nectar que tu luy faisois boire  
76 A la table des Dieux.

Et n'attens plus de luy, ny de ton innocence  
Ce que tu t'en promets,  
Aussi-bien le Climat où tu pris ta naissance  
80 T'a perdu pour iamais.

Car les Dieux irritez ne se peuuent resoudre  
De rendre ce bon-heur  
A ce pays ingrat, plus digne de la foudre  
84 Que d'auoir cet honneur.

On dit que l'Amour mesme en fut cause en partie,  
Tant il eut de pouuoir,  
Et qu'il vint tout expres au fond de la Scitie  
88 Te le faire sçauoir.

O ! qu'il estoit alors bien changé de visage,  
Et de ce qu'il estoit,  
Quand tu prenois le soing de luy monstrier l'vsage  
Des flesches qu'il portoit.

92

Il n'auoit plus ses traits, il n'auoit plus ses armes,  
Son arc, ny son flambeau,  
Heureux si simplement pour essuyer ses larmes,  
Il eust eu son bandeau.

96

Tel le vit-on iadis quand sortant de Cytere,  
Ayant les yeux ternis,  
Et le poil tout poudreux, il vint trouuer sa mere  
Qui pleuroit Adonis.

100

Celuy qui sans pitié l'eust peu voir de la sorte  
Que tu le vis alors,  
Pourroit voir d'un œil sec le cercueil où l'on porte  
Son pere entre les morts.

104

Mais outre sa douleur en sa face despeinte  
Qu'il ne pouuoit celer,  
Il paroissoit encor' qu'une secrette crainte  
L'empeschoit de parler.

108

Car se voyant nommer l'auteur de ta misere  
Il n'osoit t'approcher,  
Et craignoit iustement tout ce que ta colere  
Luy pouuoit reprocher.

112

Tu recognus sa crainte & luy faisant caresse  
Pour chasser son ennuy,  
La pitié t'empescha d'augmenter sa tristesse  
116 En te plaignant de luy.

Aussi ce doux accueil luy rendant le courage  
Il reprint ses esprits,  
Pour te conter ainsy le suiet du voyage  
120 Qu'il auoit entrepris.

Mon Maistre, te dit-il, sçachant combien ie t'ayme  
Par zeles & par deuoir,  
Tu peux iuger de l'aise, & du plaisir extresme  
124 Que i'ay de te reuoir.

Mais si ie viens si tard en cette solitude  
Où l'on t'a confiné  
C'est la peur seulement, & non l'ingratitude  
128 Qui m'en a detourné.

Car depuis ton exil tu m'as tousiours fait craindre  
De m'approcher de toy,  
Le Ciel m'estant tesmoin qu'il ne t'oit iamais plaindre  
132 Sans te plaindre de moy.

Comme si recherchant par vne plainte iniuste  
D'auoir du reconfort,  
Tu pouuois excuser la cruauté d'Auguste  
136 Pour m'en donner le tort.

115. TM, La pieté t'empescha... — 122. TM, Par le zeles & deuoir  
— 123. RPD, Tu iuges de la ioye, & du

Toutesfois si tu crois la vengeance capable  
D'adoucir ton ennuy,  
140 Je ne refuse point de me dire coupable  
De la faute d'autrui.

Mais las ! si sans courroux tu vois dans mon visage  
Combien ie suis changé,  
144 Quel tourment me peux tu desirer dauantage  
Pour estre mieux vangé ?

Ne te suffit-il pas de sçauoir que ma gloire,  
Mourant de iour en iour,  
148 Est reduitte à tel point que ie n'oze plus croire  
D'estre encore l'Amour ?

Et qu'ayant negligé durant ta longue absence  
Les traits que ie portois,  
152 Voyant ce que ie suis, ie pers la souuenance  
D'estre ce que i'estois ?

Tu vois que i'ay perdu les marques immortelles  
Que ie soulois auoir,  
156 Et que ie ne me suis reserué mes deux œelles  
Que pour te venir voir.

Ne pense pas pour tant que ces ruisseaux de larmes  
Qui coulent de mes yeux,  
160 Te vueillent coniurer de me donner des armes  
Pour aller dans les Cieux.

Car ie viens seulement en ce pays sauuage  
 Pour estre plus content,  
 Et t'oster le desir de reuoir le riuage  
 Où le Tibre t'attend.

164

Mais Rome en t'oubliant se rend si fort ingrate,  
 Que les loix du Destin  
 Te lairroyent plustost voir ou le Gange, ou l'Eufrete,  
 Que le fleuve Latin.

168

Fay donc ce qu'il ordonne & puisque c'est la France  
 Qu'il t'a voulu choisir,  
 Permets que la raison t'oste la souuenance  
 De ton premier desir.

172

Et de fait qu'auiourd'huy la France est embellie  
 De tant de doux esprits,  
 Que selon ton merite elle rend l'Italie  
 Digne de ton mespris.

176

C'est là que le Soleil ne voit point naistre d'homme  
 Que l'on puisse blasmer  
 D'ignorer ce bel Art que tu monstrois à Romme  
 Pour sçauoir bien aymer.

180

165. TM, D, Mais Rome en te chassant s'est tant montré ingrate  
 — 170. *ibid.* Qui t'a voulu... — 173-176. Dans RPD cette strophe revêt  
 la forme suivante :

N'est-ce pas auiourd'huy qu'on la voit embellie  
 De tant de beaux esprits  
 Qu'elle peut beaucoup mieux que l'iniuste Italie  
 Te donner ton vray prix ?

— 173. RB, Et de fait auiourd'huy...



Leur cœur est si sensible & leur ame si prompte  
A receuoir ma loy,  
Qu'ils me font desdaigner les Autelz qu'Amatonte  
A veu faire pour moy.

184

Les Dames d'autre part y sont si bien pourueües  
De graces & d'apas,  
Que mesme allant au Ciel après les auoir veües  
Le Ciel ne me plaist pas.

188

Mais entre ces beautez tu verras aparestre  
Ce bel Astre Lorrain,  
Que la France adora quand elle le veit naistre  
Sur les riués du Clain.

192

Toy mesme en regardant ceste belle RENEE  
Qui n'a rien de mortel,  
Tu pourras auoüer que la ville d'Ænée  
N'eut iamais rien de tel.

196

Telle estoit ta Daphné quand tu la fis si belle  
Que son œil me rait,  
Et força le Soleil de courir après elle  
Aussi tost qu'il la vit.

200

Aussy quand ie la voy son bel œil me consume,  
Et me semble si beau,  
Que pour le voir tousiours i'ay perdu la coustume  
De porter mon bandeau.

204

[C'est elle qui respand dessus les bors de Seine  
 Cette douce poison  
 Qui se coule dans l'ame, & luy fait prendre en haine  
 208 Les loix de la raison.]

Mais la rare beauté dont elle est si vantée  
 Par tout cest Vniuers,  
 Ne se verra iamais bien dignement chantée  
 212 Si ce n'est par tes vers.

Quitte donc tes Romains que ton ame charmée  
 Ne fait que souspirer,  
 Pour voir ceste Princesse à qui ta renommée  
 216 Te fait tant desirer.

Va trouuer les François où le Destin t'appelle  
 Pour finir ton malheur,  
 Et quitte de bon cœur ta langue maternelle  
 220 Pour apprendre la leur.

Cependant RENOVARD t'offrant vne retraite  
 En ce lieu bien-heureux,  
 Te promet sa faueur, & d'estre l'interprete  
 224 De tes vers amoureux.

C'est celuy dont la plume aujourd'huy me fait croire  
 Qu'il eust eu soin de moy,  
 Si le Ciel qui t'auoit reserué cete gloire  
 228 L'eut fait naistre auant toy.

205-208. Cette stance ne figure pas dans les recueils (NR, DP, R, CM).  
 En revanche elle figure dans toutes les éditions de TM et dans B, D. — 219.  
 RPD, Et quitte sans regret ta langue maternelle

Et que pourras tu craindre ayant la cognoissance  
D'un Esprit si parfait,  
Et pour qui les neuf Sœurs se plaisent plus en France  
232 Qu'elles n'ont iamais fait ?

Ainsi disoit l'Amour, quand tu luy fis response  
Que n'ayant plus de choïs  
Tu suiuois le Destin, & la douce semonce  
236 D'un peuple si courtois.

Vien donc heureusement acquiter ta promesse  
Où la France t'attant,  
Et ne differe plus de voir vne Princesse  
240 Qu'Amour te loüa tant.

Viens voir tant de beautez, dont le Ciel qui l'adore  
A voulu la doüer,  
Pour les loüer toy-mesme & pour m'apprendre encore  
244 Comme il les faut loüer.

238. D, l'attend

---

## STANSES

COGNOISSANT vostre humeur ie veux bien ma Siluie,  
Que passant vostre temps  
Auec tous les Amants dont vous estes seruie  
4 Vous les rendiez contens.

La Mode de la Cour m'estant si bien cognuë,  
Pourrois-ie auoir douté  
Qu'on peut viure en ce temps plus chaste et retenuë  
8 Auec tant de beauté ?

l'apreuue vos plaisirs & qu'il vous soit loisible  
D'en iouyr bien à point,  
Car donnant tant d'amour il seroit impossible  
12 Que vous n'en eussiez point.

Mais puisque ce peché point de blasme n'apporte  
Quand on le cache bien,  
Je voudrois seulement que vous fissiez en sorte  
16 Que ie n'en sçusse rien.

*Titre.* P a cette rubrique au-dessus du mot « Stanses » : Il permet à sa dame d'en aimer d'autres que luy, pourueu qu'il n'en sçache rien. CS et RS inscriuent : Stances sur une jeune courtisane. — 3. CS, RB, dont vous estes suiue

7. DP, R 1627, etc., RB, Qu'on pût viure — 9. P, l'approuue | RS, qu'il vous soit possible — 13. CS, puis que le peché — 16. P, sceusse

Celle qui fait du mal se peut dire innocente  
 En le tenant caché,  
 Mais quand on fait du mal & qu'après on s'en vante,  
 20 On fait double péché.

Ne vous vantez donc plus de ce qu'il faudroit taire  
 De peur d'un mauvais bruit,  
 Descourant en plein iour ce que vous n'osez faire  
 24 Sinon qu'en plaine nuit.

En le disant ainsi vous serez diffamée  
 Des contes de la Cour,  
 Au lieu qu'en le taisant vous seriez estimée  
 28 De faire bien l'amour.

Faites qu'en vos façons on puisse recognoistre  
 Vn plus chaste entretien,  
 L'apparance y suffit, il faut feindre de l'estre,  
 32 Et puis n'en faire rien.

Receuez tous les iours ce plaisir ordinaire  
 De quelque Amant discret,  
 Et cessans de le dire & non pas de le faire,  
 36 Tenez le plus secret.

A tous sales discours que vos levres soient closes,  
 Et par vn geste feint,  
 S'il en faut escouter faites changer en roses  
 40 Les lis de vostre teint.

18. P, En cachant son péché, — 19-20. P,

Mais on fait double mal, quand d'un mal on se vante,  
 Qui doit estre caché.

— 24. CS, RB, Sinon en pleine nuit. — 29. RB, Faites qu'en vos discours... — 32. CS, RB, Et puis n'en faictes rien. — 34. RS, De quel amant — 36. P, Tenez le ieu secret.

Vn autre lieu requiert de ne faire pas conte  
Des rapports d'un ialoux,  
Et quittant cet honneur chasser encor la honte  
44 Bien loin d'auprès de vous.

Soubs les rideaux tirés ces paroles lassives,  
Ces ris délicieux,  
Ces contes affetez, & ces façons naïfues  
48 Vous siéront beaucoup mieux.

Qu'alors autour de vous la chambre retantisse  
De souspirs amoureux,  
Goustant ce que l'amour en ce doux exercice  
52 A de plus sauoureux.

Qu'en serrant vn Amant d'une amoureuse estrainte  
Sur vostre sein colé,  
D'un mignard tremblement on voye à chasque attainte  
56 Vostre lict esbranlé.

Pour le moins, ma Siluie, en quittant vostre couche  
Gardez que ce peché  
En vos libres discours par vostre propre bouche  
60 Ne vous soit reproché.

Pourueu qu'on ne le sçache & que la renommée  
Ne vous aille blasmant,  
Soyez si vous voulez tout le iour enfermée  
64 Seule avec vn Amant.

45. P, lascives — 50. P, CS, De baisers amoureux. — 55. P, chaque  
— 58. CS, que le peché — 64. RB, Seule avec votre amant.

Mais faignez d'estre chaste & ne faites pas gloire,  
De me sçauoir trahir,  
Me declarant vn mal que ie ne veux pas croire  
De peur de vous hayr.

Car i'enrage de voir qu'un Page vous apporte  
Si souuent le bon iour,  
Pendant qu'un autre encor attend à vostre porte  
De vous voir à son tour.

D'un despit bien ardent, il faut que ie l'auouë  
Ie me sens embrazer,  
Voyant tous les matins encor sur vostre iouë  
L'empreinte d'un baiser.

Vostre lit plus foulé qu'il ne deuroit paroistre  
Pour n'auoir que dormy,  
Et vostre poil meslé me font trop recognoistre  
Le ieu d'un autre Amy.

Lors voyant loin de vous la honte estre bannie,  
Ie deuïens si ialoux  
Que ie voudrois mourir, mais pour vous voir punie  
Ne mourir qu'avec vous.

65. RB, d'estre sage — 67. DP, R 1627 etc., RB, Me decelant vn mal... — 72. P, Le petit mot d'amour. — 73. P, aduouë — 76. P, La marque d'un baiser. — 77. P, Votre poil plus meslé qu'il — 79. P, Et vostre lict foulé — 80. CS, Les marques d'un Amy. — 81-84. Cette strophe manque dans P. On la trouve cependant dans tous les recueils imitations ou amplifications de NR.

Couurez bien vos amours, sans craindre que i'estime  
Qu'on se doiue fascher,  
Ny que l'on puisse encor vous reprocher du crime  
88 Que vous pourrez cacher.

Que si ie vous surprens me faisant ceste iniure  
Vn iour à l'impourveu,  
Soustenez qu'il est faux iusqu'à tant que ie iure  
92 De n'en auoir rien veu.

Car alors reputant pour des songes friuoles  
Tout ce qui sera fait,  
Et dementant mes yeux pour croire à vos parolles  
96 Je seray satisfaict.

87. P, Et que l'on — 88. RS, pourriez — 95. RS, Et demendant  
mes yeux : P, desmentant



## STANCES

O Dieux ! qui vit iamais d'Amant si déplorable,  
Ny de si rude essay d'une ferme amitié,  
Que celuy qui me rend d'autant plus miserable  
4 Que ie me rends moy-mesme indigne de pitié ?

Car voyant tous les iours que la beauté que i'aime  
Fait dessein sur Aminte afin de l'engager,  
Au lieu de le chasser, ie le conduis moy-mesme  
8 Et l'inuite à me nuire au lieu de m'en venger.

Et par compassion voyant son ame esprise  
D'un bien que ie pourrois luy faire abandonner,  
Pour luy mieux tesmoigner que ie le fauorise,  
12 Le m'en priue moy-mesme à fin de luy donner.

Las ! que croira l'Amour du tourment que i'endure,  
Sinon que ceste feinte est vn crime en effet,  
Et qu'en causant mon mal ie luy fais vn iniure  
16 D'auoir si mal vsé du bien qu'il m'auoit fait ?

Il le croira vrayment, voyant que ie desire  
Vn bien que sa faueur m'auoit fait acquerir,  
Et me reprochera de souffrir un martire  
20 Dont il auoit permis que ie puisse guerir.

Car en pouuant guerir ie fais tout le contraire,  
Et ce qu'un autre Amant outré de passion  
Feroit par desespoir en semblable misere,  
24 Je le fay par respect, & par discretion.

Mais apres tant d'efforts la rage qui m'emporte  
En me comblant l'esprit de honte & de regret,  
Me blasme qu'en souffrant une douleur si forte  
28 Je me monstre insensible en faisant le discret.

Et qu'en cet accident si plein de violence,  
Et qui semble outrager ma fidelle amitié,  
Cet iniuste respect si plein de patience  
32 Est digne de mespris plustost que de pitié.

Il est vray, mais ce mal est cause de ma gloire,  
Et bien que iustement ie m'en puisse douloir,  
Pour empescher ma plainte, il me suffit de croire  
36 Que celle qui le veut m'oblige à le vouloir.

---

## SONNET

POVR MADAMOYSELLE DV MAYNE

TOY qui lis dans le cœur des hommes & des Dieux,  
Si tu sçais la raison d'un secret que i'ignore,  
D'où vient que ta Cloris que tout le monde adore  
4 Porte tant de rayons & de feus dans ses yeux ?

Et pourquoy ne voyant qu'un Soleil dans les Cieux,  
Faut il qu'elle en ait deux, & si luyants encore  
Qu'auprès d'eux le Soleil ne paroist gueres mieux  
8 Que fait auprès de luy l'estoille de l'Aurore ?

Ainsi, belle Cloris, ie parlois à l'Amour  
De tes yeux plus ardans que ce flambeau du iour  
11 Que nous voyons au soir se cacher sous les ondes.

Quand ce Dieu, me monstrant deux Mondes dans ton sein,  
Me fit voir que les Dieux les firent à dessein,  
14 Et que ces deux Soleils estoient pour ces deux Mondes.

ses

4. Le texte porte : & de feus dans yeux ; le pronom possessif a été ajouté à l'encre dans l'interligne. — 7. Nous corrigeons la leçon de NR : Qu'après en adoptant celle de DP et de R, et en conformité avec le vers suivant.

## POVR VN BRACELET D'AMBRE ET DE PERLES

A ELLE MESME

Si c'est quelque chose certaine  
Que l'ambre soit venu des pleurs,  
Par qui les filles de Climene  
Firent cognoistre leurs douleurs,  
Et que les perles soient encore  
6 Des larmes que verse l'Aurore ;

O que ces perles ordinaires  
Et cet ambre dont tu te sers,  
Presagent de longues miseres  
A ceux qui, viuants dans tes fers,  
Avec leurs larmes se promettent  
12 D'atteindre au bon-heur qu'ils souhaitent.

Il ne faut donc pas que l'on pense  
De t'aymer sans viure en tourment,  
Ny de souffrir en esperance  
De trouuer de l'alegement  
Ou du repos en ses alarmes,  
18 Puis que tu n'aymes que les larmes.

## POVR CLORIS

Vous qui pour le prix d'une pomme  
Vintes monstrier aux yeux d'un homme  
Ce que vous auez de plus beau,  
Venez voir Cloris languissante,  
Et par quelque secret nouveau  
Chassez le mal qui la tourmente.

Remettez des traicts et des charmes  
Dans ses yeux au lieu de ces larmes  
Que nous en voyons degouster,  
Rendez luy ses roses nouvelles,  
Et ce qu'elle eut peu vous prester  
Pour vous rendre encore plus belles.

Autrement vous nous feriez croire  
Que pour luy desrober sa gloire  
Vous luy desrobez la santé,  
Et que pour contenter l'enuie  
Que vous portez à sa beauté,  
Vous attendez contre sa vie.

Mais vne si grande malice  
Tournant à vostre preiudice  
La feroit monter dans les Cieux,  
Où les doux attraits de sa face  
Vous faisant mespriser des Dieux  
La feroit seoir en vostre place.

24

Faites donc par quelque allegiance  
Qu'elle vous laisse en assurance  
Là haut entre les immortels,  
Et sans luy faire plus la guerre  
Laissez la iouïr des autelz  
Que vous auiez dessus la terre.

30

---

## CHANSON

POVR MADAME LA VICONTESSE D'OCHI

AMOVV, quitte tes armes,  
Et pour voir sous tes loix

Tous les hommes rangez sans blesseure & sans larmes,  
4 Emprunte de Doris les charmes de sa voix.

Ceste voix nompareille  
Qui peut raur les Dieux,

Te peut incontinent faire entrer par l'oreille,  
8 Dans les cœurs où iamais tu n'entras par les yeux.

Rien n'est exempt de flame  
Alors qu'on l'oït chanter,

Et l'essay nous apprend qu'un homme n'a point d'ame  
12 S'il ne la pert alors qu'il la peut escouter.

Aussy ce charme estrange  
Par qui tout est dompté

Nous force d'auoüer que Doris est vn Ange  
16 Puis qu'en ayant la voix elle en a la beauté.

Heureux donc se peut croire,  
En viuant sous tes loix,

Celuy sur qui ses yeux ont acquis la victoire,  
20 Pourueu qu'elle ait le cœur aussi doux que la voix.

## SONNET

Si faut-il se resoudre à faire quelque effort  
Pour rompre ma prison sans languir dauantage,  
Et croire en ce danger que pour trouuer vn port  
4 Il faut changer de route, ou bien faire naufrage.

Au moins à l'auenir i'auray ce reconfort,  
Que sans chercher ailleurs qu'en mon propre courage  
Le remede qu'un autre attendroit de la mort,  
8 Je me seray moy-mesme affranchy de seruage.

Adieu donc, belle ingrater, adieu, fiere beauté,  
Puis que vostre rigueur me met en liberté,  
11 Et me fait violer les loix de vostre empire.

Mais croyez qu'en brisant les fers où ie suis pris,  
Vous m'y forcez vous mesme, & que ie m'en retire  
14 Avec plus de regret, que non pas de mespris.

3. DP, treuuer vn port

---



## ALCIDON PARLE

FILLIS, auprès de cet ormeau  
Où païssoit son petit troupeau,  
Estant toute triste & pensive,  
De son doit escriuoit vn iour  
Sur le sablon de ceste riue :  
Alcidon est mon seul amour.

Ie ne deuois pas m'asseurer  
De voir sa promesse durer  
Par ce qu'en chose plus legere  
Ny plus ressemblante à sa foy,  
L'ingrate & pariure Bergere  
Ne pouuoit se promettre à moy.

Vn petit vent qui s'esleuoit  
En mesme instant qu'elle escriuoit  
Ceste preuue si peu durable,  
Effacea sans plus de longueur  
Sa promesse dessus le sable  
Et son amour dedans son cœur.

*Dans IM, cette pièce est intitulée : Imitée de l'Autheur de Diane de Montemaior, par de Lingendes. Alcidon parle. LES ANNALES POÉTIQUES, Paris, 1778-1788 (tome xv) lui donnent le titre ambigu : Epigramme imitée par l'Autheur de Diane de Montomajor.*

Voir notes, pp. 232, 233.

---

## STANCES

6      BELLE Armide, à quelle raison  
Pour nous tirer en ta prison  
Vses-tu de tant de caresses,  
Puis qu'abusant de ces apas  
Tes beaux yeux nous font des promesses  
Dont ton cœur ne se souvient pas ?

12      Quelle erreur t'a peu faire croire  
Qu'on puisse acquérir de la gloire  
Avec tant d'infidélité,  
Et que l'amour & la constance,  
Au pris de la legereté,  
Soient des idoles sans puissance ?

18      Cesse donc de plus inuenter  
Tant d'attraits pour nous arrester  
Et pour raurir nostre franchise,  
Puis qu'au lieu de la retenir  
Aussy tost que tu l'as conquise  
Tu ne t'en veux plus souuenir.

Hé ! quel honneur peux tu pretendre  
De tant de cœurs qu'on te voit prendre,  
Que tu quittes de iour en iour  
Pour d'autres conquestes nouvelles,  
Imaginant plustost l'amour  
Sans des flammes que sans des ælles ?

24

Mais hélas ! ô chere beauté,  
Ie blasme ta legereté,  
Sans penser que la douce amorce,  
Dont tu te sers pour m'engager,  
Me rait l'enuie & la force  
De me soustraire à ce danger.

30

Car voyant ma perte euidente  
Sur vne Mer si peu constante,  
Mon cœur semble s'y preparer,  
Desirant si fort son naufrage  
Que de peur de s'en retirer  
Il n'a peur que d'estre trop sage.

36

Hélas ! Raison, pardonne moy,  
Si tu vois qu'enfraignant ta loy,  
Ie fay si peu de resistance  
Quand on m'oste la liberté,  
Et si malgré son inconstance  
Ie veux mourir pour sa beauté.

42

Et qui pourrait t'estre fidelle  
Aymant vne chose si belle ?  
Ou bien en voyant seulement  
Ses beaux yeux, dont la douce flame  
48 Me fait haïr si doucement  
Le defaut qu'elle a dedans l'ame ?

Je veux donc aymer ma prison,  
Et croire, pour la guerison  
De la douleur qui me tourmente,  
Ou que ie pourray l'arrester,  
Ou que son humeur inconstante  
54 Me contraindra de l'imiter.

43. DP, R 1627, *etc.*, A, F, n'estre fidelle

---

## CLORIS SE DEFFENT CONTRE DORINDE

DE LA MORT D'ALCIDON DONT ELLE ESTOIT  
ACCUSÉE

DORINDE, croiriez vous qu'en la fin violente  
D'un berger incensé,  
Accusant ma froideur jamais ie me repente  
4 De ce qui s'est passé ?

C'est bien iniustement que ie suis poursuyüe  
De la mort d'un Amant,  
Autant deraisonnable en finissant sa vie  
8 Que vous en m'en blasant.

Car bien qu'il l'ait finie après l'auoir trainée  
Si long-temps en langueur,  
Il en faut accuser son amour obstinée  
12 Et non pas ma rigueur.

Et vrayment sans raison ie me vois accusée  
De l'auoir tourmenté,  
Quand vous dites sa peine auoir esté causée  
16 D'auoir veu ma beauté.

*Titre.* P, defend — 2. P, insensé — 7. P, desraisonnable — 15. DP  
1615, 1618, R 1642, sa peine auoit esté causée

S'il a receu du mal à cause qu'il l'a veuë,

Accusez en ses yeux

Et s'il en faut blasmer ceux qui m'en ont pourueuë,

20

Accusez en les Dieux.

Que s'il est mort d'amour, c'est en vain qu'on estime

Que ie deuois l'aymer,

Et qu'en le dedaignant ie fisse quelque crime

24

Dont on m'ait peu blasmer.

Car si i'ay deu l'aymer par ce qu'on l'oyoit plaindre

Qu'il viuoit soubs ma loy,

On m'oblige d'aymer tous ceux qui pourront faindre

28

D'auoir du mal pour moy.

Par les souspirs menteurs & par les larmes feintes

Des Bergers de ce temps,

Les Belles aujourd'huy seroient toutes contraintes

32

De les rendre contents.

Bien serois-ie coupable & la cause certaine

De son mal aduenü,

Si par quelque promesse en sa poursuite vaine

36

Ie l'eusse entretenu.

Mais sçachant qu'à ses feux mon œil seruoit d'amorce

Lorsque ie l'auois veu,

Ie ne le voyois plus si ce n'estoit par force

40

Ou bien à l'impourueu.

Aussy croyois-ie bien qu'apres vn long martire  
 Il s'estoit peu guerir,  
 Quand ie sceu qu'il viuoit depuis qu'il me vint dire  
 Qu'il s'en alloit mourir.

44

Ingrate (me dit-il) pour t'auoir bien seruie  
 Adorant ta beauté,  
 Je vois bien qu'à la fin tu m'osteras la vie  
 Après la liberté.

48

Le mal qui m'afoiblit me contrainct de me rendre  
 Après vn long effort,  
 Et mes flames des-ja s'estouffent dans leur cendre,  
 Et meurent par ma mort.

52

Ce grand feu dont l'ardeur me sembloit incurable  
 N'a plus tant de vigueur,  
 Et mon sein n'est plus rien qu'un tombeau déplorable  
 Des cendres de mon cœur.

56

Ta rigueur en est cause en me forçant d'esteindre  
 Mon mal par mon trespas,  
 Puisque tu fuis l'amour, que mesme tu veux feindre  
 De ne cognoistre pas.

60

Tes beaux yeux, ô Cloris, te le feront cognoistre,  
 Si tu prens ton miroir,  
 Car c'est dedans tes yeux que ie le vis paroistre  
 Lors que ie t'ozay voir.

64

41-42. P, que son premier martyre

Commençoit à guerir,

— 51. P, desia — 58. P, par mon repas, — évidemment une erreur du typographe. — 64. P, osay

De tels mots Alcidon continuoit sa plainte  
                   En pensant m'esbranler,  
 Alors que le desir de voir sa flamme esteinte  
 68                   Me fit ainsi parler.

Encor que ta douleur esmeuue par tes larmes  
                   Les rochers d'alentour,  
 En vain tu fais combattre avec de telles armes  
 72                   La pitié pour l'amour.

Puisque tu sçais le mal que mon œil te peut faire  
                   Apprens à me laisser,  
 Voyant que ie me cache en ce lieu solitaire  
 76                   De peur de te blesser.

Fuis l'ingrate Cloris dont l'ame est plus sauvage  
                   Que les Dains qu'elle suit,  
 Et pour viure en repos esloigne ce visage  
 80                   Dont la beauté te nuit.

Tu n'aurois pas senti la fleche enuenimée  
                   Dont ton cœur est époint,  
 Si i'eusse aussi bien peu m'empescher d'estre aymée,  
 84                   Comme de n'aimer point.

N'espere donc iamais qu'Amour te puisse rendre  
                   De mon ame vainqueur,  
 Quoy qu'il soit dans mes yeux, ie sçay bien me deffendre  
 88                   Qu'il ne passe en mon cœur.



Car le mal qu'il t'a fait & dont ie te voy plaindre  
 En t'en prenant à moy  
 M'a fait haïr sa flame, & m'a tousiours fait craindre  
 De tomber sous sa loy.

92

Auec de tels discours pouuant finir sa peine  
 S'il eut voulu guerir,  
 Ie luy pensois oster ceste esperance vaine  
 Qui le faisoit mourir.

96

Mais il croyoit qu'amour ayant sur moy victoire  
 Le secourroit vn iour,  
 Et moy d'autre costé ie ne pouuois pas croire  
 Qu'il deut mourir d'Amour.

100

Aussi n'aurois-ie point de blasme de sa perte  
 S'il eut creu mes propos,  
 Et ceste place icy ne seroit pas ouuerte  
 Pour receuoir ses os.

104

Blasmez donc Alcidon de sa perseuerance  
 Sans m'en donner le tort,  
 Cognoissant sa folie en sa longue constance  
 Aussy bien qu'en sa mort.

108

Et l'accusant tout seul de la fin de sa vie  
 Qu'on me veut reprocher,  
 Sçachez qu'aux furieux la mort est vne enuie  
 Qu'on ne peut empescher.

112

91. R 1642, la flame | P, M'a serui de conseil pour m'aduertir de craindre — 103. R 1642, Car cette place — 105. P, de sa longue imprudence — 107. P, Cognoissant son erreur en sa folle constance — 109-112. P, Cette strophe manque. — 109. DP, Et l'accusons

## STANCES

PAR l'aide de Venus vn Amant vit vn iour  
L'Idole qu'il aymoît dans son lit animée,  
Au contraire ie voy par le courroux d'Amour  
4 Ma Fillis toute viue en rocher transformée.

Son cœur sembla tousiours vn rocher en rigueur,  
Mais ceste dureté dans ses membres infuse  
En gagnant tout son corps s'escoula de son cœur,  
8 Son cœur contre elle-mesme estant vne Meduse.

Ou ie croy que l'Amour de mes pleurs se seruant,  
Et les rendant pareilz à ces eaux d'Eurimene  
Qui changent en cailloux ce qu'elles vont lauant,  
12 Se soit ainsy seruy de mon mal pour sa peine.

Car autrement son cœur s'amolissant vn iour  
Se fust laissé gagner par ma perseuerance,  
Si contre tous les traits que luy tiroit Amour  
16 Sa seule dureté n'eust esté sa constance.

Ie sçay que l'action & l'apparence aussi  
Peuent faire douter qu'elle soit vne Idole,  
Mais comme on l'oît parler, les Rocs parlent ainsi,  
20 Le bruit & l'air frappé leur donnant la parole.

Je ne m'estonne point quand ie la vois marcher,  
A cause que ie sçay que dans la mer profonde  
Tiphis vit autrefois mouuoir vn grand rocher  
24 Qui choquoit les vaisseaux & couroit dessus l'onde.

Comme dans son visage au lieu de deux beaux yeux  
On voit des feux ardants où se bruslent nos ames,  
Ainsi dans la Sicile on voit en diuers lieux  
28 Au sommet des rochers luire de grandes flames.

Comme sur les rochers on voit naistre des fleurs  
Ainsi de mille fleurs on voit sa face pleine,  
Et ses beaux yeux encor' se fondre tout en pleurs  
32 Comme on voit d'vn rocher couler vne fontaine.

Sa bouche a les deux bords de corail rougissant,  
Et dessus son beau sein la neige est releuée,  
Ainsi sur les rochers le corail va croissant,  
36 Ainsi sur les rochers la neige est conseruée.

Laissant donc les raisons que ie pourrois chercher  
Pour prouuer ce miracle aduenü de nostre age,  
Il suffit de sçavoir qu'elle fut vn rocher  
40 Contre qui sa rigueur me fit faire naufrage.

---

## RESPONCE AV CARTEL

DE FLORIODORANTS QVI SOVSTENOIT LE  
DEDAIN DES DAMES

CHEVALIER de Dedain, qui faisant trop de gloire  
De te voir dédaigné, nous penses faire acroire  
Qu'à l'Amour le Dedain n'est pas vne poison,  
Sçache que nous venons t'apprendre à ton dommage  
Qu'endurer le Dedain c'est manquer de courage,  
6 Et que le soustenir c'est manquer de raison.

Car par quelle raison se pourroit-il bien faire  
Qu'Amour changeant d'humeur viue par son contraire,  
Et qu'avec des glaçons il se puisse nourrir  
Puis qu'enuers vn Amant le Dedain d'une Dame  
N'est pas tant vn essay pour connoistre sa flame,  
12 Qu'un outrage insolent pour la faire mourir ?

Et comme la Beauté dont notre ame est éprise,  
Et qui par la douceur nous priue de franchise,  
Acquiert par le Dedain le nom de cruauté,  
Tout de mesme l'amour, qui souffre sans vengeance  
Que l'iniuste Dedain d'une ingrante l'offence,  
18 Ne peut plus estre Amour, mais vne lascheté.

Que si quelque Orgueilleuse avec de l'artifice  
Sans respect de l'amour dédaigne ton service,  
Empeschant que ton cœur ne puisse estre contant,  
Quittes-en le dessain, non pas comme impossible,  
Mais de peur de montrer d'auoir l'ame insensible,  
24 En pensant acquerir l'honneur d'estre constant.

Ou consens pour le moins qu'à faute de merite  
La gloire d'estre aymé te doit estre interdite,  
Et qu'avec le Dedain l'Amour te fait punir,  
Car nous venons expres pour faire reconnoistre  
Aux yeux de ceste Cour, que tu te fais paroistre  
30 Bien digne de Dedain de l'oser soustenir.

---

# POVR LE BALET DES AMOVREVV VESTVS DE VENTS

AVX DAMES

6 He ! pourquoy, nous voyant paroistre,  
Feindrez-vous de ne pas connoistre  
Ces Amants reuestus de vents ?  
Belles causes de nostre flame,  
Nous sommes les portraits viuants  
De l'inconstance de vostre ame.

12 Si pour auoir tousiours porté  
Dans le cœur la fidelité,  
Nous sommes vn peu dissemblables  
Maintenant que nous la quittons,  
Nous sommes donc mesconnoissables  
Parce que nous vous imitons.

18 Car le seul desir de vous plaire  
Contre nostre humeur ordinaire  
Cause en nous vn tel changement,  
Sachans que sans la Sympatie  
De l'aymée avec son amant,  
L'amour est bien-tost amortie.

Toutesfois si ne pouuons-nous  
Nous transformer si bien en vous  
Que nostre art se change en nature,  
Et quoy qu'en fin nous ayons fait  
Nous ne pouuons qu'estre en peinture  
Ce que vous estes en effait.

---

## POVR LE BALET DES DIEVX MARINS

AVX DAMES

6 L'HVMEVR de nos cœurs inconstans  
Nous a fait plaire si long-tans  
Parmy l'inconstance de l'onde,  
Que nous pensions que Iupiter  
Auoit fait la Mer en ce Monde  
Seulement pour nous arrester.

12 Mais après vn si long plaisir,  
Comme nous la voulions choisir  
Pour nostre demeure éternelle,  
Vn iour de calme seulement  
Nous a fait dépiter contre elle  
Et chercher vn autre Element.

18 Desià nous luy disions Adieu,  
Et choisissants quelque autre lieu  
Selon nostre humeur inégale,  
Afin de viure dedans l'ær  
Nous allions visiter Dedale  
Pour apprendre l'art de voler.



24 Mais comme nous gaignions le bort,  
Allants chercher tout d'un accort  
Quelque demeure plus certaine,  
Nous fusmes aussi-tost suiuis  
Par vne Nimphe de la Seine  
Qui nous fit prendre un autre aduis.

30 Si tost qu'elle fut près de nous,  
Grands Dieux (dit-elle) arrestez-vous,  
Car sçachant l'humeur infidelle  
Dont vos esprits sont possédez,  
Je vous apporte vne nouuelle  
Telle que vous la demandez.

36 Suyuez-moi donc asseurément,  
Puis que vous cherchez seulement  
Le vray seiour de l'inconstance,  
Je vous meine dans vne Cour  
Où vous aduoüerez que la France  
Luy sert d'ordinaire seiour.

42 C'est en ce lieu qu'elle fait voir  
Les miracles de son pouuoir,  
Je vous en parle par l'espreuue  
Du temps present & du passé,  
Comme estant Nimphe de ce Fleuue  
Par qui Paris est trauersé.

48 Vous y verrez de tous costez  
De toutes sortes de beautez,  
Dont l'ame sans cesse agitée  
Ne se peut comparer qu'au vent,  
Et ie croy que vostre Protée  
Ne se change pas si souuent.

54 Leurs pensers sans paix ny repos  
Sont occupez à tout propos  
A trouuer quelque amour nouuelle :  
On ne voit rien de si changeant,  
Et semble qu'au lieu de ceruelle  
Elles n'ont que du vif-argent.

60 Par ces mots nos legers Esprits  
Se virent tellement épris  
De voir vn si volage Empire,  
Que seulement depuis ce temps  
En ce point seul nous pouuons dire  
Que nous auons esté constants.

66 Mais la Nymphe en nous amenant  
Pour nous monstrar incontinant  
Quelle est son humeur, & la vostre,  
En mesme iour nous ayma tous,  
Nous hayt tous l'vn après l'autre,  
Et puis se desroba de nous.

Aussy iugeans ceste façon  
Pour vn trait de quelque leçon  
Qu'elle auoit euë en vostre escole,  
Nous en fusmes si satisfaits,  
Que nous creusmes en sa parole  
En voyant de si bons effets. .

72

Prenants donc pour nostre Element  
Ce lieu si propre au changement,  
Nous croyons que vostre inconstance  
Nous peut assurer desormais  
De nous plaire si fort en France  
Que nous n'en sortirons iamais.

78

---

## ODE A LA REYNE <sup>1</sup>

GRANDS Arbitres de toutes choses,  
Iusques à quand souffrirez-vous  
Que l'Aurore avec tant de roses  
Se vienne montrer deuant nous :  
5 Et que par la route ordonnee  
Pour les plus beaux iours de l'annee  
Le Soleil venant tant de fois,  
Ramene le Mois execrable  
Qu'un Attentat abominable  
10 Doit rayer du nombre des mois ?

O Destins, il y va du vostre  
De permettre ainsi sans raison  
Qu'ils se facent voir l'un & l'autre  
Si parez en cette saison,  
15 Et qu'avecques tant de licence  
Durant l'extrême violence  
Du plus grand mal que nous ayons,  
Ils paroissent sur nostre teste  
Comme à quelque beau iour de feste  
20 Couronnez de tant de rayons.

<sup>1</sup> L'Ode à la Reyne parut, avec les dix-huit pièces du Recueil de 1609, dans *Les Delices de la poesie françoise*, 1615, et dans les réimpressions qu'on donna de ce Recueil en 1618 et 1620. Le poëme ne se trouve dans aucun des autres Recueils poétiques, sans doute à cause de sa longueur, mais l'abbé Goujet en signale une édition indépendante (1611) que nous n'avons pu retrouver.

Voir à la Bibliographie, pp. xxxi et xxxvi.

Las ! avec quel meilleur visage  
Eussent-ils peu nous obliger  
Si les vents du dernier orage  
Se fussent passez sans danger,  
25 Et que nostre fameux Alcide  
Guaranty d'un fer parricide,  
En dépit de ses ennemis  
Eut acheué tant de miracles  
Que la voix de tous les Oracles  
30 Nous auoit si souuent promis.

Mais de les reuoir à cett' heure,  
Tels qu'ils nous souloyent esclairer  
Quand la fortune estoit meilleure,  
Cela ne se peut endurer :  
35 Vangez-vous donc de ceste iniure  
Et faisant qu'une Nuict obscure  
Pour un Mois retarde leurs cours,  
Fermez-leur à tous deux l'entree  
Par où ceste triste Contree  
40 Les voit arriuer tous les iours.

Car hélas ! quelle est ta pensee,  
Chere Compagne du Soleil,  
Si tu n'es du tout insensee,  
De luire avec tant d'appareil ?  
45 Il vaudroit bien mieux, claire Aurore,  
Pour toy mesme, & pour nous encore  
Nous laisser en obscurité,  
Et ne bouger des bords du Gange  
En ce temps qu'un malheur estrange,  
50 Nous fait tant haïr la clarté.

Retourne, retourne en arriere,  
O belle Reine du Leuant,  
Et rompant icy ta carriere  
Ne t'engage point plus avant,  
55 Pren cependant vn peu d'aleine,  
Et souffrant, sans te mettre en peine,  
Que la Nuit auant ton retour  
Regne ce Mois sans interuale,  
Demeure avecques ton Cefale  
60 Tout ce temps à faire l'Amour.

Et toy, grand Flambeau de ce Monde,  
Ne te sieroit-il pas bien mieux  
De passer tout ce Mois sous l'onde  
Que paroistre ainsi dans les Cieux :  
65 Et prouoquer toute la France  
Par vne si grande insolance  
A te maudire desormais  
Avec plus de haine, & de rage,  
Que l'on ne fait en ceste Plage  
70 Où les gens ne songent iamais.

Et vrayment tu deurois bien craindre,  
Qu'ayans plus de pitié de nous,  
Les Dieux laissez de nous voir plaindre  
Contre toy n'entrent en courroux,  
75 Et qu'oyans comme on te deteste,  
Ils ne t'ostent le Char celeste,  
Ainsi qu'ils firent autrefois,  
Quand tu vins avec la houlette  
Te loüer aux Vachers d'Admette  
80 Pour mener leurs troupeaux aux bois.

Ou qu'eux-mesme à nostre priere  
Tous les iours ne facent monter  
Des broüillas contre ta lumiere  
Comme fit le grand Iupiter,  
85 Lors que tenant la Tessalie  
Dans les ombres enseuelie,  
Il disparut d'entre les Dieux  
Pour voir ceste Nimphe d'Inache,  
Qui depuis en forme de Vache  
90 Fut gardeee avecques cent yeux.

Aussy sans aigrir d'auantage,  
Les Dieux tous prests à nous vanger,  
Tu deurois d'vn aduis plus sage  
Avoir peur de nous affliger :  
95 Et durant cet Anniuersere  
Cachant sous vn autre Emissere  
Ce fascheux flambeau qui nous luit,  
Faire en sorte par ton absence,  
Que sur l'Orison de la France  
100 Tout ce Mois ne soit qu'une Nuit.

Mais vne Nuit aussi confuse  
Qu'elle estoit au commencement,  
Auant que la lumiere infuse  
Eust distingué chaque Element,  
105 Et telle qu'elle pouuoit estre  
Quand ce fol qui se fit parestre  
Si mauuais Cocher à son dan,  
Ayant bruslé toute la terre,  
Cheut frappé d'vn trait de tonnerre  
110 Avec ton Char dans l'Eridan.

Ha ! Soleil, que toute l'histoire  
Te fit autrefois vn grand tort  
De louer ceste robbe noire  
Que tu pris quand Cesar fut mort .  
115 Car qui ne te croira coupable  
De cet accident lamentable  
Dont la France s'afflige tant ;  
S'il aduient iamais qu'on remarque  
En la mort de nostre Monarque  
120 Que tu n'en as pas fait autant ?

Qui ne croira voyant sa vie  
Sous qui cét Empire éclatoit,  
Qu'en ton cœur tu mourois d'enuie  
De le voir si grand qu'il estoit ?  
125 Ayant despit que ses loüanges  
Obligeoient les peuples estranges  
De le desirer pour leur Roy,  
Et que sa gloire vagabonde  
Auoit tant couru par le Monde  
130 Qu'il estoit mieux connu que toy.

Mais qu'est-il besoin que ie treuve  
Des raisons d'un autre costé,  
Pour montrer vne entiere preuue  
De ta mauuaise volonté,  
135 Puis que sans me donner la peine  
De chercher plus auant la haine  
Que nous te voulons reprocher,  
Personne ne peut contredire  
Que l'Espagne ne te retire  
140 Tous les soirs chez elle à coucher ?



Autrement n'est-il pas croyable  
Sans quelque grande inimitié,  
Qu'en ce malheur si pitoyable  
Ton cœur n'ait point eu de pitié :  
145 Voyant la France toute preste  
De se perdre en ceste tempeste,  
Ainsi que l'on voit loin du port  
Vne Nef des vents agitee  
Dessus vne Mer irritée  
150 Apres que son Pilote est mort ?

Helas ! non, il n'est pas possible  
Qu'une autre que toy seulement  
En ce desastre si sensible  
N'ait point eu de ressentiment,  
155 Ny pleuré de voir tant de larmes,  
Dont ainsi qu'avecques des charmes  
Les Mutins furent amollis  
Par ceste grand' Reyne exploree,  
A qui nous devons la duree  
160 De l'Empire des Fleurs de Lis.

O digne, & celeste Princesse,  
N'est-il pas vray qu'il eut gemy  
Vous voyant si fort en detresse  
S'il n'eust esté nostre ennemy ?  
165 Et qu'il n'eust pas eu le courage  
De voir vn si parfaict visage,  
Des beautez l'unique sejour,  
De frayeur deuenir plus blesme  
Et plus troublé qu'il n'est luy mesme,  
170 Alors qu'il s'eclipse en plain iour ?

N'auoürez-vous pas, ô grand' Reine,  
Que les Rochers plus doux que luy  
Prirent alors vne Ame humaine  
Pour compatir à vostre ennuy,  
175 Et qu'il faut conclure à sa honte,  
Qu'ayant tenu si peu de conte  
De vous plaindre en cet accident,  
Il doit estre plus dur encore  
Que ne pensoit Anaxagore  
180 Qui le creut vn cailloux ardent ?

Que si la Muse qui m'inspire  
A depeindre icy vos douleurs,  
Me permettoit de les decrire  
Auec d'assez viues couleurs,  
185 En ceste ardeur qui me transporte,  
Iẽ les peindrois de telle sorte,  
Qu'un iour ceux qui liroient mes vers  
Croiroient qu'apres ceste auanture,  
C'est en dépit de la Nature  
190 Qu'il luit encore à l'Vniuers.

Car on verroit par vostre plainte,  
Auec de secrets mouuemens,  
Tout vostre Loure en son enceinte  
S'esbranler en ses fondemens,  
195 Et se détacher de sa place,  
Comme sous ce chancre de Thrace  
Qui perdit sa femme deux fois,  
On vit les montagnes voisines  
Se déprenans de leurs racines  
200 Se laisser mener à sa voix.

Vous mesmes y seriez portraicte  
Non plus avecques vos attraits  
De qui pour quelque grand' défaite  
Les amours empruntent leurs traits :  
Mais telle qu'Appelle, ou Tymante  
Eussent peint ceste chaste Amante,  
Qui se pasmant à tous les coups  
Sans pouuoir estre consolee  
Fit dans soy mesme vn Mausolee  
Aux cendres de son cher Espoux.

Ces belles roses incarnates  
Dont le Ciel, ouurier nompareil,  
Forma vos léures delicates  
N'auroient plus l'éclat si vermeil,  
Ceste belle face adoree  
D'un long ennuy décolorée  
N'auroit plus de si viues fleurs :  
Et de vos beaux yeux tous humides  
Deux sources de perles liquides  
Couleroient en guise de pleurs.

En apres peignant ces grands voiles,  
Triste & piteux habillement  
De ce beau Chef, dont les Estoiles  
Seroient vn plus iuste ornement,  
Vous sembleriez ceste Courriere  
Qui de iour cachans sa lumiere  
N'éclaire iamais que le soir,  
Quand durant les nuicts plus funebres,  
S'affublant toute de tenebres,  
Elle n'ose se faire voir.

Et telle que dans vn nuage  
Qui la couuroit toute à l'entour,  
A regret faisant son voyage  
L'Aurore ramena le iour,  
235 Lors qu'en ceste iniuste querelle  
Où pour vne femme infidelle  
Les Troyens furent deconfis,  
Toute pasle, & toute changee  
Elle eut veu les bords de Sigee  
240 Tous rouges du sang de son fils.

Les Graces toutes desolees  
De voir vos plaisirs au cercueil,  
Seroient peintes décheuelees  
Avec de longs habits de deuil :  
245 Les Amours pleurans avec elles,  
Et s'arrachans toutes leurs aisles  
Prés de vous seroient peincts encor',  
Et de vos larmes respanduës  
Trop belles pour estre perduës  
250 Ils rempliroient des vases d'or.

La pauvre France en agonie,  
Pourtraite en ce mesme dessein,  
D'un teint de mort toute ternie  
Auroit vn couteau dans le sein,  
255 Les yeux mourans, la bouche perse,  
On la verroit à la renuerse,  
Aussi loing d'espoir de salut  
Qu'elle estoit, lors que sur sa riue  
Le Clain la vit presque captive  
260 Perdre le meilleur sang qu'elle eut.

265 Mais bien qu'on la peut croire morte  
Selon tout iugement humain,  
Je voudrois pourtant faire en sorte  
Qu'elle vous peut tendre la main,  
Et vous donner quelque assurance  
De ceste infallible esperance  
Qu'elle auroit de pouuoir guerir  
De ceste blesseure mortelle,  
270 Pourueu qu'ayant quelque soin d'elle  
Il vous pleust de la secourir.

275 Hé ! que pouuoit-elle mieux faire  
Sentant desia faillir son poux,  
Et qu'elle auoit le sort contraire  
Que recourir du tout à vous,  
Qui par vn miracle visible  
Auez fait, que tout inuincible  
De sa cheute se relevant  
A la façon de quelque Anthee,  
On la voit aussi redoutée  
280 Comme elle estoit auparauant ?

285 Car il est vray que nostre histoire  
Ne sçauroit avecque raison  
Vous refuser l'entiere gloire  
De son entiere guerison,  
Ny taire d'un iuste silence  
Que c'est vostre seule prudence  
Qui retient encor' dans les fers  
Les sanglans Demons de la guerre,  
Qui pour desoler nostre terre  
290 Se déchainoient dans les Enfers.

Aussi ne le peut elle taire,  
Au contraire elle dit par tout  
Que c'est vostre soin tutelaire  
Qui tient cet Empire debout,  
295 Et qu'à vostre seule requeste  
La faueur du Ciel toute preste  
De complaire à vos volontez,  
Desormais ne lairra plus luire  
Tous les Astres qui peuuent nuire  
300 Au cours de nos prosperitez.

Face le Destin fauorable  
Qu'un si grand bon-heur esperé,  
Par vne issuë indubitable  
Rende vostre Nom adoré,  
305 Et qu'en la bonace asseuree  
D'une Paix de longue duree,  
Le François doucement nourry  
Esgale un iour sans manterie  
La Regence de sa MARIE  
310 Au regne de son grand HENRY.

Ainsi par la bouche des hommes  
Receuant des vœux Immortels,  
Puissiez-vous au siècle où nous sommes  
Toute seule auoir des Autelz :  
315 Ainsi le Temps puisse sans cesse,  
Par vne Immortelle Jeunesse  
Conseruer la pure blancheur  
De ce beau teint, où dans la nege  
Les Roses ont le Priuilege  
320 De se nourrir en leur frescheur.

Ainsi tousiours d'un soin propice  
Puissiez-vous voir les Elemens  
Conspirans pour vostre service  
Obeïr à vos mandemens,  
325 Et sans que rien vous importune,  
Tenant la mauuaise Fortune  
Dans vne eternelle prison,  
Rendre vostre gloire si grande  
Qu'à tout iamais elle commande  
330 Dessous l'un & l'autre Orison.

---

## CHANSON <sup>1</sup>

6 Si c'est vn crime que l'aymer  
L'on n'en doit iustement blasmer  
Que les beautés qui sont en elle,  
La faute en est aux dieux  
Qui la firent si belle :  
Mais non pas à mes yeux.

12 Car elle rend par sa beauté  
Les regards, & la liberté  
Incomparables deuant elle.  
La faute en est aux dieux  
Qui la firent si belle :  
Mais non pas à mes yeux.

1 & 2. *Bibl. Nat., Ms. 12724 fr.*—

Si c'est vn Crime de l'aimer  
Il n'en faut } iustement blasmer  
On n'en doit }

— 2. AC porte : L'on en doit. Le sens exige la particule négative, que nous trouvons du reste dans les deux autres recueils qui reproduisent ce couplet. RECUEIL 1680, On n'en doit — 4. Nous rejetons les vers formant refrain vers la droite avec le RECUEIL de 1680. — 6, 12, etc. RECUEIL 1680 et Ms. cité, Et non pas à mes yeux.

7-12. Dans le RECUEIL de 1680 — le seul des recueils poétiques outre AC qui contient cette chanson — la deuxième strophe manque.

---

<sup>1</sup> Sur cette chanson voir Introduction, pages xxxii, xxxiv, xxxix et xl.



Je suis coupable seulement  
D'avoir beaucoup de iugement  
Ayant beaucoup d'amour pour elle.

La faute en est aux dieux

Qui la firent si belle :

Mais non pas à mes yeux.

Qu'on accuse donc leur pouvoir,  
Je ne puis viure sans la voir,  
Ni la voir sans mourir pour elle.

La faute en est aux dieux

Qui la firent si belle :

Mais non pas à mes yeux.

---

## AV BERGER SIREINE<sup>1</sup>

6 C'EST trop celé les traicts piquans  
Qui te blessent depuis cinq ans  
Par l'oubly de ton infidèle,  
Ton silence accroist ton malheur,  
Pourquoy caches-tu ta douleur  
Si tu l'aimes pour l'amour d'elle ?

12 Muet tu te laisses bruler  
Voulant encor' dissimuler  
De sentir le mal qui te touche,  
Craignant qu'en souspirant vn peu  
Dans toy ne s'esteigne ton feu  
En luy donnant air par la bouche.

18 Aussi n'as-tu versé tes pleurs  
Afin qu'Amour vit tes douleurs,  
Bien plustost par la seule craincte  
Que dans toy leur humidité,  
Comme contraire qualité  
Ne rendit ceste flamme esteincte.

17. *Le texte porte : contraindre*

---

<sup>1</sup> Pour les œuvres d'écrivains du temps dont les dix pièces suivantes sont tirées, voir la Bibliographie, pages xxxvi et xxxvii.

24 Erreur contraire à ce dessein,  
Car voulant garder en ton sein  
Par ta foy ta flamme immortelle,  
Tu l'esteins par ta propre foy,  
C'est la laisser mourir par toy  
Que te laisser mourir par elle.

30 Commence donc de souspirer,  
Sireine, pour luy donner air  
Sans auoir craincte de l'esteindre,  
Plains-toy cessant de tant pleurer,  
La foy t'ayant faict endurer,  
La raison t'en doit faire plaindre.

36 Si l'Amour eut deu voir ton mal,  
Mieux qu'en tes pleurs ton cœur loyal  
Eut desia peu luy faire apprendre,  
Mais aueugle il ne peut sçauoir  
Ce qu'en tes pleurs il ne peut voir  
Si ta voix ne luy fait entendre.

42 Ne crains point, Berger, qu'aujourd'huy  
Tes souspirs n'aillent iusque à luy,  
La pitié t'oste ceste craincte,  
Et croy qu'oyant ton amitié  
L'Vniuers esmeu de pitié  
Se fera l'Echo de ta plaincte.

48

Je sçay qu'Amour em-malicé  
De mille flesches t'a percé,  
Tes blessures me l'ont faict croire,  
Mais tous les traicts de ton malheur  
Qui t'ont causé tant de douleur,  
Seront seuls les traicts de ta gloire.

54

Car le fer de ces Traicts poinctus  
Au Ciel grauera tes vertus,  
Le Bois prenant feuilles nouvelles  
S'ira changeant en lauriers verts,  
Et pour voler par l'vniuers  
Les Empennons seront tes ailes.

---

LE BERGER PHILENE  
A MONSEIGNEVR D'VRFÉ

STANCES

6 Soucy du Ciel, cœur genereux,  
Qui dans ces beaux vers amoureux  
Fais plaindre le Berger Sireine,  
Ces vers rendent son mal si doux  
Qu'un chacun peut estre ialoux  
De n'auoir enduré sa peine.

12 Pour m'esiouyr en mon tourment,  
Je vay quelquesfois presumant  
Qu'en ces vers tu m'as voulu peindre,  
Et m'estime bien fortuné  
Du mal que l'Amour m'a donné  
Puis que par eux ie puis m'en plaindre.

18 Je me pense heureux aujourd'huy  
De ce qu'il m'a tant faict d'ennuy  
Pour vne infidele que i'aime,  
Et parmy mes malheurs diuers  
L'aime tant ma peine en ces vers  
Que pour eux ie l'aime en moy-mesme.

Aussi dans ce triste discours  
Il m'y semble voir mes amours  
En l'oubly de ma belle ingratte,  
Ce m'est trop de presumption,  
Mais las ! en telle affliction  
24 Permits moy qu'ainsi ie me flatte.

I'y voy Sireine plein de foy,  
Non pas plus fidele que moy,  
I'y voy son cœur remply de flamme,  
Le mien est autant enflammé,  
Ie l'y vois encor bien aimé,  
30 Ie le fus autant de ma Dame.

Tout d'un coup il est affligé,  
Ie fus tout de mesme outragé,  
Oublié de celle qu'il aime,  
Pareil subiect de mes ennuis,  
Et bref ce Sireine ie suis  
36 Autant que Sireine luy mesme.

Ie me mire en luy cependant  
Que ie vay le iour attendant,  
Car pour accuser la meurtrière  
Qui fut aueugle à mes amours,  
Et mit en tenebres mes iours,  
42 Ie verray bien tost la lumiere.

48

Lors ceux qui verront mes tourmens  
 Nous iugeront egaux Amans  
 En subiect, ainsi qu'en martyr,  
 Et que l'esgalant en malheur,  
 Vray compagnon de sa douleur,  
 Je ne luy cede qu'en bien dire.

54

En ce poinct il fait mieux que moy,  
 Mais ce bien-dire vient de toy,  
 De toy l'Apollon de nostre aage :  
 Que Sireine est heureux Amant,  
 Puis qu'Apollon plaint son tourment  
 Quand le traict de l'Amour l'outrage.

---

## [A IEAN AVBERRI

SVR SON LIVRE : LES BAINS DE BOVRBON LANCY  
ET LARCHANBAVT]

### STANCES

AINSI (docte Aubery) Venus sortit de l'onde  
Pour auoir comme toy son rang parmy les Dieux :  
Ainsi fait le Soleil le clair Astre du Monde,  
4 Qui descend sous les Eaux pour monter sur les Cieux.

Quelle route incogneue aux humains veux tu prendre,  
Dans ces Cachots brulants, & de souphre embrazez ?  
Si ce n'est toutesfois dans les Enfers descendre,  
8 Pour aller comme Ænée aux vergers Elizez.

Aussi là, d'Esculape eus-tu la cognoissance  
De pouruoir à nos maux par de si doux moyens,  
Comme d'Anchise Ænée apprint quelle prudance  
12 Il deuoit apporter aux dangers des Troyens.

Tu sceus que la Santé dans ces Bains establee,  
Maintient si bien les Vieux qui sont pres du Tombeau,  
Que de leurs Iours faillants la chaleur affoiblie  
16 Comme au Soir le Soleil, se repare dans l'Eau.



Et que contre la Mort la Nature nous donne,  
Pour secourir nos ans de maladie attaints,  
Du secours dedans l'Eau, qui vraye Eau de Dodonne  
20 Peut r'allumer nos iours, quand ils sont presque étaints.

Tout de mesme apprins-tu que tant de Lits steriles,  
Dedans ces tiedes Bains plus feconds deuenus,  
Ne laissent les baizers de l'Hymen infertiles,  
24 Monstrant qu'en l'Eau salée a peu naistre Venus.

De là tu sceus encor, que tant de Capitaines  
Impuissants par la guerre, ou par vn autre effort,  
Reprennent leur vigueur en ces Eaux souterraines,  
28 Qui peurent autresfois randre Achille plus fort.

Mais outre tels secrets, randant inuiolable  
Ton nom contre les Ans par vn secret nouveau,  
Tu monstres en ce point par vn effect semblable  
32 Que Glaucque s'est peu randre immortel dedans l'Eau.

---

A MONSIEVR DV LAVRENS  
CONSEILLER DV ROY  
SON MEDECIN ORDINAIRE & PREMIER DE LA  
REINE

STANCES

Vous par qui cet Auteur entreprit son ouurage,  
Empruntant du dessein autant que du courage,  
En sa perfection monstrez vous son appuy,  
L'Ouurier instruit par vous à ce soing vous oblige,  
Et luy mesme vous croit la racine & la Tige  
6 Des Lauriers que l'honneur plante & cueille pour luy.

Vous les plantez vous mesme, aussi peut-il bien estre  
Que dans l'eau de ses Bains ses Lauriers puissent naistre,  
Vous estant l'Appollon qui l'auez là reduit,  
Pres de son eau natale ainsi fut transformée  
En vn Laurier Daphné d'Appollon bien aymée,  
12 Encor le fuyoit elle & celuy-cy vous fuit.

Isis dit autrefois à Teletuse enceinte,  
Quoy qu'il naisse de toy ne l'estouffe de crainte,  
Ne crains point le trauail, ie te le randray doux,  
Vous donniez ce courage ains bien cette assurance  
A l'Auteur qui doutoit de l'heureuse naissance  
18 De l'Enfant né de luy, qui doit viure par vous.

Aussi vient-il à vous tant pour auoir la vie  
Qu'il espere de vous, que pour la sainte enuie  
De voir ce grande Esprit de vertus ennobly,  
Croyez aussi de luy qu'aux sources souterraines,  
Ayant cherché par vous tant d'Eaux dedans leurs veines,  
Il n'a touché pour vous à celles de l'Oubly.

# A MONSIEVR BERTAUT

SVR SES CANTIQUES

## SONET

MODELLE inimitable à la Postérité,  
Beaux vers, d'un bel esprit la durable merueille,  
Dissemblable à toute autre, à soy mesme pareille,  
4 Chef d'œuvre de nos ans, honte à l'antiquité.

Beaux vers, charmes puissans, par qui la Pieté  
D'un merueilleux effect par les yeux se reueille,  
Et retient quant & quant ce grand Dieu par l'oreille  
8 Lors que par nos pechez il se sent irrité.

Je croy que quelques vns de la troupe des Anges,  
Pour t'apprendre ces vers, ces souspirs, ces louanges,  
11 Quitterent leur demeure, & vindrent en ces lieux :

Mais, Bertaut, quel besoin leur fut-il de descendre  
De leurs cieux icy bas, pour ces beaux vers t'apprendre,  
14 Puis que tousiours ton ame est entr'eux dans les Cieux ?

14. LES ŒUVRES POÉTIQUES DE MONSIEUR BERTAUT, dernière (troisième) édition, 1620, ton ame est entrée dans les Cieux. (*Voir Introduction, p. xxxviii.*)

---

## A L'AVTHEVR DE CE RECVEIL

[RECVEIL DE QVELQVES VERS AMOVREUX  
*de Jean Bertaut*]

### SONET

BELLE ame, clair miroir des ames les plus nettes,  
Tes vers me font penser à ces deux ieunes Dieux  
Qu'on nous dépeint armez de feux, & de sagettes,  
4 Si puissantz en la terre & si grands dans les Cieux.

L'vn est l'honneur de Cypre, & l'autre des Planettes,  
L'vn enflame les cœurs, l'autre éclaire les yeux,  
L'vn est Dieu des Amants, & l'autre des Poëtes,  
8 Que d'vn semblable accez ilz rendent furieux.

Aussi par ces beaux vers, en qui l'on voit paroistre  
Leur Deité commune, on peut bien reconnoistre  
11 Que ton cœur à tous deux est vn Temple commun.

Et bien que de tout temps, avec de l'aparence  
On ayt deu mettre entr'eux beaucoup de difference,  
14 Ces vers montrent qu'en toy tous deux ilz ne sont qu'vn.

*Ce sonnet est signé DE L'INGENDES (sic).*

[*Sur LE JUGEMENT DE PARIS de N. Renouard*]

## A L'AVTHEVR

EN ouurant ce discours, où la vieille querelle  
Du prix de la beauté se renouuelle encor,  
On voit bien qu'en donnant ton liure à la plus Belle  
Tu fais ce que Pâris fit de la pomme d'or :  
Et ie croy qu'aujourd'huy tout le monde confesse  
Que si contre Venus ceste belle Princesse  
Eust alors debattu l'honneur de la Beauté,  
Elle l'eust emporté.

---

# SVR LA MORT DV SIEVR DE MONT-GAILLARD

A SON LIVRE

4 LEVNE Orphelin, ne peux tu pas comprendre  
Que nous pleurons sans espoir de retour  
Ton Pere absant bien loing de nostre iour,  
Et qu'au Tombeau nous auons veu descendre ?

8 Couure ses feux puis qu'il n'est plus que cendre,  
Et regrettant sa mort non son Amour,  
Connois ta perte, & pleurant à ton tour  
Cache les pleurs qu'Amour luy fit épandre.

11 Ou bien d'autant que c'est pleurer en vain,  
Puis que la loy du sort trop inhumain  
Pour la mort seule aux hommes donne l'estre,

14 Vange sa mort, & forçant ceste loy  
Rends immortel celuy qui t'a fait naistre,  
Faisant pour luy ce qu'il a fait pour toy.

---

TOMBEAV DV FEV MESSIRE  
LAVRENS DE GALLES

SEIGNEVR DV MESTRAIL, VOIRON,  
ET VIVIERS

6      Icy du grand Mestrail repose  
La cendre en ce cercueil enclose,  
Dessous l'ombre de ses lauriers,  
Qu'aucc sa valeureuse espee  
Pour les Lis de France occupee  
Il raut aux plus grands guerriers.

12      Ses lauriers exempts de la foudre  
Qui le renuersa sur la poudre  
Empeschent aussi que le sort  
Dessus son nom n'ayt la victoire,  
Et font pour conseruer sa gloire  
Ce que fait le cedre au corps mort.

18      Il eut la teste outrepercée  
Du coup d'une foudre eslancée,  
Dont l'ardeur peut estre eut bruslé  
Sur son front la couronne verte,  
Si le sang de sa playe ouuerte  
Pour l'empescher ne fut coulé.



24 S'il eust deu mourir comme meurent  
Ceux qui dessous le ciel demeurent  
Il n'eut pas la mort esproué :  
Mais contre vne foudre seure  
Qui tousiours les lauriers reure  
Tous les siens ne l'ont pas sauué.

30 Pouuoit il defendre sa vie  
Par le sort ialoux poursuiue  
Le voyant tousiours triompher,  
Et puis que de souffre animées  
Contre luy voloyent enflammées  
Tant de morts de plomb & de fer ?

36 Mourant dans sa terre natale,  
De son front ouuert d'une bale  
La valeur est montée aux cieux,  
Ayant sa cendre abandonnée ;  
Comme on dit que Minerue est née  
Du front du grand Maistre des Dieux.

---

# POVR MADAME DE ROHAN

EN LA MORT DE MADAME LA DVCHESSE  
DE DEVX-PONTS

## STANSES

6  
NE penses pas triste Amarante,  
Que ces vers que ie te presante  
Vueillent alleger tes douleurs,  
Car au contraire ie desire  
Que l'abondance de tes pleurs  
T'empesche de les pouuoir lire.

12  
Aussi ne les ecris-ie pas  
Pour te consoler du trespas  
Qui te rait ta Clorimenne,  
Moy qui ne pourrois endurer  
Qu'apres la mort de Polixenne  
Sa mere cessast de pleurer.

18  
Car son heureuse renommee,  
Par toute l'Europe semee,  
Ne me rend pas si peu discret,  
Ny si peu ialoux de sa gloire,  
Que pour t'en oster le regret  
Je t'en vueille oster la memoire.

24 Ses beaux yeux qui donnoient le iour,  
Et ses beaux cheueux d'où l'Amour  
Empruntoit si souuent des armes  
Et des chaines pour nous lier,  
Auroient-ils eu si peu de charmes  
Qu'on te les peust faire oublier ?

30 Aussi ne le veux-ie pas faire;  
Ny par vne erreur volontaire  
Encourir le iuste remord  
Dont i'aurois l'Ame trauersee,  
Si par vne seconde mort  
Je l'esteignois en ta pensee.

36 Tu dois donc avec iugement  
Refuser tout allegement,  
Et croire que tout le remede,  
Qui t'offre de la guarison  
En la douleur qui te possede,  
Ne peut estre que du poison.

---



## APPENDICES



## APPENDICE I

---

### RECIT D'AMPHYON <sup>1</sup>

IE suis cét Amphyon, la merueille du monde,  
Si vous doutés quelle est la douceur de mes sons,  
Consultés ces escueils sortis du sein de l'onde  
4                    Pour suiure mes chansons.

Quelle honte, ô mortels, que le Ciel qui contemple  
Des belles actions le courage abatu,  
Suscite des rochers pour vous servir d'exemple  
8                    A cherir la vertu.

Ma lire violant les loix de la nature,  
Anime ces escueils charmés de ses appas,  
Voudriés vous reuestus d'une escorce plus dure,  
12                    Ne les imiter pas ?

Dieux est-ce enchantement ! ou chose veritable,  
Quel miracle est-ce cy ! mes accends les plus doux  
Attirent des rochers, dont le chant est capable  
16                    De me rendre ialoux.

2. *Le texte porte qu'elle est* — 9. *Texte : violent*

---

<sup>1</sup> Voir Introduction, pages xli, xlii et xliii.

Maintenant que leur corps reçoit vn meilleur estre,  
Aux accords de ma Lyre en sont ils obligés ?  
Non, c'est d'un grand Soleil, qu'ils ont la gloire d'estre  
20                   En Sereines changés.

Tu n'as plus à douter, ô merueille des Reynes !  
Que ton plus beau desir n'ait vne heureuse fin :  
Veux-tu scauoir pourquoy ? qui fait bien des Sereines,  
24                   Sçaura faire vn Dauphin.

---



## RECIT DE LA NIADE

PORTÉE SVR VN DAVPHIN <sup>1</sup>

CES Ninfes pleines de mespris,  
Voyant tant de pauvres esprits  
Qui bruslent d'une ardeur profane,  
Quittent leurs antres & leurs bois,  
Et viennent avec leur Diane  
6 Vous donner de meilleures loix.

Leurs cœurs qui ne sçauent qu'aymer  
Apprendront à se reformer  
Avec de si chastes exemples,  
Et desormais dedans la Cour  
On ne trouuera plus de Temples  
12 Où l'on sacrifie à l'Amour.

Car elles iront detruisant  
Ce Dieu qui va vous seduisant,  
Et le faisant brusler encore  
Au feu de son propre flambeau,  
De l'autel mesme où l'on l'adore  
18 Elles en feront son tombeau.

<sup>1</sup> Voir Introduction, pages xli, xlii et xliii.

24      Après vn coup si glorieux  
Elles s'en iront dans les Cieux,  
Pour commencer vne autre guerre ;  
Et ne croy pas que les mortels  
Les puissent retenir en terre,  
Si ce n'est avec des Autelz.

30      Aussi bien, ne voyons nous pas  
Qu'elles puissent rien icy bas  
De toutes les choses mortelles ?  
Les hommes les aiment en vain,  
Et la fierté d'estre si belles  
Est cause de tout leur dedain.

36      Car le iuste orgueil de se voir  
Si parfaites dans leur miroir,  
Endurcit si fort leur courage,  
Qu'il faut croire que leur beauté,  
Qui tient les ames en seruage,  
Maintient les leurs en liberté.

42      Et tant s'en faut qu'en vous blessant  
Elles s'aillent ejouissant  
De ce que leur trait vous surmonte ;  
Qu'au contraire en blasmant leurs coups,  
Leurs beaux yeux semblent auoir honte  
D'vser leurs armes contre vous.

Mais rien ne les irrite tant  
Que de voir qu'on s'aïlle flattant  
En sa vaine perseuerance,  
Et qu'un homme puisse esperer  
Par ses pleurs vne recompense  
Que les Dieux n'osent desirer.

Reglez donc si bien vos souspirs,  
Que mesme en vos plus grands desirs  
Vostre cœur demeure insensible,  
Et cessant de vous enflammer,  
Si c'est quelque chose possible,  
Adorez les sans les aymer.

---

## COMPLAINTE

DE LEANDRE <sup>1</sup>

HERO du plus haut de la tour  
Contemploit le corps de Leandre :  
Que la mer, la mort, & l'amour,  
4 Dedans son port auoit fait rendre.

Ses yeux frappez des aussi tôt,  
De l'horreur du triste spectacle,  
Font que sa bouche ne dit mot,  
8 Mais son cœur se faict vn oracle.

Cœur qui ne seruant plus au corps,  
Sert au moins de bouche à son Ame :  
Pour verser sur ses membres morts,  
12 Tous les reliques de sa flame,

O Dieus ! quel image trompeur,  
Voir vn Amant en ce riuage,  
Portant les traits d'Amour au cœur,  
16 Ceux de la mort en son visage.

<sup>1</sup> Voir Introduction, page xliii.

Plus dit-elle pleurant tousiour,  
Charon prestat il bien, sa barque  
Pour passer ce butin d'amour,  
Ainsi que celuy de la Parque ?

Mais las ! pendant que ie le voys,  
I'entens que sa derniere haleine,  
Faict naistre ses mourantes voix  
Pour perdre sa naissante pleine.

Mon Hero, dit-il, quel Amant  
Hors de moy dedans tout le monde,  
Va plus de flames allumant  
Dessous ce froid amas de l'onde ?

Regarde si iamais humain  
Eut tant de faueurs de Neptune ?  
De sortir de son large sein,  
Pour te monstrar son infortune.

Ha ! non, ce n'estoit pas mon vœu,  
De te voir ainsi cher Leandre : '  
Ie ne demandois que ton feu ;  
Tu ne m'apportes que ta cendre.

Mais quoy ! c'est mon flambeau fatal  
De qui l'innocent lumiere,  
Te donne pour lict coniugal,  
Cher amant, cête humide biere.

44           Le me figure ton trepas  
              Et me semble voir ton courage,  
              Luitter avec tes foibles bras,  
              Contre la fureur de l'orage.

48           Le croy que tu disois tousiour,  
              O Mer rends ta rage moins forte :  
              Mon cœur est la nef de l'amour,  
              Adore le Dieu que tu porte.

52           Voudrois tu cruel Element  
              En te montrant ainsi contraire  
              Perdre au mesme gouffre l'enfant  
              Dont tu as fait naistre la Mere ?

56           Sauuez ces brandons amoureux,  
              Saints chœurs des Deitez marines ?  
              Depuis qu'un iour les mesmes feux  
              Peuvent eschauffer vos poitrines.

60           Alors inexorable mer  
              N'ayant ny des yeux, ny d'oreilles :  
              Tu ne voulus point calmer,  
              Pour tant d'amoureuses merueilles.

64           Ains aueugle à ses deux ruisseaux  
              Et sourde à son dernier langage,  
              Tu perds ses pleurs dedans tes eaux,  
              Et sa voix au bruit de l'orage.

Ainsi trahissant mon espoir,  
De l'inconstance de ton onde ;  
Tu fais vn iniuste manoir,  
Au plus constant amant du monde.

Mais, que nous vas tu separant,  
O mer, si l'amour nous empare ?  
Ou, pour quoy nous serre tu tant  
Amour, si la mort nous separe ?

Non, non, fay parade à noz yeux,  
O mer d'une infame victoire :  
Amour portera dans les Cieux,  
L'heur de nostre innocente gloire.

Borne ça bas noz ieunes ans  
O mer, contre nous animee :  
Amour sur les aisles du temps,  
Estandra nostre renommee.

Bref figure nostre malheur,  
Sur ton foible Tableau de verre :  
Amour engrauera nostre heur :  
Au plus fort airain de la terre.

Ainsi par les flots trop osez  
Nous serons soubs l'onde mortelle :  
Et par ceux d'amour opposez,  
Nous entrerons dans ta nacelle.

Semblables à ce matelot  
Qui courant ton humide empire  
Fut précipité par vn flot,  
92 Par l'autre remis au Nauire ;

En vain doncques toy, & le sort,  
Vous armez pour nous de furie :  
Leandre m'a donné sa mort  
96 Et ie luy donneray ma vie.

Immortel Phœnix des amans,  
Approche tes closes paupieres ;  
Faits naistre des rayons viuants  
100 Dedans mes mourantes lumieres.

Brusle le bucher de tes os,  
Au Soleil que ton Ame adore ;  
A fin qu'en dépit d'Atropos,  
104 Ie te puisse baiser encore.

Bref, renouuelle ton ardeur,  
Dans cête flamme non commune :  
Faits vn prodige de bonheur,  
108 Du monstre de ton infortune.

Mais las ! suis-ie aueugle à mes maux ?  
Suis-ie insensible à ses atteintes ?  
Flattant mes asseurez trauaux  
112 Avec des prosperitez faintes ?



116

Faire naistre Leandre mort,  
Sont ce pas des vœux temeraires ?  
L'arrachant des mains de la mort,  
Par des effects Imaginaires ?

120

Accuser la mer, & les vents,  
Excuser l'amour, & l'orage ;  
D'où s'originent mes torments,  
N'est ce pas cherir mon dommage ?

124

O Dieux ! qui aviez fait pour nous  
L'heur d'une si belle aduventure :  
Pourquoy si tost le portez vous,  
Du berceau à la sepulture ?

128

Vous pouuiez donner presageant  
Le naufrage de ma fortune ;  
Ou plus de crainte a mon amant,  
Ou moins de courage à Neptune.

132

Pendant qu'elle parloit aux Dieux,  
Amour d'une façon diuine,  
Faict sortir vn nil de ses yeux,  
Vn mont Gibel de sa poitrine.

136

Ce fleuve va noyant sa voix,  
Et ses yeux s'embrasent d'enuie :  
D'aller toucher avec ses doigts,  
Si ce beau corps n'a point de vie.

Alors portee de fureur,  
Les creneaux de la tour eschelle :  
Cherchant à dessain la hauteur,  
140 Pour rendre sa cheute immortelle.

Ou bien peut estre qu'à son tour  
Elle veut qu'en la terre ronde,  
Le miracle de son amour,  
144 Paroisse aussi bien que dans l'onde.

Montee donc sur cêt Autel,  
Son cœur faict le dernier office ;  
Quand avec vn dueil immortel,  
148 Acheue ainsi son sacrifice.

O mer, cache mes membres morts,  
O Ciel, monstre ma viue flame,  
Et toy Leandre de ton corps,  
152 Faicts vn sepulcre de mon Ame.

Haletant ces derniers sanglots  
Comme elle eust la teste baissee :  
Sauta pour amour dans les flots  
156 Auant que la mort l'eust poussee.

---

## APPENDICE II

---

### NOTES

P. 141. L'*Elegie pour Ovide* a été souvent réimprimée, et fut l'objet de remarquables éloges. Ainsi Chapelain, écrivant à M. Heinsius, le célèbre érudit hollandais, « Résident de M.M. les Etats de Hollande en Suède », mentionne cette production de « nostre Delingendes », et l'estime « une des plus élégantes pièces de vers que nous ayons ». (Lettres de Jean Chapelain, éd. Tamizey de Larroque, II, 192.)

Urbain Chevreau également cite l'*Elegie pour Ovide*, tout en s'efforçant de lui trouver des analogies soit en latin, soit en italien. Voici de son curieux commentaire ce qui nous intéresse plus particulièrement : « Ces vers ne coulent pas d'une même source : Scaliger avait fait parler Ovide à Auguste, —

A me utinam inciperes ferus esse, cruenta, &c.

Non te divinum ingenium, non candida tangunt  
Pectora, non Clario lingua secunda Deo,

Cum te laudarem, tunc sum mentitus, ob unum hoc  
Exili fuerat debita poena mihi.

Ce que de Lingendes dit encore des regrets du Tibre, & de ses Nymphes, sur l'exil d'Ovide ; de l'Amour qui n'avoit plus son carquois, ses fleches, ni son flambeau ; qui étoit changé jusqu'à n'être plus reconnoissable, est un rayon de lumiere que lui a fourni Politien dans une Elegie sur le bannissement du même Poëte ; est une idée que lui a pu donner Sannazare dans une

Epigramme sur la mort de Laure ; ou n'est peut-être qu'une Paraphrase des premiers vers de l'Elegie dans laquelle Ovide pleure la mort de Tibulle ». (Urbain Chevreau, ŒUVRES MESLÉES, La Haye M.DC.XCVII, pp. 258 et 291.)

On connaît le jugement si favorable de Colletet sur l'Élégie de De Lingendes. D'autres éloges se lisent aux poésies liminaires des *Changemens d'Iris* ; au Dictionnaire de Moréri, etc. M. de Quirielle (*op. cit.*) a commis une singulière méprise en décrivant le poème comme écrit en latin.

P. 163. Charlotte des Ursins, Vicomtesse d'Ochy.

Les paroles de Tallemant des Réaux touchant la Vicomtesse d'Ochy sont fort à propos ici, et valent bien d'être citées :

« Comme elle estoit fort vaine, tous les auteurs, et principalement les poètes, estoient reçus à luy en conter. Lingendes fit des vers sur sa voix : mais il ne faut prendre cela que poétiquement, car elle n'a jamais eu la réputation de bien chanter. » (*Les Historiettes*, éd. citée, I, 326.)

Ailleurs on lit : « Elle avait un teint de malade, et ses yeux furent toujours les moins brillans et les moins clairvoyans du monde ». (I, 325.)

Cela pourtant n'empêche pas Malherbe de chanter :

Amour est dans ses yeux, il y trempe ses dards.

Dans le même sonnet Malherbe loue également sa voix :

Le baume est dans sa bouche et les roses dehors,  
Sa parole et sa voix ressuscitent les morts.

P. 165. L'éditeur du *Recueil* de 1643 avait vu juste : le poème est en effet imité de la *Diane*. Voici le passage qui a inspiré à De Lingendes sa belle chanson :

Sobre el arena sentada  
de aquel río la ví yo  
do con el dedo escribió :  
antes muerta que mudada.  
Mira el amor lo que ordena,

que os viene hazer creer  
cosas dichas por muger  
y escritas en el arena.

*Diana*, Libro I., Canción de Sireno, dernière stance.

Mr. Walther Fischer fait remarquer (*Modern Language Notes*, juin 1913) qu'Honoré d'Urfé a traduit ce même passage de la *Diane* dans le *Sireine* :

[Diane] sur le sable escriuoit  
Du doigt : « Morte avant que changée » ...  
Mon cœur a pu croire en effect  
Pour vne chose veritable,  
Sans que ma raison l'en desdist,  
Ce qu'alors vne femme dist  
Et qui fut escrit sur le sable.

(*Le Sireine*, éd. 1618. Retour, 213-219).

Il est possible que De Lingendes ait connu également le madrigal suivant de Marino qui, lui aussi, l'avait sans doute puisé dans la *Diane*. En tout cas, le développement parallèle de l'idée originale chez les deux poètes le ferait supposer : —

## MADRIGALE XLIII

FEDE ROTTA

Sovra l' humida arena  
De le Latine sponde  
Di propria man Thirrena  
Vn di scriuer vid' io :  
Mirtio è sol l' amor mio.  
Ahi fù ben degna di sì fral parolo  
Crudel l' arena sola ; onde poi l' onde  
E del Tebro in vn punto, è de l' oblio  
Mirtio, ch' era il tu' amore  
Radessero dal lido, e dal suo core.

Marino, *La Lira*, Parte Seconda, p. 34,  
*Rime*, éd. de Venise, 1647.

P. 180. Le « Ballet des dieux marins » eut lieu vers la fin de l'été de 1608, à l'occasion de la visite du Duc de Mantoue à Paris. Bassompierre qui y prit part, en parle en des termes fort élogieux :

« Août, 1608 ... le roi revint peu de jours après à Paris, où Mr. de Mantoue, beau-frère du roy, arriva. Le roy le receut avecques toute la bonne chere possible ; et comme il estoit grand joueur, il fut ravy de se mettre dans ce grand jeu, qui luy estoit extraordinaire. Nous le festoyames tous, l'un après l'autre (septembre). Nous fismes devant lui le ballet des Dieux marins ... »

*Mémoires de Bassompierre*, éd. M<sup>is</sup> de Chantérac,  
Paris, 1870, I, 201-202.

P. 184. L'*attentat abominable* auquel fait allusion l'avant-dernier vers de la première stance de l'*Ode à la Reyne*—assassinat de Henri IV par le fanatique Ravaillac—est du vendredi 14 mai, 1610. C'est donc le mois de mai, cher aux poètes, que notre poète, dans sa douleur de la mort de son roi, propose délibérément de *raye* du nombre des mois !

## APPENDICE III

---

### POÈMES A LA LOUANGE DE JEAN DE LINGENDES

#### POVR PHILENE

##### SONNET

Iamais d'une Nimphe plus belle  
Vn Amant ne se vit estraint,  
Que de la Bergere cruelle  
Qu'en ces vers Philene depeint.

De mesme vn amant plus fidelle  
N'ayma iamais vn cœur si feint,  
Que celuy de ceste rebelle  
Qui l'oublie, & dont il se plaint.

Il chante pourtant ses loüanges,  
Bien qu'apres mille maux estranges  
En fin il meure en la seruant.

Et poussé d'une belle enuie  
Par ces vers il donne la vie  
A celle qui l'en va priuant.

AVBERRI <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Sur Jean Aubery ou Auberry voir à l'Introduction.  
Le sonnet figure en tête des *Changemens* dans O, B, B<sup>2</sup>, D, E.

## A PHILENE

De ton Iris la puissance est depeinte  
Avec tant d'art & de grace en tes vers,  
Que celui-là qui de tout l'Vniuers,  
Dessous ses loix tient la grandeur etrainte  
De son Amour se verroit l'Ame atteinte,  
Si pour les voir cet Archer glorieux  
Daignoit oster le bandeau de ses yeux.

BERTHELOT <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Nicolas Berthelot, poète satirique de la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, connu surtout par son opposition acharnée à Malherbe, et par l'amitié qui l'unissait à Mathurin Régnier. Les amusantes parodies qu'il fit des vers de Malherbe, dans lesquels celui-ci vantait les beautés de Madame de Bellegarde et de la Vicomtesse d'Auchy, sont devenues célèbres. La méchanceté de ses satires fut telle que Malherbe crut devoir s'en venger en lui faisant donner des coups de bâton par un gentilhomme de Caen. Ses vers l'entraînèrent dans d'autres embarras. Par un arrêt du 19 août, 1623, Berthelot, en compagnie de ses amis Théophile de Viau, Colletet, et Frénicle, « auteurs de sonnets et vers contenant les impietez, blasphemes et abominations mentionnées au livre tres pernicieux intitulé le *Parnasse Satyrique*, » fut l'objet de poursuites judiciaires. Berthelot et Théophile furent condamnés par contumace à être brûlés vifs avec leurs livres. Théophile vit sa peine commuée en celle du bannissement. Rien ne permet de supposer que Berthelot n'ait pas échappé de même aux suprêmes rigueurs de la loi.

Les vers à De Lingendes se trouvent dans toutes les éditions des *Changemens*.

---



## AD CALLIOPEN

VT AMICVM LINGENDVM MOLINENSEM  
COMMEMORET<sup>1</sup>

Chara cura animi mei sororum  
Decus Calliope rogo tenellis  
Lingendi modulis tuis perenne  
Nomen commemorato, qui per orbem  
Micans Burboniæ decus iuventæ  
Audet mellifluo sonare versu.  
Tu diserte nepos Amoris Orfe  
Amphion quoque tu parens Apollo,  
Vos Musæ comites meæ fideles  
Clio, Calliope, modis venustis  
Per valles, sylvasque, perque montes  
Vestræ vox stipulæ canat Poetam :  
Vos ô prateolum atque sylvarum  
Nymphæ, texite lauream coronam  
Huic, cuius Phylomela vere aperto  
Gloriam tenui canit cicuta.

<sup>1</sup> Ces vers figurent à la page 87 de : *Hortulus Apollinis et Clementiæ*. Stephano Bourniero Molinensi Authore. A Molins, Chez Pierre Vernoy, Marchant Libraire, M.DC.VI.

L'œuvre est divisée en deux « livres » dont le premier est dédié à Gilbert de Chazeron, « Equiti torquato, consiliario Regio, Mareschallo et Seneschallo Borboniorum, meritissimo musarum alumno, » et le second à Honoré d'Urfé. L'ouvrage est en français aussi bien qu'en latin. La traduction française (l'auteur l'appelle « imitation »), qui dans l'exemplaire de la Bibliothèque de l'Arsenal [B.-L. 8614] précède le texte latin, a une pagination indépendante ainsi qu'une page de titre spéciale : « *Le Iardin d'Apollon et de Clémence, divisé en deux livres*, Par Estienne Bournier, Molinois Bourbonnois ». Les vers français « pour célébrer Delingendes » figurent à la page 84.

Voir sur Bournier, Roger de Quirielle, *Bio-Bibliographie des écrivains anciens du Bourbonnais*, Moulins et Paris, 1899 ; et H. Faure, *Antoine de Laval et les écrivains bourbonnais de son temps*, Moulins, 1870.

Est vestrum fidibus lyræ canoris  
Honores modularier sorores,  
Nam nimis sterilis mea est auena  
Ni tanti vt memor & decus poetæ  
Det fides lyrulæ meæ canoras  
Versuum dator & parens Apollo.

ESTIENNE BOVRNIER.

---

## A CALLIOPE

POVR CELEBRER DELINGENDES<sup>1</sup>

*Chara cura animi mei*

Calliope, mon cher esmoy,  
Celebre pour l'amour de moy  
La memoire de Delingendes,  
Qui dans le doux miel de ses vers  
Faict distiler par l'vniuers  
L'honneur des Molinoises bandes.

Orphee, Apollon, Amphion,  
Calliope, Euterpe, Clyon,  
Muses mes fideles compaignes,  
Faictes qu'aux accents de vos vois  
Son loz retentissent les bois,  
Les monts, les valons, les campagnes.

Nymphes des forets & des prez  
En diuers esmail diaprez,  
Venez luy tistre vne couronne :  
Cependant que le Rosignol  
Aux dous accords de son flageol  
Sa gloire au mois d'Apuril entonne.

Muses, c'est à vous de chanter  
Ses loüanges, & les vanter  
Sur les cordes de vostre lyre :  
Trop sterile est l'air & la vois  
Du lut qui bruit en Bourbonnois  
Pour son honneur & gloire dire.

ESTIENNE BOVRNIER.

<sup>1</sup> Voir la note à la pièce précédente.

# SVR LE TRESPAS DV SIEVR DE LINGENDES

AVTHEVR DV CHANGEMENT D'IRIS

## SONNET

Pline que dittes vous ? que le Cigne n'a pas  
Coustume de chanter aux riuës de Meandre,  
D'un chant doux & piteux, la mort qui le vient prendre  
Et quasi reclaimer par sa voix son trespas.

Ce doux Cigne François qui d'un nombreux compas  
Le changement d'Iris nous fit si bien entendre  
Nous faict par son trespas tout le contraire apprendre,  
Le semblant presager sous ses coulants appas.

Car ceste Iris à qui tout le monde a refuge,  
Pour signe que iamais on n'aura le deluge,  
Reçoit apres sa mort vn entier changement

Qui va renouuellant noz antiques alarmes.  
Car elle ne veut plus paroistre au firmament  
Sinon pour annoncer vn deluge de larmes.

LE SIEVR BRVN <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Anthoine Brun, écrivain et diplomate, né à Dôle en 1600, mort à La Haye en 1654. Balzac l'appelait le « Démosthène de Dôle ». Ses poésies, qu'il écrivit dans sa jeunesse, parurent dans un supplément de 18 feuillets ajoutés au *Parnasse* de 1618, édition de Lyon (chez Barthélémy Ancelin), et dans les *Delices de la Poesie françoise*, dernier recueil, 1620. Le sonnet sur la mort de De Lingendes se trouve parmi les 32 pièces de Brun composant le supplément au *Parnasse* de 1618. On voit que l'auteur avait à peine dix-huit ans à cette époque.

Nous ne savons si le poëme figure en tête de la réimpression des *Changemens de la bergere Iris* que publia Barthélémy Ancelin à Lyon, en 1618, alors que Brun se trouvait dans cette ville.

Sur Brun voir Lachèvre, *Bibliographie des Recueils collectifs*, tome I.

## A IRIS

Si pour preuue de ses douleurs,  
Belle Iris, tu ne vis des pleurs  
Découler des yeux de Philene  
Lors qu'insensible à la pitié  
Tu dedaignois son amitié,  
C'estoit qu'il souffroit trop de peine.

L'exces de son mal vehement  
Le priuoit de tout sentiment,  
Si bien que ne le pouuant dire,  
Ny par ses pleurs le declarer,  
Ne sçachant rien plus qu'esperer,  
Il se resolut de l'escire.

Afin que la Posterité  
Sceust de quelle fidelité  
Il auoit si long-temps seruie  
Vne Beauté dont les desdains,  
Après mille coups inhumains,  
Luy rauissoient ainsi la vie.

Estimant aussi que tes yeux  
Pourroient estre si curieux,  
Venant un jour à repentance  
De voir son tourment en ces vers  
Qui vont chantant par l'Vniuers,  
Et tes Beutez & sa Constance.

DE CORLIEU<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> François de Corlieu, historien et poëte, est l'auteur d'un *Recueil en forme d'histoire de ce qui se trouue par escrit de la ville et des comtes d'Engolesme* (1576), divisé en trois livres et comprenant l'histoire d'Angoulême, depuis les origines jusqu'à François I<sup>er</sup>. On ne sait à peu près rien sur la vie de cet écrivain.

Cette pièce de De Corlieu, non signée dans B, B<sup>2</sup>, D, E, où en outre il manque la dernière strophe, figure dans toutes les éditions des *Changemens*. O, A, C, F l'ont complète, et la font signer du nom de l'auteur.

## A LVY-MESME

### STANCES

Berger, tous ces maux que tu peins  
Sont bien rigoureux, mais bien feints :  
Car puis que blasmant l'inhumaine,  
Dont le beau feu te vint saisir,  
Tu nous donnes tant de plaisir  
L'Amour te donne peu de peine.

Ou ce Dieu marry de t'oster  
La douceur qu'il te fit guster,  
Et dont le regret te consume,  
Comme pitoyable vainqueur  
En la rauissant à ton cœur  
L'a voulu donner à ta plume.

Confesse-toy son obligé,  
Puis qu'après t'auoir affligé  
Il ne rend ta douleur muette,  
Et ne veut par ce changement  
Te faire mal-heureux Amant  
Que pour te rendre heureux Poëte.

Quitte donc ceste affliction,  
Car si mesme perfection  
Naissoit de mesme ingratitude,  
Tu ferois desirer à tous,  
Pour auoir vn discours si doux  
D'auoir vn traitement si rude.

D'ailleurs ne pense de pouoir  
Par ton Iris nous esmouuoir,  
Car plaignant l'estat de ta vie,  
Et de sa volage amitié  
Tes maux sont dignes de pitié,  
Mes tes vers plus dignes d'enuie.

Ha non, plains toy de tes douleurs,  
 Et si tu manques de mal-heurs  
 Cherche des subiects de te plaindre :  
 Car sçachant si bien soupirer  
 Tu deurois tousiours desirer  
 Ce que les autres doyuent craindre.

D'AVITY<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Pierre D'Avity ou Davity, poëte, historien et hérauldiste, né à Tournon en 1573, mort à Paris en 1635. On a de lui (1<sup>o</sup>) un recueil de pièces, en prose et en vers, publié en 1599 et réimprimé en 1602 et en 1619 sous le titre : *Les Travaux sans travail* (Paris, Gilles Robinot) ; (2<sup>o</sup>) un *Panegyrique à M. Desdiguieres, Maréchal de France* (Lyon, Guil. Linocier, 1611, in-8) ; (3<sup>o</sup>) le *Bannissement des folles amours* (Lyon, Barthélemy Vincent, 1618, in-12) ; (4<sup>o</sup>) *Les Etats, empires, royaumes du monde...*, ouvrage publié à Saint-Omer en 1621-1622, et réimprimé à Paris plusieurs fois sous différents titres ; (5<sup>o</sup>) huit pièces de vers dans le *Nouveau Recueil* de 1609 ; et enfin (6<sup>o</sup>) de nombreuses pièces liminaires insérées dans les œuvres de ses amis.

Voir Lachèvre, *Bibliographie des Recueils collectifs*, t. I.

Pour cette pièce nous nous servons du texte qu'en donne le *Nouveau Recueil* de 1609, et qui présente moins de fautes typographiques qu'aucune des éditions des *Changemens* que nous avons eues entre les mains.

---

## AV MESME PHILENE

Ie croi, Berger, que tes malheurs,  
Que tes amoureuses douleurs,  
T'ont iadis causé du martire :  
Tu en as ressentý l'effort  
Philene (ce croi ie) plus fort  
Mais non mieux que tu l'as sceu dire.

Celle qui causoit ton tourment,  
Avoit le cœur de diamant,  
Ou de quelque chose plus dure,  
Si le premier iour qu'elle lust  
Tes regrets, elle ne voulust  
Guerir pleinement ta blesseure.

Si ce n'est qu'afin de iotir  
Du contentement de t'oüir  
Plaindre si doucement ta peine  
La fiere fist alors dessain,  
Pour ne voir iamais ton cœur sain,  
De t'estre tousiours inhumaine.

N'accuse plus sa cruauté,  
Ne blasme sa desloyauté,  
Cause du mal qui te consume,  
Mais en l'excez de ta douleur,  
Si tu en veux blasmer l'auteur,  
Blasme la douceur de ta plume.

Tu es en ton malheur heureux,  
Puis que des traits plus rigoureux  
Qui t'ont du sein l'ame ravie,  
Est nay ce qui te peut guerir,  
Car si ton mal t'a fait mourir  
Tes plaintes te rendent la vie.

H. FAGOT <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Nous ne savons rien sur ce poëte. La pièce ne se trouve que dans E.



## A IRIS

Des beautez la honte & la gloire  
Iris par l'heureuse victoire,  
Dont tes yeux te font renommer,  
Je te coniure de le dire,  
Si ton amant sçait bien aimer  
Autant comme il sçait bien escrire.

S'il est vray, ta douce licence  
En l'amoureuse iouyssance  
Mille fois l'a rendu content,  
Si cela n'est pas veritable,  
Iris il t'oblige d'autant  
Que moins il t'en est redeuable.

Si sa foy ses beaux vers esgale  
La femme au superbe fatale  
Eust pour lui de vouloir changé,  
Sans tirer le poignard sur elle,  
Sinon pour n'auoir engagé  
Plustost vn Amant si fidelle.

Vne autre Iris qui te ressemble  
De merite & d'humeur ensemble  
Triomphe de mon amitié,  
Bien qu'elle ait suiui l'inconstance,  
Mon courroux se tourne en pitié,  
Comme son crime en repentancé.

Ainsi d'une belle ame & haute  
Ton Amant mesprise ta faute  
Qui veut par ses vers t'obliger,  
Pour luy le destin fauorable  
Tire d'un subiect si leger  
Vne gloire à iamais durable.

MOTIN <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Pierre Motin, poëte satirique et souvent licencieux, ami de Régnier

et de Nicolas Renouard. Boileau l'a pris à partie dans un passage de l'*Art Poétique* :

J'aime mieux Bergerac et sa burlesque audace  
Que ces vers où Motin se morfond et nous glace.

Le jugement sévère de Boileau n'influença point l'opinion collective des membres de l'Académie, qui estimèrent Motin l'« un des auteurs sachant le mieux leur langue, et dont les exemples auraient force de loi ».

Le XXXI<sup>e</sup> volume du « Cabinet du Bibliophile » est un recueil des : *Œuvres inédites de Pierre Motin*, publiées avec une notice et des notes par Paul d'Estrée. Paris, Librairie des Bibliophiles (Jouaust), M.DCCC.LXXXII. In-16, 6, xxxi & 117 pp.

Dans la notice sur Motin, sa vie et ses œuvres, Paul d'Estrée fait naître le poète vers 1566 à Bourges, et le fait mourir en 1610, d'après une mention des *Antiquités de la ville de Bourges* par l'avocat Chenu.

Les Œuvres inédites se composent de 53 sonnets, de Stances et Odes (16 pièces), de Chansons (5 pièces), et enfin de Poésies diverses (10 quatrains seulement).

Sur Motin voir aussi Lachèvre, *op. cit.* t. I<sup>er</sup> ; Goujet, *Bibliothèque française*, t. XIV.

Les stances à *Iris* figurent parmi les pièces liminaires de O, B, B<sup>2</sup>, D, E.

## ODE A LA LOVANGE

DE MONSIEVR DELINGENDES

Quand ie lis tes fluides vers  
Chantant les changemens diuers  
D'vne Iris par trop inconstante :  
Delingendes, vn feu soudain  
Se vient allumer dans mon sein,  
Qui par trop mon esprit contente.

Et de fait tes vers ne vont pas,  
Suiuant du commun l'entrepas,  
Ce nous sont autant de merueilles :  
Tes pointes, tes naifs discours,  
Sont des miracles de nos iours,  
Qui ne sortent de nos oreilles.

Qu'on vante tant que l'on sçaura,  
Qu'on chante tant que l'on pourra,  
Du chantre de Thebes la gloire :  
Pour moy ie ne puis denier,  
La coronne d'vn verd Laurier  
A Delingendes pour victoire.

Resiouy toy, peuple François,  
Que le pays du Bourbonnois  
T'ait produit vn tel personnage :  
Vn du Bartas a eu renom,  
Ronsard a exalté son nom,  
Mais Delingendes d'auantage.

Aussi ces deux disant Adieu  
Lors qu'ils quitterent ce bas lieu  
Dirent d'vn esprit Prophetique :  
Nous voyons venir apres nous  
Vn chantre qui chante plus doux  
Que n'a fait le chantre Delphique

Ia pour luy le neufuain tropeau  
 Enlace vn verdoyant chapeau  
 Pour luy poser dessus la teste :  
 Desia par tout son nom s'estend,  
 Desia ce vers par tout s'entend,  
 Qu'on fasse à Delingendes feste.

Car que peut-on voir de mieux fait,  
 De plus naif, de plus parfait  
 (Traits parfaits de son eloquence)  
 Que de sortir ce grand Naason  
 De sa maternelle maison,  
 Pour en faire don à la France ?

Tant plus mon desir brusle & ard,  
 Quand ie veux lire en Renoüard  
 Delingendes, ton Elegie :  
 Plus i'admire l'inuention  
 Plus me saisit l'affection  
 D'admirer aussi l'industrie.

Poursuis donc, braue Champion  
 D'estre des François l'Amphion,  
 Puis que ta Muse te caresse :  
 Fay nous reuoir dans peu de temps  
 Quelques beaux fruicts de ton printemps,  
 Rouller sous le faix de la presse.

P. MOYSSON<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Nous n'avons aucune indication sur cet admirateur zélé de notre poëte.

Les vers figurent en tête des *Changemens* dans B, B<sup>2</sup>, D, E.

## AV BERGER PHILENE

### STANCES

Chaque chose touiours engendre son semblable,  
Ceste ingratte vn ingrat qui ne recognoist pas  
Que l'honneur peut sortir d'une chose blasmable,  
Et l'immortalité des feintes du trespas.

Philene tu te plains à tort de ta Maistresse,  
De ses traicts, de ses yeux, de ses cruels desdains,  
Et ne t'aduises pas outré de ta detresse,  
Que tu te dois loüer de ce que tu te plains.

Car où seroient ces vers de ta Muse diuine,  
Qui naissans des plus vieux vont la gloire estouffant,  
Si tu ne ressemblois la mere en sa gesine  
Qui pleure de son mal, & rit de son enfant ?

Non, ie croy balançant ton loz, & ton martire,  
L'un qui vit dans le Ciel, l'autre qui meurt icy,  
Que nous choisirions tous sous le hazard du pire,  
D'estre ainsi mal-traitez, & de nous plaindre ainsi.

P. DE NANCEL<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Pierre de Nancel, poëte et dramaturge, né à Tours en 1570, mort vers 1641. Fils de l'érudit Nicolas de Nancel. Il a publié un *Théâtre Sacré* (Paris, 1606, in-12) qui contient trois tragédies, représentées avec grand succès dans l'amphithéâtre romain de Doué en Anjou : (1<sup>o</sup>) *Dina, ou le rapt*, (2<sup>o</sup>) *Josué ou le sac de Jericho*, (3<sup>o</sup>) *Debora ou la deliuvrance*. De Nancel se targuait évidemment de la facilité avec laquelle il composait ses œuvres, car on lit, dans la préface, que ces tragédies ont été écrites « en si peu de temps qu'il n'est pas quasi vraisemblable, la plus longue et la plus forte n'ayant pas passé dix-sept jours et sans grand effort d'esprit ».

En 1610 De Nancel occupait les fonctions de suppléant au procureur du roi à Paris.

Voir plus loin notes, p. 256.

Les stances au berger Philene figurent aux pièces liminaires de O, A, C, F.

A PHILENE SVR SES AMOVRS

Tu peins si bien l'humeur legere  
D'Iris ceste aymable Bergere,  
Que ie croy que tu fis l'amour  
A la Cour plustost qu'au bocage,  
Car vous n'eussiez apris autre part qu'en la Cour  
A mettre tous deux en vsage,  
Elle ceste inconstance, & toy ce doux langage.

Mais puis que c'est ton doux martire  
Qui te fait ainsi bien escrire  
Ne te plains plus de la rigueur  
Ni des changemens de ta belle,  
Elle te fait mourir pour vn temps en langueur,  
Mais ceste morte cruelle  
Fera viure ton nom d'une vie eternelle.

Que tu fais renommer l'adresse  
De la belle main qui te blesse :  
Diomedé naurant vn iour  
Son cri qui preside à la guerre,  
Son cri ne fust ouy qu'au pays d'alentour,  
Mais la belle main qui t'enferme  
Fera voler tes cris iusqu'aux bouts de la terre.

Quelle ame ne seroit attainte  
Des traits amoureux de ta plainte ?  
Ainsi qu'Orphée avec sa voix,  
Par une merueille infinie  
Attiroit apres soy les animaux des bois,  
Tes beaux vers par leur harmonie  
Captiueroient le cœur d'un Tigre d'Hircanie.

Or puis que les morts peuuent viure  
 Par la memoire de ton liure,  
 Et que tes vers peuuent toucher  
 Le cœur d'un Tigre inexorable,  
 Je meurs pour aimer trop vne dame de rocher,  
 Helas par ton Liure admirable  
 Redonne moi la vie, ou la rends pitoyable.

Je m'arresterois d'auantage  
 A discourir de ton ourage  
 Et du bien que nous va donnant  
 Iris par l'effect de son change,  
 Mais vn plus beau subiect me force maintenant  
 Par vne passion estrange,  
 A chanter sa beauté, plustost que ta louange.

INFRAINVILLE TOUVANT<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Charles de Pyard, sieur d'Infraïnvillle et de Touvant, écolier de Malherbe, suivant l'expression de Racan. Nous ne possédons sur sa vie aucun détail, sauf qu'il est mort avant 1615, puisque des poésies de lui figurent avec cette mention : « de feu Ch. de Pyard » dans les *Delices* de 1615, dont le privilège est du 27 novembre, 1614.

Voir Lachèvre, *op. cit.* t. I, p. 319.

Ses poésies, non compris les vers épars dans les œuvres de ses amis, se trouvent, au nombre de dix-sept pièces, dans les *Fleurs des plus excellents poètes*, 1601, dans les deux volumes du *Parnasse*, 1607, et dans les *Delices* de 1615 et de 1620 (dernier recueil).

Les stances à *Philene* se trouvent dans O, B, B<sup>2</sup>, D, E.

## AV BERGER PHILENE

### STANCES

Amant qui d'une Iris regrettes l'inconstance,  
Et qui de son erreur vas les autres blasant,  
Ayes ou plus de cœur, ou moins de sentiment,  
Te servant du despit, ou de la patience.

Oublie ton Amour, ou souffre son outrage,  
L'un est de vray Amant, l'autre de genereux,  
Si tu n'es courageux, sois au moins amoureux,  
Et si tu n'es Amant, sois homme de courage.

Profonde dans ton cœur ne fut onq ta blessure,  
Car dès lors que d'Iris tu sentis le desdain,  
Si vray'ment tu l'aimois deuois tu pas soudain  
Ou guarir de despit, ou mourir de l'iniure ?

Cet insensible Amour t'a rendu plus coupable  
En Amour, que n'est pas l'inconstance d'Iris,  
N'es-tu point, ô Amant, encor' assez appris  
Le change estre accident du sexe inseparable ?

Mais d'amour offensé ne chercher la vengeance,  
C'est estre par ses Loix complice du forfait,  
Et qui s'estonnera si cet Amour t'a fait  
Partager à la peine aussi bien qu'à l'offence ?

Cesse donc, ô Berger, cesse donc de te plaindre,  
Soit pour iamais ton feu dans le despit estaint,  
Si tu plains toutesfois, plains-toy de t'estre plaint,  
Et d'allumer ton feu quand tu le dois estaindre.

HONORÉ D'URFÉ<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Sur les rapports entre D'Urfé et De Lingendes voir à l'Introduction.  
Les stances laudatives de D'Urfé sur les *Changemens* figurent dans toutes les éditions du poëme.



## A PHILENE

Pourquoy te plains tu si souuent  
Que tu meurs pour vne Cruelle ?  
Tu n'as iamais esté viuant  
Que lors que tu mourus pour elle.

Heureux Philene à qui le sort  
T'esleuant pardessus l'enuie,  
Fit esprouuer si belle mort,  
Pour iouir de si belle vie.

Heureux de mourir par les yeux  
Qui te font immortel renaistre,  
Et qui ne tuent que les Dieux,  
Ou ceux qui ont le cœur de l'estre.

Ainsi mourut de tels flambeaux  
Icare que tu voulus suiure,  
Car vous vivez par vos tombeaux  
Luy par la mer, toy par ton Liure.

DE VOYON<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Nous ne savons rien sur ce poëte. Les vers à *Philene* figurent dans O, B, B<sup>2</sup>, D, E.

---

## A IRIS <sup>1</sup>

Que i'aime ces vers & ces yeux  
Où l'amour tant de feux assemble  
Qu'ils seruent d'attraits pour les Dieux  
Et de traits pour les vaincre ensemble,  
Capables mesme d'allumer  
Ce qui n'a point de cœur, ny d'ame pour aimer.

Tes yeux Iris ont peu brusler  
Cest esprit qui passe la nûe,  
Mais ta rigueur l'a fait parler,  
Pour rendre ta beauté cognüe,  
Qui ne s'anime que des cris  
Dont sa plume diserte enrichit ses escrits.

Ainsi tout l'vniuers sçaura  
Que tu fus belle sur les belles,  
Et sous ses plaintes redira  
Qu'amour de qui tu prins les aisles  
Te fit comme vn portrait viuant,  
Que la folle inconstance emeut au premier vent.

S'il fust pris de si doux appas  
Son erreur est digne de grace,  
Amour ne s'en garantit pas,  
Bien qu'il eust crayonné ta face,  
Et blessé de son mesme traict  
Deuot il adora l'œuure qu'il auoit fait.

<sup>1</sup> Nous n'avons pas pu découvrir l'auteur de ces vers, non signés dans les quatre éditions des *Changemens* où ils figurent : O, B, D, E.

Tes souspirs l'vnique plaisir  
Qui le faisoit mourir & viure,  
Sont estouffez dans son desir,  
Pour respirer dedans son liure,  
Qui se plaint au destin, pourquoi  
Tu vins si belle au monde avec si peu de foi.

Non, tu l'aimes fidèlement,  
S'il ne le dit c'est qu'il est sage,  
Son mal n'est qu'un feint sentiment,  
Et sa douleur un doux langage,  
Qui porte dans l'éternité  
Ses flammes qui n'ont rien d'égal que ta beauté.

---

Pièces insérées en tête de : LES ÉPISTRES D'OVIDE  
*traduites en prose par les sieurs DU PERRON, DE LA  
BROSSE, DE LINGENDES ... (1616).*

IN PRÆMATVRVM AVCTORIS VERE VT QUON-  
DAM SIC ÆTERNVM AMICI SVI ABITVM

N. P. EPIG.<sup>1</sup>

Si non perpetuos vitam produxit in annos  
Et quæ debuerat tempora, Musa, negat,  
Ipsa tui saltem melior pars viuet, amorque,  
Quo tibi iunctus eram nesciet vsque mori.

LES MANES DE L'AVTHEVR A SON LIVRE<sup>2</sup>

Va postume à la Cour, où le sort & l'enuie  
Ne t'ebransleront pas : car estant vray François  
Pour t'immortaliser il suffit que tu sois  
D'un sçauant pere issu qui te donna la vie.

SVR LE TRESPAS DE L'AVTHEVR DECEDÉ  
SVR L'IMPRESSION DE SON LIVRE<sup>2</sup>

Posthume, celui-là qui te donna la vie  
Marqua ton iour natal de son triste trespas :  
Mais comme vn bon enfant, tu ne laisseras pas  
D'éterniser son nom d'une gloire infinie.

<sup>1</sup> Ce N.P. qui a signé cette épigramme latine, et qui se déclare ami fidèle de l'auteur, ne peut guère être un autre que Pierre de Nancel [N.P. = Nancelli Petri], qui fut en effet, comme nous l'avons déjà fait remarquer, étroitement lié avec Jean de Lingendes. D'ailleurs on sait que Nancel écrivait le latin avec facilité et non sans grâce. Il composa notamment une pièce de vers latins en témoignage de sa reconnaissance à Marc-Antoine Memmo, Doge de Venise, au sujet d'une chaîne d'or que celui-ci lui avait donnée, et une élégie latine sur la mort de Henri IV : *Querimonia super acerbo funere Henrici IV.*

<sup>2</sup> Les deux quatrains français sont manifestement l'œuvre d'un seul et même poète : la forme métrique, la disposition des rimes, la répétition de l'hémistiche « qui te donna la vie » en sont la preuve. Serait-il trop téméraire d'attribuer ces deux pièces également à Pierre de Nancel, qui avait déjà, nous l'avons vu, adressé des vers « au berger Philène » ?

Voir p. 249, et note.

## ÉPITAPHE

Dans son édition des *Historiettes* de Tallemant des Réaux (Paris, 1854, t. VII, p. 439, note) Paulin Paris cite l'épithaphe suivante qu'on fit aux trois représentants les plus distingués de la famille de Lingendes, « Janus, Claude, et Jean ; le premier poète ; le second prédicateur ; le troisième évêque ». C'est à tort cependant qu'il les qualifie de « frères ».

Ianus apollineo devincit carmine mentes,  
Dum fluit ausonium gallico ab ore melos ;  
Alter melliflua demulcet pectora lingua,  
Dum populo expandit mystica verba Dei ;  
Tertius alterutri nequicquam cedit, et illos  
Divini præit jure ministerii.

---



# TABLE

|                                                               | PAGE |
|---------------------------------------------------------------|------|
| INTRODUCTION . . . . .                                        | V    |
| LES CHANGEMENS DE LA BERGERE IRIS . . . . .                   | I    |
| LES VANITEZ DE FLORIDE                                        |      |
| Floride ayant les yeux sur son miroir fidelle . . . . .       | 121  |
| STANCES                                                       |      |
| D'où vient que sans effort i'ay rompu tous mes fers . . . . . | 125  |
| POVR LA NAISSANCE DE MONSIEVR LE DVC DE RETELOIS              |      |
| Les portes d'Orient ne s'ouuroyent point encore . . . . .     | 128  |
| TIRSIS                                                        |      |
| Tirsis près d'un ruisseau de ses larmes troublé . . . . .     | 134  |
| ELEGIE POVR OVIDE                                             |      |
| Ovide, c'est à tort que tu veux mettre Auguste . . . . .      | 141  |
| STANSES                                                       |      |
| Cognoissant vostre humeur ie veux bien ma Siluie . . . . .    | 152  |
| STANCES                                                       |      |
| O Dieux ! qui vit iamais d'Amant si déplorable . . . . .      | 157  |
| SONNET POVR MADAMOYSELLE DV MAYNE                             |      |
| Toy qui lis dans le cœur des hommes & des Dieux . . . . .     | 159  |
| POVR VN BRACELET D'AMBRE ET DE PERLES                         |      |
| Si c'est quelque chose certaine . . . . .                     | 160  |
| POVR CLORIS                                                   |      |
| Vous qui pour le prix d'une pomme . . . . .                   | 161  |

|                                                           | PAGE |
|-----------------------------------------------------------|------|
| CHANSON POVR MADAME LA VICONTESSE D'OCHI                  |      |
| Amour, quitte tes armes . . . . .                         | 163  |
| SONNET                                                    |      |
| Si faut-il se resoudre à faire quelque effort . . . . .   | 164  |
| ALCIDON PARLE                                             |      |
| Fillis, auprès de cet ormeau . . . . .                    | 165  |
| STANCES                                                   |      |
| Belle Armide, à quelle raison . . . . .                   | 166  |
| CLORIS SE DEFFENT CONTRE DORINDE                          |      |
| Dorinde, croiriez vous qu'en la fin violente . . . . .    | 169  |
| STANCES                                                   |      |
| Par l'aide de Venus vn Amant vit vn iour . . . . .        | 174  |
| RESPONCE AV CARTEL DE FLORIODORANTS                       |      |
| Cheualier de Dedain, qui faisant trop de gloire . . . . . | 176  |
| POVR LE BALET DES AMOVREUX VESTVS DE VENTS                |      |
| Hé ! pourquoy, nous voyant paroistre . . . . .            | 178  |
| POVR LE BALET DES DIEUX MARINS                            |      |
| L'humeur de nos cœurs inconstans . . . . .                | 180  |
| ODE A LA REYNE                                            |      |
| Grands Arbitres de toutes choses . . . . .                | 184  |
| CHANSON                                                   |      |
| Si c'est vn crime que l'aymer . . . . .                   | 196  |
| AV BERGER SIREINE                                         |      |
| C'est trop celé les traicts piquans . . . . .             | 198  |
| LE BERGER PHILENE A MONSEIGNEVR D'VRFE. —                 |      |
| STANCES                                                   |      |
| Soucy du Ciel, cœur genereux . . . . .                    | 201  |
| A IEAN AVBERRI. — STANCES                                 |      |
| Ainsi (docte Aubery) Venus sortit de l'onde . . . . .     | 204  |



|                                                        | PAGE |
|--------------------------------------------------------|------|
| A MONSIEVR DV LAVRENS. — STANCES                       |      |
| Vous par qui cet Autheur entreprit son ouurage . . .   | 206  |
| A MONSIEVR BERTAVT SVR SES CANTIQUES. — SONET          |      |
| Modelle inimitable à la Postérité. . . . .             | 208  |
| A L'AVTHEVR DE CE RECVEIL. — SONET                     |      |
| Belle ame, clair miroir des ames les plus nettes . . . | 209  |
| SVR LE <i>JUGEMENT DE PARIS</i> . A L'AVTHEVR          |      |
| En ouurant ce discours, où la vieille querelle . . .   | 210  |
| SVR LA MORT DV SIEVR DE MONT-GAILLARD                  |      |
| Jeune Orphelin ne peux tu pas comprendre . . . .       | 211  |
| TOMBEAV DV FEV MESSIRE LAVRENS DE GALLES               |      |
| Icy du grand Mestral repose . . . . .                  | 212  |
| POVR MADAME DE ROHAN                                   |      |
| Ne penses pas triste Amarante . . . . .                | 214  |
| RECIT D'AMPHYON                                        |      |
| Je suis cét Amphyon, la merueille du monde. . . .      | 219  |
| RECIT DE LA NAIADE                                     |      |
| Ces Ninfes pleines de mespris . . . . .                | 221  |
| COMPLAINTTE DE LEANDRE                                 |      |
| Hero du plus haut de la tour . . . . .                 | 224  |
| NOTES . . . . .                                        | 231  |
| POÈMES À LA LOUANGE DE JEAN DE LINGENDES . . .         | 235  |







SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

---

JEAN DE LINGENDES

---

# ŒUVRES POÉTIQUES

ÉDITION CRITIQUE

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PUBLIÉE PAR

E.-T. GRIFFITHS



PARIS  
LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>ie</sup>

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

---

1916





WITHDRAWN  
FROM STOCK  
QMUL LIBRARY



RAY  
TOOK  
RAY



 **KR-425-279**